le Courte de la VIEUVILLE

DES INSTITUTS BIBLIOTHEOUF TO BE THE PROPERTY OF A PROPERT

Considérés, plus particulièrement, sous les rapports qui doivent occuper la pensée des hommes d'Etat.

Par le C. te L. de V.

GENÈVE,

Chez J. J. PASCHOUD, Imprimeur-Libraire.

PARIS,

Même maison de commerce, rue de Scine, n.º 48.

M DCCC XXI.



AVANT-PROPOS.

eitleurs esta et alle de de de de con en

CE petit ouvrage est le fruit de deux séjours faits à Hofwyl; mon premier voyage m'avait inspiré beaucoup de confiance dans les vues de son fondateur, et m'avait fait concevoir de vastes espérances: revenu à Hofwyl, après un intervalle de six ans, ce que j'y ai trouvé accompli a dépassé toutes mes espérances.

J'ai cherché à lire tout ce que l'on a écrit sur Hofwyl; en général, j'y ai trouvé plaisir et instruction; mais cette lecture m'a laissé la conviction qu'on pouvoit encore en parler, sans répéter personne: ce n'est que fort tard, qu'un sujet très-étendu est enfin épuisé; et le même objet, offert à des esprits d'une trempe différente, est vu, par chacun, sous un jour nouveau.

La publication de cet écrit laissera beaucoup à dire: Il me semble qu'on doit, surtout, regretter de ne pas posséder encore des notions suffisantes pour résoudre cette utile et importante question: « Quelle marche devrait- on suivre, si l'on vouloit créer, ailleurs qu'à Hofwyl, des institutions analogues? » Je n'ai pas même essayé d'en donner ici la solution; c'est dans une bonne histoire des instituts d'Hofwyl qu'on pourra la trouver: car, avec quelque attention qu'on examine ce qui existe, on sera exposé à copier gauchement, si l'on reste dans l'ignorance sur les moyens qui ont été employés déterminer pour le succès.

Il ne faut pas se le dissimuler; M. de Fellenberg pourrait seul donner une histoire de ses institutions, bonne et complète: mais le public a-t-il intérêt de lui demander de cesser d'agir, pour s'occuper d'écrire? Je ne le crois pas. — Si cette courte disertation était bien accueillie, je prendrais plus de confiance dans mes forces, et je serais bien tenté de revenir sur le sujet d'Hofwyl: mais, ce que j'en écrirais, je n'oserais jamais le qualifier d'histoire de cet établissement.

- ... there is a drine on the south if guin

DES INSTITUTS

D'HOFWYL,

Considérés, plus particulièrement, sous les rapports qui doivent occuper la pensée des hommes d'Etat.

JE me propose de traiter ioi, en quelques pages, d'un objet auquel il faudrait consacrer un volume; c'est me donner volontairement le tort d'être incomplet; mais il ne m'a pas paru impossible de faire sentir, en peu de paroles, que les instituts d'Hofwyl méritent d'attirer les regards des hommes d'état, et c'est ce que je voudrais persuader.

Je dirai brièvement ce qui constitue l'essence des instituts d'Hofwyl; lorsque l'exposé des faits me semblera insuffisant, j'indiquerai comment les résultats utiles de cette réunion d'établissements peuvent influer sur la prospérité publique. Si j'ai réussi à convaincre, on s'occupera sans donte de ces institutions; on voudra les mieux connaître; on en cherchera les moyens, et l'on aspirera, ensuite, à cette imitation éclairée, qui peut en propager les avantages.

M. de Fellenberg, obéissant à l'impulsion de son cœur, et se fiant, pour le succès, tant à la persévérance de son caractère, qu'aux effets nécessaires d'une volonté forte unie à une action docile, et à la protection de la Providence, a trouvé le moyen de créer neuf établissements, qui forment l'eusemble de ses instituts, et de les placer autour de lui: les uns peuvent être considérés, comme approchant de leur perfection; d'autres, dans la pleine vigueur de leur organisation, se développent chaque jour davantage; et il en est quelques-uns, dont le fondateur n'a pu poser encore que les premières bases. Tous sont placés à Hofwyl, ou dans le rayon d'Hofwyl, et à une petite distance.

De ces établissements, chacun, pris à part, est évidemment distinct de tous les autres; et il en est qui sont si essentiellement différents, qu'on est, au premier aperçu, tenté de demander ce qu'ils se veulent, et de chercher si c'est en vertu d'une intention réfléchie qu'ils ont été réunis en un même lieu; mais, lorsque l'observateur a pu se placer un peu haut, de manière à plonger sur tout, il reconnaît la liaison intime et nécessaire de toutes les parties entre elles, et, s'il s'occupe de l'avenir des instituts, et des résultats que promettent leurs

développements successifs, il voit bientôt que leur influence réciproque et l'utilité de leur contact, doivent continuellement augmenter dans une progression, dont il n'est pas donné à l'esprit de découvrir le dernier terme.

Notions sur les divers établissements.

1.º Une Ferme - modèle.

C'est l'ensemble de toutes les propriétés de M. de Fellenberg à Hofwyl, qui est la ferme-modèle; M. de Fellenberg se propose d'y montrer l'exemple d'une agriculture, portée au plus haut point de perfection dont soit susceptible la ferme dont il dispose; mais personne n'est plus convaincu que lui, que le problème de la meilleure agriculture, qui, sous un rapport absolu, ne pourraît être résolu, que champ par champ, doit l'être, au moins, ferme par ferme; il n'a donc voulu autre chose, qu'appliquer à la ferme d'Hofwyl le système d'agriculture qui lui a paru convenir le mieux, localement; et il entend, par le système d'agriculture qui convient le mieux à une localité, celui qui, rendant, chaque année, à la terre plus qu'on ne lu ôte, améliorant ainsi progressivement le fonds,

exacte de toutes les circonstances particulières, remplit efficacement la double condition, de conserver l'intérêt permanent du propriétaire père de famille, qui se multiplie dans ses enfants, et de se conformer cependant à son désir actuel, comme usufruitier, en le faisant jouir du plus grand produit net.

M. de Fellenberg ne repousse aucun procédé, parce qu'il serait étranger, ou nouveau; il n'en admet aucun qui n'aurait pas reçu la sanction de l'expérience.

Quelques écrits, publiés sur Hofwyl, renferment une critique raisonnée et spécieuse, de son agriculture; ils peuvent faire impression, surtout sur ceux qui n'ont point été à Hofwyl; mais un examen attentif en fait trouver la résutation tout près, c'est-à-dire, dans ces écrits même, dont les auteurs ont tous, plus ou moins, déplacé la question, et prêté au fondateur d'Hofwyl des intentions et des prétentions qui ne furent jamais les siennes. M. de Fellenberg n'offre sa ferme pour modèle, (dans le sens étroit de ce mot), qu'aux propriétaires qui seront placés dans une position analogue à la sienne; plus on aura un sol, un climat et des débouchés semblables, plus on pourra copier littéralement; mais comme chaque procédé particulier est exécuté à Hofwyl, avec toute la

perfection, à laquelle on a pu atteindre, un cultivateur éclairé, qui aura étudié cette économie rurale d'une manière judicieuse, demeurera convaincu que tout agriculteur, pour peu qu'il sache observer avec sagacité, et juger avec dicernement, peut y puiser des leçons et des exemples, du moins dans les détails. Celui qui, sous l'empire de circonstances différentes, imiterait servilement Hofwyl, ne finirait par subir toutes les conséquences d'un calcul ruineux, que pour avoir commencé par faire un acte de déraison.

Un écrivain peut donner, dans un livre, un professeur dans un cours, d'excellents principes généraux d'agriculture, pourvu qu'il sache en éclairer l'application, circonscrire l'usage des procédés en même temps qu'il les explique, indiquer les règles, en spécifier l'usage, en déterminer les exceptions; mais une ferme est muette; elle ne peut instruire que ceux dont la sagacité sait apprécier les différences, et dont l'intelligence, soit qu'elle ait été développée par l'expérience, soit que le tact intérieur l'avertisse, démêle promptement ce qu'admet, ce que repousse, la diversité des circonstances et des localités.

En cherchant à perfectionner, par son exemple, l'agriculture de sa patrie, M. de Fellenberg a résolu, chemin faisant, plusieurs questions trèsimportantes non seulement pour la Suisse, mais encore pour tous les autres pays.

Par le persectionnement des instruments aratoires, en diminuant le nombre des animaux employés aux travaux de l'agriculture, il a montré l'un des moyens de consacrer une plus grande étendue de terrain à la subsistance de l'homme.

En diminuant, et toujours par le perfectionnement des instruments aratoires, le nombre des ouvriers nécessaires pour produire une quantité donnée de travail, et multipliant en même temps, dans son agriculture, la quantité des travaux productifs, M. de Fellenberg est arrivé à ce résultat, d'obtenir davantage avec moins de travail, sans distribuer, pour cela, moins de travail à la classe qui a besoin de salaire; un spéculateur avide aurait perdu de vue cette dernière considération; mais un propriétaire ami de l'humanité, ne pouvait pas l'oublier!

Le cours d'assolement de quatre années, introduit à Hofwyl, produit beaucoup plus de céréales, qu'aucun autre assolement usité en Suisse, et incomparablement davantage de substances, appropriables à la nourriture de l'homme, puisque la culture de la pomme de terre y entre à-peu-près pour un quart. Il est possible que l'on ne sente pas généralement tout ce qu'un tel exemple a d'avantageux pour la science; mais, si l'on réfléchit que l'indépendance politique d'un pays n'est jamais complète, lorsque, pour la subsistance de l'homme, il dépend de la condescendance de ses voisins, et que la Suisse est précisément dans cette position, on ne méconnaîtra plus le prix d'une révolution, dans l'agriculture helvétique, qui libérerait la Suisse de cette dépendance, contre laquelle aucun genre de courage ne peut rien, et à laquelle l'habileté des gouvernements ne se soustrait jamais, que par des sacrifices: or, tel serait le résultat de l'agriculture de M. de Fellenberg, si elle était imitée en Suisse, partout où il est possible qu'elle le soit.

M. de Fellenberg, au moyen du semoir, obtient, sur la semence, une économie fort considérable; elle s'élève jusqu'à la moitié; et il ne faut pas oublier que, presque partout, dans l'état actuel de la culture, la moitié de la semence est. le douzième de la récolte. — Dans l'assolement de quatre années, introduit à Hofwyl; la moitié des terres arables donne des céréales, et un troisième. quart est consacré à produire des pommes de terre, ou d'autres végétaux alimentaires appropriés à la nourriture de l'homme, desquels souvent la récolte est le plus abondante, alors même que les céréales ont souffert davantage des contradictions de la température. Dans l'économie intérieure du ménage, les racines, et surtout les pommes de terre, cuites à la vapeur, sont appliquées à la nourriture des bestiaux; cette application, et l'augmentation des pailles, résultat nécessaire d'une plus grande abon-

dance de céréales, restreignent évidemment l'étendue du terrein consacré exclusivement à l'alimentation des animaux. Il y a mieux; on peut affirmer davantage; partout où une agriculture analogue à celle de M. de Fellenberg, et son économie intérieure de ménage, pourraient être universellement introduites, le gouvernement n'aurait plus à redouter ces angoisses périodiques que lui donne la famine, ni les sacrifices, souvent si considérables, que lui impose l'excessive cherté des grains, cherté qui, en diminutif, a les mêmes conséquences; la famine et l'excessive cherté deviendraient impossibles; le nouveau système d'agriculture y aurait pourvu; il aurait déplacé les sollicitudes, au grand avantage de l'humanité; car l'agriculteur pourrait bien avoir, quelquefois, de l'inquiétude pour la nourriture de son bétail, et, dans certaines années, être forcé d'en vendre, fort au-delà de la proportion ordinaire; mais la subsistance de l'homme serait toujours assurée.

J'omets une foule d'observations, sur l'agriculture de M. de Fellenberg, qui, par leur importance, mériteraient cependant de n'être pas passées sous silence. Je m'arrête, quand j'en ai dit assez pour faire concevoir que l'utilité du système agricole de M. de Fellenberg ne peut être bien comprise, que par celui qui aura rempli l'indispensable condition d'en embrasser, dans sa pensée, toutes les parties.

2.º Ferme expérimentale.

On ne trouve nulle part, à Hofwyl, ce qu'on peut appeller proprement, une Ferme expérimentale; on ne peut pas dire, non plus, que tout le terrain soit consacré à des expériences; car le cours des travaux de la ferme-modèle est, en général, assez fixe : on consacre à un cours d'expériences, des portions du sol disséminées, selon les convenances, et qui ne forment guères que la vingtième partie de la propriété foncière de M. de Fellenberg; (je veux dire de la partie de ses propriétés qui est soumise aux travaux aratoires); c'est opérer sur une échelle, assez grande pour qu'on puisse bien apprécier, bien sentir les résultats, et en même temps assez restreinte, pour que la proportion ordinaire du revenu ne puisse pas être affectée trop sensiblement par ce que les expériences ont toujours d'aventureux. Ce qui constitue véritablement la ferme expérimentale, ce qui n'avait été tenté nulle part avec esprit de suite, c'est le cours systématique d'expériences agricoles, que M. de Fellenberg s'est proposé dès le commencement, et qu'il poursuit sans interruption; toutes les questions, qui divisent encor aujourd'hui les agriculteurs éclairés, seront examinées tour à tour;

un jour, elles seront toutes résolues; car M. de Fellenberg ne dédaigne pas de prendre le temps pour auxiliaire. Toutes les fois que l'expérience aura suffisamment démontré l'utilité d'une pratique nouvelle, elle sera introduite dans la ferme-modèle; elle y sera employée, comme moyen habituel, et tous les résultats de ce cours d'expériences, seront dévelopés, de manière qu'il soit facile de dégager le principe général des accessoires de localité, c'està-dire, de séparer ce qui appartient aux causes universelles, de ce qui est le résultat de circonstances particulières, qui varient à l'infini. Il me paraît que je n'ai rien hazardé, en avançant que rien de semblable n'a été exécuté ailleurs. Au reste on ne saurait assigner un terme à ces expériences, puisque, en agriculture, des questions résolues, il n'ait toujours des questions nouvelles.

3.º Atelier de fabrication des instruments d'agriculture.

M. de Fellenberg s'est procuré les instruments aratoires, qu'on emploie dans divers pays, lorsque leur réputation les lui a fait connaître; il a étudié les divers produits de la mécanique, qui ont été appliqués, jusqu'ici, à l'agriculture; lorsqu'il lui a paru que le but était atteint, il a copié; s'il a vu que l'objet n'était rempli qu'en partie, et qu'il pouvait profiter de queque idée principale, il a modifié; enfin, quand une idée utile et nouvelle, qui lui a paru préférable à la conception d'autrui, s'est présentée à son esprit, il a exécuté, après avoir inventé; il n'adopte, il ne rejette rien sans examen; la renommée d'inventeur ne l'éblouit pas, pour l'égarer; les difficultés l'excitent, et ne produisent jamais en lui de lassitude; son esprit est doué de la plus rare patience!

Quel est le but de M. de Fellenberg? Appliquer toute la puissance de la mécanique à l'agriculture, de manière que le même travail soit obtenu avec un moindre emploi des bras de l'homme, ou de la force des animaux; ou bien (ce qui est au fond la même chose sous une autre expression), que le même nombre d'hommes et d'animaux produise une bien plus grande somme de travail. - Faire avec exactitude, par des moyens mécaniques, ce que la main de l'homme n'exécutait qu'irrégulièrement; donner la meilleure direction qui soit possible à la force employée, afin qu'aucune partie n'en soit perdue; quelquefois employer un seul instrument, au lieu de deux, lorsque l'instrument peut être construit de manière à produire deux effets simultanés, d'autres fois exécuter parfaitement, avec deux instruments successivement

employés, lorsque l'imperfection d'un seul obligeait d'appeler la main de l'homme, pour suppléer à son insuffisance, etc. etc.

Quels doivent être les résultats d'une heureuse application de la mécanique à l'agriculture? Une révolution, opérée peu-à-peu dans cet art; que le peu-à-peu rassure ceux que le mot employé, Révolution, pourrait effrayer! Une amélioration successive dans l'agriculture, toutes les fois qu'elle en changerait les moyens et les résultats, est, sans contredit, une révolution; mais une révolution sondaine et violente est, heureusement, impossible en agriculture. On a vu, quelquefois, la puissance de la mécanique opérer, dans les manusactures, des révolutions rapides, dont le résultat, utile à des millions de consommateurs, n'a pas empêché de regretter les souffrances qu'elles ont imposées à des milliers d'ouvriers: rien d'analogue ne peut avoir lieu dans les progrès par lesquels l'agriculture se modifie en se perfectionnant; on pourrait, au contraire, en accuser la lenteur. — Je ne m'appesantirai pas sur les différences qui expliquent cette opposition nécessaire des résultats; les faits parlent trop haut, pour avoir besoin de commentaires. Lafte Herrica La Marovola

L'atelier de fabrication des instruments d'agriculture de M. de Fellenberg ne fabrique que des

machines dont l'utilité a été constatée par l'expérience, qui sont employées habituellement et depuis long-temps, dans l'agriculture de Hofwyl, et qui ont déjà cours parmi les agriculteurs de la Suisse, ou de l'étranger. Cet atelier remplace ce que le temps et l'emploi journalier ont usé sur les propriétés de M. de Fellenberg, et il fournit aux nombreuses commandes du dehors. Dans cet établissement, l'exécution est, chaque jour, perfectionnée, soit par la meilleure direction donnée au travail, soit par l'habileté croissante des ouvriers, soit par l'emploi de meilleures matières : en sorte que l'établissement livre, chaque année, des ouvrages plus parfaits et plus solides. et que, de temps en temps, M. de Fellenberg a la satisfaction de pouvoir baisser les prix.

4. Atelier de perfectionnement des Mécaniques agricoles.

Cet atelier n'existe pas séparément; il est au sein de l'établissement précédent, mais il en est essentiellement distinct : les plus habiles des ouvriers y exécutent des machines nouvelles, soit d'après des modèles venus de l'étranger, soit sur les idées et les dessins que M. de Fellenberg leur

donne. Si l'expérience démontre incontestablement leur utilité, elles sont appliquées positivement à l'agriculture d'Hofwyl; et elles sont exécutées dans l'atelier de fabrication, à mesure que l'influence de l'exemple et la sanction qu'elles reçoivent d'une expérience prolongée, procurent des demandes du dehors.

On peut donc dire que l'atelier de perfectionnement est, à l'atelier de fabrication, ce que la ferme expérimentale est à la ferme-modèle; et, comme M. de Fellenberg ne cesse point d'occuper son esprit de recherches mécaniques, en excluant sévèrement de sa pensée tout ce qui n'aurait point de rapport à l'agriculture et à ce genre d'économie intérieure qui est lié avec elle, voilà encore l'exemple neuf d'un cours systématique d'expériences mécaniques, que son auteur poursuit avec l'esprit de persévérance qui le caractérise. Au reste ce cours n'a pas plus de terme naturel, que jusqu'ici il n'a eu de suspension: car, dans la mécanique appliquée, comme dans presque toutes les sciences, une pensée juste en ensante une autre, et les perfectionnements naissent des perfectionnements.

Les découvertes, et les perfectionnements mécaniques de M. de Fellenberg, ne peuvent pas encore tous, être livrés au public; la réserve qu'il s'impose relativement à quelquesuns, tient à des considérations morales dont il est utile de parler, parce qu'elles servent à faire connaître l'esprit dans lequel il agit, et l'intention qui l'anime.

Par exemple, M. de Fellenberg a imaginé des instruments aratoires, dont l'utilité et le succès lui sont démontrés; mais des ouvriers routinés à d'autres habitudes, ne les employeraient qu'avec répugnance, et se refuseraient à acquérir l'usage et l'adresse indispensables pour les manier habilement. M. de Fellenberg sait combien la réussite évidente des premières expériences est une condition de rigueur, pour concilier la faveur aux innovations; car, en agriculture surtout, il faut avoir trois fois raison, pour faire adopter ce qui n'est pas en usage; il ne fera donc connaître ces instruments, que lorsqu'il pourra les confier à des jeunesgens habitués à les manier des le sortir de l'enfance. M. de Fellenberg, en réfléchissant sur les moyens employés dans quelques parties de l'Angleterre, pour suppléer, dans le battage des grains, aux bras de l'homme et au fléau, a trouvé des moyens analogues, aussi efficaces et plus simples, et dont l'emploi, en économisant une main-d'œuvre fort chère, serait incontestablement très-profitable aux propriétaires; mais le battage des grains, en Suisse et dans plusieurs autres païs, est un travail de tout l'hiver, nécessaire à beaucoup d'individus sous le rapport du salaire

qu'ils en retirent, utile à d'autres comme garantie contre l'oisiveté: M. de Fellenberg, par un sentiment qui doit être apprécié, attendra, pour introduire ses nouveaux moyens, une circonstance favorable, où ils deviendraient un bienfait; comme, par exemple, une époque où une grande disette de bras se ferait sentir.

5.º Ecole d'industrie pour les jeunes garçons pauvres.

Cette Ecole, dont le succès, toujours croissant, est, depuis long-temps, démontré par les faits, est, de tous les établissements de M.r de Fellenberg, le seul qui obtienne une sorte d'unanimité de suffrages; personne n'en conteste l'utilité. C'est le cas de dire ici, en passant, que M. de Fellenberg est en face d'une opposition qui aurait bien envie de lui tout refuser. Eh bien, cette opposition se borne, quant à l'Ecole des pauvres, à dire que cet établissement, louable comme institution de charité, digne d'attention par les moyens ingénieux qui y sont appliqués à l'éducation des pauvres, est malheureusement inimitable, parce que rien de semblable ne peut être exécuté, qu'avec une réunion de moyens que M., de Fellenberg, seul, a pu avoir à sa disposition. Il n'y a qu'une seule bonne réponse à faire à une telle objection; c'est de lui

opposer des faits; M. de Fellenherg s'en occupe, et hientôt plusieurs nouveaux établissements démontreront qu'on peut fonder des Ecoles des pauvres hors de la sphère d'Hoffwyl, sous la direction de tout autre que l'estimable Vehrly, et que la force des principes sur lesquels elles reposent est telle qu'il suffit de conserver ces principes, pour avoir les mêmes succès.

Je m'arrêterai peu sur ce qui se fait à l'Ecole des pauvres, pour m'attacher davantage à faire connaître l'esprit du fondateur dans cette institution, parce qu'il me semble que son intention a été très-incomplètement comprise.

Prosondément pénétré des malheurs de la génération présente, résléchissant aux moyens de sonder un meilleur avenir pour la génération qui commence, en proportionnant ces moyens à la réalité des besoins, M. de Fellenberg a été conduit à une suite de pensées, qui, quelque frappantes de vérité et de justesse, et quelque liées très-naturellement entr'elles quelles sûssent, avaient besoin, pour rapporter de tels fruits, de rencontrer une tête comme la sienne. — « Il manquait quelque » chose, sans doute, à l'éducation de ceux que » de saux principes ont séduits, dans les révo- » lutions qui ont marqué la fin du dernier siècle, » et de ceux-là aussi qui, en repoussant ces prin- » cipes par opinion, mais sans lumières, ont si mal-

» habillement jugé du genre de résistance qu'on » pouvait y opposer, et ont ainsi contribué, contre » leur intention, au triomphe de leurs adversaires; » il faut donc, pour la génération nouvelle, une » éducation différente; et l'on est loin de sentir » ce qu'elle doit être, si l'on n'est pas convaincu » qu'on ne doit plus borner l'éducation à l'ins-» truction. - Pour changer en mieux la face de » la société, il faut que l'éducation modifie à la » fois les deux classes qui occupent les deux ex-» trémités de la chaîne sociale; et, comme ce » n'est pas de niveler la société qu'il est question, » mais bien de la rendre heureuse, on ne doit « pas se proposer de mêler ces classes en les rap-» prochant, encore moins de les confondre, mais » bien de les approprier séparément à leurs posi-» tions respectives, et de leur préparer des raisons » d'en être contentes, en donnant, à chacun, ce » qui doit convenir à la place qu'il est appelé à » occuper. - L'éducation de la classe supérieure » de la société et celle de la classe pauvre, n'au-» ront donc rien de commun, que d'exciter au » même degré la sollicitude des gouvernements; » elles ne se ressembleront que dans l'unité du » sentiment religieux, et par l'application de ce » principe éminemment conservateur, qui doit » être le même pour tous, celui de chercher à » développer dans les esprits la justesse, dans les

» cœurs les affections douces et morales. Pour » les pauvres, c'est en dirigeant vers le travail, » à la fois, leur main, leur esprit et leur cœur » qu'on les conduira à l'aisance et à l'amour de la » vertu: il s'agit de mettre leur raison en harmonie » avec leurs besoins, et de faciliter, par un exer-» cice précoce, le succès des travaux qui doivent, » en même temps, assurer leur subsistance, et » produire leur développement intellectuel : que » leur cœur soit ouvert aux douces et salutaires » impressions de la religion et de la morale; que » leur main acquière adresse et habileté; que leur » raison se fortifie par l'exercice habituel de leur » sagacité; que l'ordre et toutes les qualités qui » en dépendent, soient en eux le résultat indes-» tructible de l'habitude; et que le goût qu'on » leur aura inspiré, devienne, avec le temps, une » passion sage, si je puis m'exprimer ainsi, qui » les garantisse des autres! »

Cet exposé des pensées du fondateur annonce assez dans quel esprit l'institution a été conçue: on a eu, pour objet, de faire, des pauvres, des agriculteurs éclairés et très-vertueux; tout, dans l'Ecole, est dirigé vers ce but.

On prendra pour règle, sauf quelques exceptions motivées, d'admettre les enfans des pauvres, à l'Ecole d'industrie, à cinq ans; — vingt ans ou vingt et un ans, devraient être le terme de l'éducation qu'ils y reçoivent. L'instruction est dirigée vers les objets suivants, que je range ici dans un ordre à-peu-près conforme à l'importance qu'on y attache: — la Religion; — la pratique de l'Agriculture; — la Lecture; — l'Ecriture; — l'Arithmétique, et un peu de Géométrie élémentaire, en dirigeant cette instruction vers les rapports où la Géométrie sert de base à l'arpentage; — l'Histoire naturelle, considérée agronomiquement; — l'Histoire et la Géographie de la Suisse, exclusivement, et d'une manière très-abrégée; — la Musique élémentaire.

On ne destine, chaque jour, que fort peu de temps à l'instruction, séparément; le plus grand nombre des heures est consacré à des labeurs agricoles; on ne refuse point à la nature le repos dont elle indique le besoin; mais on agit dans cette persuasion, qu'il entre de l'ennui dans la fatigue, que le repos absolu n'est point, pour les enfants, le meilleur délassement du travail, et qu'il vaut mieux les arrêter quand la fatigue s'annonce, pour les faire passer à un travail différent.

Le cours d'instruction est, dans un sens, continuel dans l'Ecole des pauvres; il a lieu en même temps que les mains des enfants s'exercent : au milieu des occupations extérieures, on saisit toutes les occasions de les former à la justesse du coupd'œil, et l'on est bien plus soigneux encore de n'en laisser échapper aucune, soit de se servir du spectacle de la nature pour retracer à leur pensée la grandeur et la bonté de Dieu, soit de leur donner à propos, sur les divers phénomènes naturels, des notions simples, exactes, propres à former leur jugement, et à les prémunir contre les préjugés populaires.

C'est en considérant la musique sous un double rapport, que M. de Fellenberg s'est déterminé à l'employer, pour les pauvres, comme moyen d'éducation : en leur apprenant des hymnes et des chants nationaux, qui expriment tous des sentiments dont il importe de les pénétrer, on leur prépare, par la connaissance des éléments de la musique, un moyen de se garantir, à un autre âge, des dangers de l'oisiveté, surtout pour les jours où le travail est interdit ; mais M. de Fellenberg considère l'influence de la musique dans cette éducation, sous un autre rapport. Parmi les enfants réunis dans l'Ecole d'industrie, presque tous y ont apporté l'habitude des formes grossières, rudes, abjectes, et quelques-uns, tirés de la classe des mendiants, le germe des habitudes vicieuses. M. de Fellenberg a vu, dans l'harmonie, un moyen de civilisation et de sociabilité; et l'expérience qu'il a faite, l'a confirmé dans l'opinion qui avait dévancé l'expérience. Les fables d'Orphée et de Linus seront toujours considérées comme des allégories, que personne ne prendra à la lettre; mais ces allégories couvrent des pensées profondes, d'un voile qui ne les dérobe pas entièrement aux regards du philosophe.

J'ai déjà dit que les succès de l'Ecole des pauvres avaient convaincu les plus incrédules; ils ont donné à ceux qui aiment à ne pas désespérer de l'espèce humaine, une raison de plus de croire qu'il est facile de la former au bien : cette Ecole est aujourd'hui composée de trente pauvres; elle est établie depuis bien des années; tous les élèves, à-peu-près, ont été pris au hasard, tous ont réussi, sauf un seul qu'il a fallu renvoyer comme incorrigible; et comme celui-ci avait été admis à un âge où les premières impressions sont déjà presque ineffaçables, cet accident unique a confirmé M. de Fellenberg dans l'opinion, qu'il convenait qu'un âge très-tendre fût fixé pour l'admission des enfants.

L'Ecole des pauvres est placée à côté de l'Institut pour les classes supérieures de la Société; ces deux établissements n'ont de rapports que dans les principes que j'ai déjà indiqués. L'éducation donnée dans l'Ecole des pauvres, est dirigée dans l'intention générale d'élever dans leur état ceux qui la composent, et de ne pas les en tirer; mais, si l'on decouvrait, dans l'un des enfants, le germe de talents transcendants, M. de Fellenberg se ferait un devoir de le placer, à ses frais, dans l'Institut des classes supérieures: car il pense

« que, si nous voulons que rien de ce que la Pro» vidence nous accorde avec une si prudente éco» nomie, n'échappe à l'utilité sociale, il faut que
» la Société s'empare de l'homme né dans la classe
» inférieure avec le germe des talents supérieurs,
» et qu'elle lui réserve plus haut une place qui lui
» convienne : sans quoi cet homme se trouverait
» déplacé dans le poste et où il serait confiné,
» tandis qu'il manquerait à celui que lui assigne
» sa supériorité morale. »

Il n'y a que deux conditions qu'on puisse regarder comme absolument indispensables pour le succès d'une Ecole d'industrie, modelée sur celle d'Hoffwyl: la première, c'est que l'instituteur des pauvres soit profondément pénétré de cet esprit religieux, qui peut seul donner de l'opiniâtreté dans le bien; la seconde, c'est qu'un pareil établissement soit associé à une exploitation agricole. Cette dernière association est nécessaire sous un double rapport: le travail des champs est le grand moralisateur de l'homme (qu'on me passe ici cette expression), et il n'y a que l'agriculture dans son ensemble, qui puisse offrir à chaque âge un genre de travail salubre, proportionné à la force de chaque individu, et également propre à donner de l'habileté à la main et de la consistance au tempérament.

Dans le commencement, M. de Fellenbergavait eu

l'intention de montrer par quel genre d'éducation, on pouvait, après avoir tiré des enfants de la situation la plus abjecte et la plus dégradante, les rendre à la société, avec la capacité d'en être des membres honorables et utiles. Les gouvernements, qui savent qu'il n'est pas de dépense plus réellement économique que celle par laquelle on contribue à préparer aux nations un meilleur avenir, n'auraient pas hésité à s'imposer sur les sacrifices nécessaires! Mais, cela est trop vrai, le bien ne se généralise avec rapidité, qu'antant qu'il n'asujétit pas, actuellement, à des privations, qu'il ne froisse pas l'intérêt particulier. L'expérience que M. de Fellenberg a faite a réussi sous un second rapport, presque aussi intéressant que le premier: en commençant, ce n'était que par une sorte de divination qu'on pouvait espérer le résultat qui a été obtenu; aujourd'hui, l'expérience est terminée; on démontre déjà, à celui qui veut examiner sans prévention, ce que l'on pourra prouver dans peu d'années à tout le monde, d'une manière qui n'admette plus de discussion : que, pour fonder un etablissement semblable à celui de M. de Fellenberg, il suffit (pécuniairement parlant) de se déterminer à une avance qui n'est pas très-considérable, sans se soumettre à aucun sacrifice proprement dit; que les enfants des pauvres peuvent se suffire à eux; mêmes, et payer tant leur entretien que leur édu-

cation, par le développement de leurs propres facultés pour le travail, toutes les fois qu'on saura les appliquer avec discernement; - que le même resultat peut être obtenu partout où le gouvernement voudra prêter l'appui de la législation, et attribuer légalement aux maisons d'éducation pour les pauvres, fondées sur les principes de celle d'Hofwyl, le produit du travail des enfants qui, admis gratuitement dans ces Ecoles à cinq ans, seraient astreints à n'en sortir qu'à vingt et un; - enfin, que ce résultat se fonde sur ce fait, que le surplus de valeur du travail des jeunes-gens, pendant les six dernières années, rembourse complètement les avances que les premières années exigent : en sorte que, si un fondateur voulait, par esprit de charité, aliener le capital de ses avances en faveur des pauvres en général, sans dégager les pauvres en particulier d'un remboursement qui doit les relever à leurs propres yeux, il serait possible qu'un premier et unique capital d'avance servît, à l'aide du temps, à fonder un nombre indéfini d'établissements semblables.

Une pareille démonstration n'était point nécessaire à la charité chrétienne; mais elle est propre à mettre en mouvement une bienfaisance plus commune, qui n'a pas le même abandon, qui fait peu de cas d'un avenir dont elle doute, et qui est, le plus souvent, arrêtée par les calculs de l'intérêt d'aujourd'hui.

6.º Ecole pour les filles pauvres.

Cette Ecole n'existe encore qu'en projet; mais le projet est arrêté, et le bâtiment où cette Ecole doit être placée est construit.

On se propose de faire pour un sexe, en ayant soigneusement égard aux différences, ce que l'on a déjà fait pour l'autre, et de montrer comment on peut retirer les filles des pauvres d'un état de misère et d'abjection, plus dangereux encore pour cette moitié du genre humain, que pour les hommes, pour les rendre à la société douées des vertus propres aux honnes mères de famille, et pourvues de ces connaissances utiles, de ces talents précieux, qui font les bonnes ménagères de campagne et dont il semble que l'obscurité affaiblisse le mérite.

On cherchera à prouver que, en portant au plus haut degré, dans les filles des pauvres, l'adresse et l'habileté de la main, le goût et l'ardeur du travail, on pourrait les mettre dans le cas de suffire, par elles-mêmes, aux frais de leur entretien et de leur éducation; en sorte que, n'imposant à la société aucun sacrifice gratuit, elles n'auraient à lui rendre grâce que de s'être occupée d'elles, et de les avoir protégées avec bienveillance.

Les femmes n'ont pas besoin de ces exercices

extérieurs, indispensables pour les hommes, si l'on veut en faire de robustes désenseurs de la patrie; la nature les destine à la vie intérieure; elles seraient donc naturellement consacrées, de préférence, aux travaux sédentaires, qui constituent un grand nombre de nos manufactures. L'on altère tous les rapports essentiels des deux sexes, lorsqu'on change leurs vocations naturelles et qu'on condamne les femmes à des travaux audessus de leurs forces, et les hommes à des occupations sédentaires, purement mécaniques, où tant la raison que la force se consument sans développement, parce que l'adresse que donne l'habitude est, pour elles, la seule condition du succès. - Quiconque a approfondi, en philosophe, l'histoire des nations, a appris à mesurer l'influence que l'éducation des femmes et leur condition dans la société, ont toujours eues sur les destinées du genre humain; quiconque a réfléchi sur les apanages de l'enfance, sur la tendresse maternelle, sur la puissance des premieres impressions, ne saurait méconnaître que ce sont les bonnes mères qui forment les enfants vertueux. Les bonnes mères! elles sont, sur la terre, la plus noble image de la céleste bonté! Mais il ne faut pas s'y méprendre; il n'y a de bonté efficace et puissante que celle qui est éclairée.

Les succès obtenus par M. de Fellenberg dans

son école d'industrie, ordinairement appelée école de Vehrly, rendent au moins très-probable que, toujours maintenu par la justesse de son esprit dans le sentier des vérités pratiques, il doublera, par l'institution de l'école des filles pauvres, les services qu'il a rendus à l'humanité.

7.° Institut d'éducation pour les classes supérieures de la société.

Des événements récents et terribles nous prouvent que le bonheur des sociétés repose, à la fois, sur la conservation de l'ordre établi, et sur une amélioration progressive, quoique plus ou moins lente, des institutions qui le composent; car, sans l'effet continuel de cette amélioration, l'ordre établi cesserait bientôt d'être en harmonie avec l'état réel du corps social; celui-ci éprouve à chaque instant des altérations, que le temps amène l'une après l'autre, (et souvent l'une par l'autre), parce que le corps social ne peut pas échapper à l'influence des événements qui se succèdent.

Il suffit d'avoir un peu d'humanité, pour avoir horreur de ces révolutions violentes, qui s'opèrent en un instant et par la force, que la démence populaire exécute sous la direction de l'ambition hypocrite, et qui ont, pour fondement, le mépris

de la justice et de la propriété, pour moyens le déchaînement des passions viles; il ne faut aussi, qu'un peu de bonne foi et de lumières, pour ne pas consondre, avec ces révolutions désastreuses, ces changemens insensibles qu'amènent, dans tous les Etats, le temps la progression de l'esprit humain, la subdivision des anciennes propriétés, la création de nouvelles, l'altération successive de tous les rapports, l'accroissement et la propagation des lumières, enfin l'influence qu'exercent, sur l'univers politique, les nouvelles découvertes, les mouvemens variés du commerce, et le changement des anciennes rélations de nation à nation, de gouvernement à gouvernement. Tout cet ensemble n'a, sans doute, rien de compliqué pour la Providence; mais, parmi les hommes, ils sont rares ceux dont les vues et la pénétration sont assez vastes pour découvrir et saisir, tout à-la-fois, les. moyens de prévenir et d'empêcher ces révolutiens violentes; de diriger ces changemens nécessaires, vers le plus grand bien de la société.

Qui pourrait nier que les révolutions, qui, sous nos yeux, ont attaqué ces classes supérieures de la société, dont la consistance est si favorable au repos des États, ont été, en grandé partie, le fruit d'une éducation incomplète. Ces classes ne possédaient pas, généralement parlant, cette supériorité de lumières, qui leur eût fait juger sainement de

Ieur position, et qui seule pouvait mettre de l'unité dans leur système de conduite. Oserai-je le dire? Elles n'ont point eu de système de défense, parce qu'il leur était comme impossible, de se rallier à des opinions fixes; elles ont déployé beaucoup de passions, alors même qu'il eut été les plus important de s'en défendre. Presque personne parmi elles n'a senti que, lorsqu'il devenait impraticable d'opposer des dignes au torrent, il fallait savoir lui creuser un lit; l'éducation n'avait pas donné des principes, ni formé des caractères; l'esprit des sallons avait inspiré l'estime des choses futiles, et le mépris des choses graves. Que les épouvantables leçons du passé servent au moins de guide pour l'avenir! L'esprit révolutionnaire subsiste; l'esprit démagogique fermente, en grande masse, dans des contrées qui ne peuvent attendre du repos, du bonheur, de la gloire, que d'institutions monarchiques; par quels moyens en empêchera-t-on l'explosion? La résolution de ce problème intéresse tout le monde; car, sans elle, il serait permis de craindre de plus grands maux encore, que ceux dont nous avons été, ou victimes, ou témoins. Cette dernière considération ramène naturellement la pensée sur l'éducation des classes supérieures.

M. de Fellenberg croit, depuis long-temps, « que les classes supérieures ne peuvent conserver » leur haute vocation, que les sociétés ne sont » fortes, que lorque ces premières classes appuient

» leur supériorité de convention sur la réalité d'une » supériorité morale; qu'il n'est pas moins néces-» caire que ces premières classes s'occupent, » comme d'un premier devoir, de faire aimer la » patrie aux classes qui leur sont subordonnées, en » contribuant à les rendre heureuses et contentes » de leurs situation; enfin, qu'il est plus pressant » encore de régénérer, (j'emploie ce mot sans hé-» siter, quoiqu'on ait voulu le tourner en ridi-» cule), de régénérer les hautes classes par l'édu-» cation, à une époque où leur supériorité d'opi-» nion est altérée, et où leur supériorité de for-» tune tend à décroître. En réfléchissant sur les » moyens de pourvoir à ce besoin de la génération » présente, M. de Fellenberg a jugé que l'époque » actuelle fournissait une circonstance favorable, » dont il fallait se saisir; que l'étendue des lumières » modernes pouvait, par un échange doublement » avantageux, prêter de nouvelles forces à la reli-» gion et la morale, et en recevoir d'elles mêmes » plus encore, et que, en rassemblant ce qui était » épars, on réussirait à asseoir, sur des bases so-» lides, un système d'instituts, entièrement neufs » dans leur ensemble.

Telles sont les pensées principales, qui ont présidé à la fondation de l'institut d'Hofwyl destiné aux classes supérieures de la société.

Si les bornes, que je me suis prescrites pour cet

ouvrage, me permettaient d'entrer dans une foule de détails, je dirais pourquoi l'étude de la laugue grecque précède celle des autres langues dans l'institut d'Hofwyl, et pourquoi cet ordre me paraît essentiel pour former le goût des élèves, et propre à influer sur tout le reste de leur travaux littéraires, en faisant aimer, de bonne heure, à ces jennes gens, cette simplicité noble, que nous offient les modèles antiques; je montrerais quelles considérations profondes ont déterminé à pousser trèsloin, à Hofwyl, les études philologiques, études qui, lorsqu'elles sont bien dirigées, contribuent essentiellement à former le raisonnement, et à faire étudier la logique, de la seule manière qui ne permette pas de l'oublier; j'indiquerais par quels motifs on emploie, dans certaines études, des méthodes sinthétiques, tandis qu'ou applique à d'autres des méthodes analytiques; je développerais l'esprit philosophique, qui a présidé à la distribution des heures et à la succession des travaux; je parlerais de la musique, et de la manière dont elle fait, à Hofwyl, partie de l'éducation; je dirais encore que M. de Fellenberg connaît l'abus qu'on peut faire des mathématiques dans le cours de l'instruction, soit lorsqu'on offre la précision des mathématiques pures comme type de l'art de raisonner, soit lorsque, en exagérant cette étude nécessaire, on altère

l'imagination et le goût; mais je dirais en même temps que M. de Fellenberg reconnaît l'utilité de l'étude des mathématiques; qu'on les enseigne d'une manière suivie et complète dans son institut, et qu'on s'attache à discerner, parmi les élèves, d'après la connaissance de la trempe de leur caractère, et l'examen de leurs dispositions, ceux qu'il convient de livrer à l'étude des mathématiques pures, et ceux qu'il fant resserrer dans la sphère, encore assez vaste, des mathématiques appliquées.

Il faut que j'échappe aux détails; si je ne savais pas m'en defendre, j'établirais une foule de discussions, qui en enfanteraient de nouvelles, et je m'écarterais du plan que je me suis tracé; je dois tâcher d'esquisser à grands traits. Quoiqu'en me bornant à traiter de quelques objets principaux, je puis suffisamment montrer que le plan de M. de Fellenberg est véritablement neuf dans son ensemble, comme je l'ai avancé, et que son auteur a été parfaitement fidèle, dans l'exécution, à cette idée principale, « que les bases de l'éducation des classes supé-» rieures sont essentiellement différentes de celles » de l'éducation des classes pauvres, et que, pour » ces hautes classes de la société, c'est, en déve-» loppant l'intelligence par l'instruction la plus » relevée, qu'on peut les mener de la raison » au goût, je dirai même, à l'amour du travail,

» qui est le moralisateur de l'homme, dans ces » classes, comme dans les inférieures. »

Partout, l'étude de la Religion devrait marcher la première; à Hofwyl, on prouve par le fait, qu'on en est convaincu; on lui consacre beaucoup de temps; on lui donne beaucoup d'étendue; on fait mieux, on l'approfondit. Deux Ministres sont occupés de l'instrution des réformés, un Curé catholique de celle des catholiques; l'Empereur Alexandre a formé, près d'Hofwyl, un établissement complet, pour que ses sujets de l'église Grecque qui sont dans les instituts, puissent continuer leurs cours d'instruction religieuse. On fait faire, à tous les élèves, un cours de religion naturelle, dans lequel on les conduit, par le raisonnement, à la conviction de l'évidente nécessité d'une révélation. Les pratiques de chaque croyance sont observées à Hofwyl avec soin et sans pédantisme. La tolérance, non point celle qui résulte de l'indifférence religieuse, mais celle qui dérive de l'esprit de l'évangile, et qui est un des premiers besoins de nos jours, n'est point au nombre de ces choses qui s'apprennent; l'esprit de tolérance est naturellement inspiré à Hofwyl par l'exemple qu'on a sous les yeux, par le sentiment général, et par le support réciproque de ces secres différentes, qui se réunissent dans l'Evangile, et qui, ici, se touchent sans jamais se heurter; il suffit d'être, un peu

de temps, dans le sein de cet institut, pour être persuadé qu'il ne s'y formera, ni des fanatiques, ni des incrédules, et que même, il n'en sortira pas des inconvaincus.

M. de Fellenberg n'a jamais disserté, (du moins à lamanière dont on le fait ordinairement,) sur cette question, si souvent reproduite, laquelle des deux est préférable, de l'éducation publique, ou de l'éducation de famille. Il pense, à l'égard de ces deux éducations, que chacune a ses avantages particuliers et ses inconvéniens, et qu'ils sont tellement inhérens à la nature des choses, qu'il est oiseux de comparer ce qui n'est pas susceptible de comparaison, et affligeant d'avoir à choisir entre des moyens si différens, avec la certitude qu'on sacrifiera des avantages, quelque parti que l'on prenne; c'est d'une toute autre manière qu'il a cherché à résoudre le problème, et il faut convenir que celle-ci est celle qui vant le mieux : par le fait, M. de Fellenberg a réuni, chez lui, les avantages de l'éducation domestique à ceux de l'éducation publique; dans ce moment, près de cent élèves vivent, jouent, travaillent ensemble à Hofwyl; M. de Fellenberg, qui les a adoptes dans le fond de son cœur, les voit à chaque instant, et les traite comme ses enfans; ses trois fils sont disséminés parmi les élèves, reçoivent la même éducation, et ne sont l'objet d'aucun soin, d'aucun traitement, que les autres ne partagent; tous les élèves vivent, mangent avec M. de Fellenberg, avec sa famille, avec ses collaborateurs, ils commencent à s'y accoutumer aux formes de la société, et une tendresse adoptive, qui ne manque ni de chaleur, ni de fermeté, ne leur permet pas de s'apercevoir qu'ils sont éloignes des soins de la tendresse paternelle.

Un régime sain, abondant, mais absolument sans délicatesse, et beaucoup d'exercice, forment l'hygiène de cet institut, on s'aperçoit sur tous les visages de l'effet qu'elle produit. L'introduction de la gymnastique développe le corps, et tend à former des hommes sains, agiles et robustes; les exercices militaires préparent des défenseurs à la patrie.

Chaque élève cultive un petit jardin qui lui est propre; un terrain plus étendu leur appartient en commun et, pour le cultiver ensemble, ils sont formés en une petite association, qui a ses règles et ses obligations. Chaque élève apprend aussi un art mécanique, à son choix, et les nombreux ateliers de M. de Fellenberg leur en facilitent les moyens.

On a long-temps disputé, (et, je crois, faute de s'entendre, comme dans la plupart de nos discussions,) sur la convenance ou l'inconvénient, d'admettre l'emulation, comme principal ressort de l'éducation, jusqu'ici, ce mot a été défini par chacun à sa manière, et l'on auroit dû com-

mencer par en fixer le sens. Dans une éducation publique, comme celle d'Hofwyl, où beaucoup d'élèves sont réunis, où ils sont tentés de faire sans cesse des comparaisons, où ils en feraient inévitablement, lors même qu'on voudrait le leur interdire, il existe tonjours tout ce qu'il faut de cette émulation modérée, qu'il seroit insensé de vouloir proscrire, puisqu'elle est un des ressorts naturels du cœur humain, et que, fixée dans de justes bornes, elle n'est autre chose que l'envie de bien faire, excitée par la publicité: mais ce système de continuels éloges donnés à l'un, en humiliant les autres, d'applaudissemens pour celui qui n'a fait que son devoir, comme si l'on vouloit alterer le prix de la bonne conscience; de reproches publics, adressés souvent à celui qui était impuissant pour mieux faire; de première, de seconde place, de croix à la boutonnière, de concours livrés en speciacle, tout ce système et son échaffaudage, sont aussi sévèrement proscrits à Hofwyl, que la plupart des punitions de collége; et, sans doute, avec beaucoup de raison; car c'est gâter le cœur, à plaisir, que de vouloir animer la volonté par une continuelle irritation de l'amourpropre: autant vaudrait dire que l'on veut, de propos délibéré, semer dans le cœur des enfans les germes de l'orgueil, de la jalousie et de mille passions haineuses, et préparer ainsi, parla culture de la jeunesse, des hommes pour la carrière des rivalités et de l'ambition.

D'après les règles que M. de Fellenberg s'est imposées, ses arrangemens avec les parens des élèves sont tels, que la plupart de ceux-ci ne sortiront de l'institut, qu'agés de plus de dix-huit ans: ils ne feront qu'un saut de l'institut dans le monde; il convenait de songer à les y préparer : on y a pourvu par une constitution intérieure, dont le plan est très-ingénieux, quoique trèssimple, qui leur représente sons quelques rapports la grande société dont ils feront partie, et qui les accoutume à avoir un avis, à se consulter avant de l'adopter, à l'émettre et à le défendre, à discuter, à soigner, à poursuivre des intérêts communs et une gestion économique : cette constitution leur donne ainsi, entr'eux, des rapports qui permettent de démêler, beaucoup mieux qu'on ne peut le faire partout ailleurs, la tendance de leurs inclinations, et la portée de leurs caractères, connoissance, dont on profite pour les faire servir, sans qu'ils s'en doutent, à agir réciproquement l'un sur l'autre, comme instrumens de l'éducation commune; enfin, cette même organisation a fourni le moyen de leur faire suivre un cours de charité pratique; car les délibérations de cette république d'enfans portent, surtout, sur le meilleur emploi qu'ils peuvent faire en faveur des pauvres, d'un

fonds qu'on leur à permis de créer pour cet objet.

Dans l'état, où, de nos jours, se trouvent la plupart des sociétés, il faut, pour que nos enfans puissent voir des temps plus prospères, que les hautes classes de la société fournissent beaucoup de véritables hommes, (dans le sens le plus noble de ce mot,) et il importe que ces hommes soient plus forts encore par la grandeur de leur caractère, qu'éminens par les qualités de leur esprit. Les périodes qui viennent de s'écouler, nous ont fait voir que l'esprit seul, indépendamment du caractère, est bien petit dans les grandes circonstances; et la rareté des hommes énergiques et forts, (à l'époque où l'Europe en aurait le plus besoin,) a donné le droit de penser que l'éducation précédente n'était pas propre à favoriser ce genre de développement. Un des moyens que M. de Fellenberg a imaginés pour obtenir dans son institut des résultats différens, est d'y consacrer beaucoup de temps et beaucoup de soin, à l'étude des histoires ancienne et moderne, sur un plan très-étendu: il est impossible de faire connaître ici un plan aussi vaste; mais le but de son auteur sera compris, quand j'aurai dit qu'il se propose de graver profondément dans les esprits, par les leçons imposantes de l'histoire, toutes les grandes vérités qu'elle nous montre : comme celles-

ci, par exemple; qu'une opinion juste a attaché la plus grande gloire à l'accomplissement sévère des devoirs les plus difficiles; que les hommes, forts de volonté, sont les seuls qui ayent influé sur les destinées de leur pays; que le bonheur des nations a partout dépendu de la probité de ceux qui gouvernent, et des mœurs de ceux qui sont gouvernés; que, de toutes les révolutions, qui ont changé la face du monde, celle opérée par le christianisme est la seule, qui ait amélioré, en même temps, le sort de toutes les classes de la société; etc., etc., etc. Si la nouvelle direction, donnée dans l'institut d'Hofwyl aux études historiques, produit les fruits qu'il est raisonnable d'en attendre, et, surtout, si l'impulsion, qui devrait résulter de cet exemple, se communique au loin, quelles conséquences n'est-il pas permis d'en espérer? Car les hommes, forts de volonté et d'énergie, ont une influence d'autant plus étendue et d'autant plus utile, qu'ils se trouvent dans uue sphère où il y a moins de force pour la résistance, parce qu'ils agissent sur l'imagination des autres hommes, d'autant plus que ceux-ci leur ressemblent meins. Dans la position où nous sommes, c'est une compensation que nous offre la Providence.

Dans la plupart des établissemens, que leur nom peut faire comparer à Hofwyl, on s'occupe de l'instruction des élèves, et point du tout de leur éducation, (dans le sens le plus étendu de ce mot); j'ai vu, dans l'institut d'Hoffwyl, que l'instruction y est aussi étendue que dans les établissemens où elle le parait davantage, qu'elle est rendue meilleure par la direction qu'on lui donne, et qu'on la perfectionne chaque jour; qu'on y comprend bien ce que c'est que l'éducation, et qu'on s'en occupe encore plus que de l'instruction, préférence qui me paroît judicieuse. En peu de mots; ailleurs, l'iustruction est le but, et l'éducation n'est qu'un accessoire, mal compris et mal conçu; à Hoffwyl, l'éducation est le but, et l'instruction n'est considérée, que comme un moyen d'y atteindre.

Je vais finir, ce que j'ai à dire sur l'institut des classes supérieures, par l'observation d'un fait remarquable : il y a environ cent élèves dans l'institut; M. de Fellenberg y a réuni plus de trente professeurs; une proportion, aussi favorable aux élèves, n'existe nulle part; elle n'est point un luxe, comme on seroit disposé à le croire; car elle est le moyen de concilier à l'éducation publique d'Hoffwyl quelques-uns des

avantages de l'éducation particulière: mais elle est une preuve, (surabondante, il est vrai,) que l'établissement de M. de Fellenberg n'est pas une

spéculation; enfin, cette proportion, dans le personnel de l'instruction, montre l'utilité de réunir, à portée l'un de l'autre, plusieurs instituts; car, ce que cette réunion rend possible à Hofwyl serait beaucoup moins praticable, là où il n'y aurait qu'un seul institut.

8.º Institut spécial d'agriculture.

L'objet de cet institut est d'apprendre aux grands propriétaires, ou à ceux qui sont destinés à le devenir, la théorie de l'agriculture envisagée dans toutes ses parties, afin de les mettre en état de diriger la culture de grandes propriétés avec sagesse, habileté et parfaite connoissance de cause; cet institut peut être considéré, comme un supplément à l'institut des classes supérieures, relativement à l'agriculture, dont il n'est jamais question dans celui-ci.

La ferme-modèle fournit les applications spéciales de la théorie générale, et elle doit inspirer le goût de l'agriculture à ceux qui en prennent des leçons. Les professeurs du grand institut donnent des cours particuliers pour l'institut spécial, en restreignant à l'agriculture l'application des sciences qu'ils professent : par exemple, le professeur d'Histoire naturelle développe la Botanique, en ne s'occupant que des plantes que l'agriculteur a intérêt de connaître ou pour les cultiver, ou pour chercher à les détruire; le professeur de Chimie

applique les connaissances chimiques à l'analyse des parties constituantes et élémentaires des différens sols, à l'analyse des divers engrais considérés sous les rapports de leurs parties intégrantes, de leur action, des décompositions dont ils sont susceptibles, etc., etc.; le professeur de Physique, etc....: c'est aussi, pour l'institut spécial d'agriculture, que le fondateur des instituts devient professeur; c'est lui qui donne, pour les élèves, un cours d'agriculture proprement dite, et de mécanique agricole, (si je puis employer cette dernière expression).

Pendant un assez long tems, M. de Fellenberg a réuni les élèves de l'institut spécial, tous âgés de plus de vingt ans, dans un local qu'il avait assigné pour cet institut, le château de Bouchsée, propriété de l'État, que le gouvernement lui a cédé momentanément, et qui est situé à dix minutes du chemin d'Hofwyl. Depuis peu, M. de Fellenberg s'est déterminé à ne olus admettre, dans son institut d'agriculture, d'élèves qui lui soient étrangers; leur nombre est nécessairement borné, et désormais il sortira, chaque année, du grand institut d'Hofwyl, un nombre d'élèves qui aspireront à passer à l'institut spécial, assez grand pour qu'ils occupent toutes les places, dont il paraît juste de leur assurer la préférence.

Il est probable que ce changement dans l'état

des choses, inspirera à M. de Fellenberg de nouvelles idées, sur la direction à donner aux études de l'institut; il est certain, du moins, qu'il pourra en attendre plus de succès et plus de fruits: car, dans ce nouvel ordre, il connoîtra, pour chaque élève, (ce qui, jusqu'à présent, ne pouvait avoir lieu,) la portée de ses connaissances antécédentes; sachant mieux le point d'où les élèves partent, il connoîtra mieux celui où il peut les faire arriver; et, non-seulement il aura une juste mesure du degré d'instruction qui leur convient, mais encore il sera sur d'être mieux compris par ces élèves.

9.° Ecole normale.

L'école d'industrie offre, pour l'éducation des classes pauvres de la société, un ensemble de méthodes et de procédés utiles, qu'on doit étudier tel qu'il est, et dont il seroit sans contredit heureux de pouvoir ne rien détacher, lorsqu'on entreprend de fonder ailleurs un établissement analogue; mais, quand des circonstances locales opposent des obstacles insurmontables à une imitation fidèle de l'école d'Hofwyl, rien n'empêche qu'on ne modifie avantageusement des écoles déjà établies, en y introduisant une partie des procédés et quelques-unes des méthodes de l'école de Vehrly, pourvu qu'on les choisisse, et qu'on les

applique avec discernement. Pour le rendre plus facile, et contribuer à une propagation qu'il croyait utile, M. de Fellenberg avait imaginé de réunir à Hofwyl, dans la belle saison, tous les maîtres d'école de village, qui jugeroient à propos de s'y rendre; dans cette réunion, il communiquait luimême à ses auditeurs, par un cours public de quarante leçons, toutes ses pensées sur les meilleurs moyens de faire servir les écoles de village à l'éducation, à l'instruction, à l'amendement du peuple; il étoit difficile, ce semble, de prendre une voie plus prompte et plus sûre, pour propager des méthodes, dont M. de Fellenberg offrait l'exemple heureux à côté du précepte, et pour étendre, rapidement, le bienfait d'une instruction populaire mieux combinée.

Ces réunions, qu'on a nommées, avec raison, écoles normales, ont eu lieu pendant deux années; la première, la réunion étoit composée de maîtres d'école du canton; la seconde, d'instituteurs venus des cantons voisins; le gouvernement du canton de Berne a jugé à propos d'interdire l'école normale, et M. de Fellenberg a obéi, avec ce sentiment de respect qui commande le silence, et qui convient au sujet fidèle; il seroit heureux qu'on pût considérer cette volonté de gouvernement, comme une détermination purement temporaire. Si le gouvernement levait son interdiction, M. de Fellenberg serait prêt à recommencer.

Des rapports des divers instituts entr'eux, et de leur influence réciproque.

Je ne me propose point d'expliquer ici ce qui est trop clair, ce que j'ai déjà suffisamment indiqué, les rapports par exemple de la Ferme expérimentale avac la Ferme-modèle, ceux de l'Atelier de perfectionnement avec l'Atelier de fabrication : je crois aussi qu'il n'est personne, qui pût méconnaître les rapports étroits qui existent entre l'exploitation rurale, et l'école des pauvres à qui elle fournit la subsistance et le travail; chacun conviendra également que l'école normale, telle que M. de Fellenberg l'avoit conçue, ne peut exister qu'auprès de son école d'industrie.

Ces rapprochemens, qui sont à la portée de tous les esprits, montrent combien les divers établissemens sont liés entr'eux; il n'en est pas un seul, qui soit pleinement isolé; aucun par conséquent, ne peut être considéré comme hors-d'œuvre. Ailleurs, les objets sont divisés; sur un point, l'on s'occupe de perfectionner les choses; sur un autre, souvent fort éloigné, l'on travaille à instruire et à former les hommes : à Hofwyl, où l'on veut aussi perfectionner, on a rapproché, rassemblé, réuni tout, pour opérer en même temps, ensemble, en quelque sorte; parce qu'on veut perfectionner les hommes par les choses, et faire perfectionner les

choses par les hommes. Cette manière d'embrasser l'ensemble de l'établissement, tient à une pensée profonde; le grand art de l'exécution a consisté à rapprocher les objets, sans les confondre; à les tenir à la distance où l'influence subsiste, sans entraîner la distraction, et à concilier la division du travail, qui, en concentrant l'attention sur un objet unique, apprend, dans tous les genres, à faire plus vite et mieux, avec la multiplication des idées, qui réagit, à son tour, sur la direction du travail, par le développement de l'intelligence.

Il n'est pas de lieu, pcut-être, où l'observateur découvre, mieux qu'à Hofwyl, la puissance de l'esprit de combinaison et de suite, et où il soit plus naturellement amené à souhaiter que, partout où ils se trouveront, ils soient réunis à la bonté et à l'élévation du caractère; car, lorsqu'on est conduit à considérer l'esprit de l'homme comme une puissance, on songe tristement qu'il en abuse plus souvent contre lui-même, qu'il ne s'en sert pour améliorer le sort de son espèce.

Si l'on me demandait, quel est le rapport de la Ferme-modèle à l'Institut des classes supérieures, je n'aurais, pour le faire sentir, qu'à rappeler combien il importe, à la société, que les grands propriétaires aient du goût pour l'agriculture, qu'ils l'aiment, qu'ils la connaissent, pour la juger dans leur intérêt propre et dans l'intérêt social, et qu'ils aient, ainsi, plus d'une raison de s'en occuper par eux-mêmes, et de la protéger chez les autres; je dirais, à cette occasion, qu'on ne cherche point, dans le grand institut d'Hofwyl, à donner aux élèves des notions d'agriculture, mais qu'un exemple, qui doit la leur faire aimer, est toujours sous leurs yeux, et leur inspire naturellement le désir de la connaître.

La Ferme-modèle, la Ferme expérimentale, l'Atelier de fabrication, et celui de persectionnement, ont, avec l'École d'industrie, des rapports divers, dont quelques-uns n'apparaissent pas à l'esprit, au premier regard qu'il y porte; c'est en connaissant toutes les opérations de l'agriculture la plus parfaite, c'est en maniant avec habileté les instrumens nouveaux, que les pauvres acquerront, dans la profession d'agriculteurs, une supériorité de talens, qui sera l'infaillible garantie de leur bonheur et de leur aisance; et c'est une nouvelle garantie de leur avenir, quelle que soit leur destination future, qu'ils acquerront dans les ateliers de M. de Fellenberg, s'ils ajoutent, en les fréquentant, à la pratique de l'agriculture perfectionnée, base fondamentale de leur éducation, la pratique de quelqu'une de ces professions universellement utiles, que l'agriculteur doit toujours trouver auprès de lui.

Il n'est guères permis de douter, que M. de Fellenberg ne voie, un jour, sa ferme et ses ateliers remplis de ces pauvres qui anront été formés dans son école; leur cœur doit les porter à y demander de l'emploi, et celui de M. de Fellenberg leur assure une juste préférence; lorsque cela sera arrivé, ces ouvriers réagiront sur les institutions dont ils seront l'ouvrage; c'est alors seulement que l'objet de M. de Fellenberg, en fait d'agriculture et d'atchers, sera rempli, et qu'on pourra juger pleinement du système d'agriculture qu'il a conçu; parce que ce système ne peut atteindre son point le plus élèvé de perfection et son plus haut degré d'économie, qu'à l'époque où il sera appliqué par des ouvriers formés exprès, et élevés avec intention par l'auteur du système.

M. de Fellenberg est de tous les hommes celui qu'on peut le moins soupçonner d'avoir été mu par un sentiment d'intérêt personnel, en fondant un établissement charitable; mais il n'en est pas moins vrai, que son école des pauvres serait la plus lucrative des spéculations, quand elle ne sérait pas, comme institution, le plus utile des exemples.

On sent assez, sans que je le dise, comment les fermes et les ateliers de M. de Fellenberg sont liés à son École spéciale d'agriculture.

L'École d'industrie, on l'École des pauvres, est essentiellement séparée de l'Institut des classes supérieures; mais elle est sous les yeux des jeunes élèves qui le composent; on ne la leur montre pas, mais ils voient à chaque instant ce qui s'y fait, ce qui s'y passe: ainsi, pendant qu'une instruction profondément religieuse leur développe les sublimes leçons de la charité chrétienne, ils reçoivent une impression, plus forte encore, peutêtre, de ce cours pratique de charité active, dont le spectacle ne les quitte jamais, et par lequel ils apprennent comment on est efficacement charitable, en récompensant toujours le travail, et n'a-limentant jamais la paresse.

S'il est vrai, comme je le sens, qu'il saut apprendre aux riches à aimer les pauvres, et aux pauvres à ne pas envier les riches, (et il me semble que l'un tient un peu à l'autre,) le spectacle du rapprochement qui existe à Hofwyl, mis sous les yeux d'un homme d'État, lui persuaderait peut-être que, si l'éducation des pauvres ne doit point être assimilée à celle des classes supérieures, encore moins confondue avec elle, il serait utile, partout, que ces deux éducations sussent toujours en présence.

Les rapports de l'Institut spécial d'agriculture avec celui des classes supérieures sont trop évidens, pour que je m'arrête long-temps à en parler : il n'est pas sans importance que, parmi de grands propriétaires, ceux d'entre eux, dont la vocation spéciale devra être de gouverner par eux-mêmes leurs propriétés, puissent compléter leur éducation

aussi sous ce rapport, et apprendre l'ágriculture, au même lieu où l'on aura formé leur cœur et leur esprit. La nouvelle organisation de l'Institut d'agriculture remplira cet objet.

Quelques idées générales, relatives aux Instituts d'Hofwyl, et à leur avenir.

M. de Fellenberg a appliqué tontes les forces de son esprit aux pensées qui peuvent nons conduire à l'amélioration de l'éducation ; il y a consacré son temps et ses veilles, il y a dévoué sa fortune; il a sait beaucoup plus: né dans la classe supérieure, il a donné le noble exemple de devenir instituteur par choix. Que cet exemple soit suivi, et, par cela seul, on aura fait faire un pas immense à l'éducation. Ce n'est pas, assurément, qu'il faille faire, de l'état d'instituteur, une profession exclusivement destinée à une caste privilégiée; encore moins, qu'il soit nécessaire que la noblesse quitte l'épée, et déserte les carrières civiles qui lui sont ouvertes, pour envahir simultanément toutes les chaires de professeur: il suffit d'accorder à l'esprit du siècle (expression impropre, mais dont je me sers, parce qu'elle est, aujourd'hui, assez généralement admise), il suffit d'accorder à l'esprit du siècle ce qu'il demande avec l'autorité de la raison; c'est-à-dire, que les classes supérieures n'affichent pas la prétention de considérer, comme subalternes, les professions pédagogiques, et, surtont, qu'elles ne semblent pas interdire à ceux qui les composent d'entrer dans la carrière de l'instruction.

S'il est démontré qu'on ne peut espérer un grand changement dans les destinées de l'espèce humaine, que par un grand perfectionnement de l'éducation, ceux qui s'y dévouent avec le talent nécessaire, n'embrassent-ils pas la profession la plus utile à la société? Et pourquoi la profession la plus utile ne serait-elle pas mise au rang des professions les plus honorables? Je sais qu'il y a des préjugés à vaincre, et je sais bien aussi que, quoique l'on fasse et que l'on veuille, ces préjugés céderont à un genre de nécessité que le temps imposera infailliblement : mais c'est précisément pour cela que je m'inquiète de la manière dont s'achèvera cette révolution dans les idées ; car, si elle a lieu sans que les classes supérieures aillent au-devant, elle se fera au détriment de la considération qu'il est si utile qu'elles conservent dans la societé; et je vois, dès-lors, des préventions qui déjà existent contre elles, se cumuler jusqu'à l'époque où ces classes cesseraient, de fait, d'être supérieures.

Si l'on veut agir très-efficacement, et très-vite,

sur l'opinion', il faut que l'imposante réunion, dans l'éducation publique, des grands talens et des noms historiques, prouve que le préjugé est détruit, et que les gouvernemens savent et veulent honorer ce qui est utile. Les conséquences d'une telle disposition scraient incalculables, et les classes supérieures de la société n'auraient, sans-contredit, rien à y perdre. Il ne peut pas être question, pour elles, de recouvrer ce qui est perdu, mais de conserver tout ce qui reste; parce que le premier est impossible, et que le dernier ne l'est pas. De petites têtes, bien étroites, ne verront que des idées révolutionnaires dans tout ce que je viens de dire ; j'espère que les têtes pensantes y verront tout le contraire; et, à cette occasion, je ne puis me défendre de produire cette pensée, « que ceux qui se trompent sur la nature des » moyeus qu'on peut opposer aux révolutions, » sont souvent plus dangereux que ceux qui les » favorisent. »

Ce que je craîns davantage pour la société, lorsque le germe des commotions politiques s'y développe, ce sont les hommes qui rêvent éveillés; et j'en ai vu sous les bannières de toutes les opinions.

Un des vœux de M. de Fellenberg est de faire, de la Suisse, un centre d'éducation Européenne; ce vœu me paraît être en harmonie avec les besoins

du temps actuel. Les opinions en fait de morale religieuse, les idées qui en dérivent sur la pature de nos devoirs et sur leur étendue, l'esprit de tolérance, l'estime des sciences et des arts de la paix, l'esprit de fraternité entre les nations, (tel qu'il peut être sans effacer en elles le type national,) l'esprit d'opposition aux innovations dangereuses, allié sagement à celui qui favorise les progrès de l'espèce humaine, sont des pensées d'un ordre très-supérieur, qui doivent former naturellement un lien commun entre les nations civilisées, et surtout entre les peuples chrétiens; et, si ce lien se resserre, on peut, sans doute, espérer, un peu davantage, qu'une longue paix succédera à nos trop longues agitations. M. de Fellenberg voit un des moyens d'obtenir ce résultat désirable, dans des instituts en pays neutre, où des jeunes gens distingués, des premières maisons de toutes les nations de l'Europe, viendraient prendre, en common, une éducation forte et morale et une instruction très-relevée, appuyée sur les mêmes principes; où ils viendraient puiser une conformité sensible d'opinions, et poser les fondements d'une amitié durable; plus d'un exemple illustre que je pourrais citer, autorise l'espérance que les liaisons de la jeunesse, qui laissent des souvenirs si profonds et si tendres, se prolongeraient dans l'âge mûr, et que formés entre des

hommes, que leur naissance appelerait à concourir au gouvernement de leurs patries, elles con-

tribueraient au repos du monde.

Ce que M. de Fellenberg propose en grand, il l'a réalisé, depuis plusieurs années, dans son institut; et l'empereur Alexandre, en approuvant que des rejettons des plus illustres familles de son empire fussent envoyés, comme élèves, à Hofwyl, a montré qu'il honorait de son suffrage les vues politiques et vraiment libérales, que je viens de développer.

Reprocherait-on à M. de Fellenberg de proposer la Suisse, comme l'emplacement le plus naturel et le plus convenable, pour les instituts en pays neutre? Il faudrait oublier que la Suisse est sa patrie, qu'elle est le seul pays dont la neutralité, formellement reconnue par toutes les puissances, forme partie du droit public de l'Europe, et qu'elle est aussi la contrée où la généralité du peuple a conservé, sous certains rapports, les mœurs comparativement les plus pures.

J'ai entendu faire cette objection, « que les sujets » d'une monarchie ne devaient pas être élevés dans » le sein d'une république. » Mais est-ce bien sérieusement qu'on la propose? Je répondrai que c'est précisément dans les petites républiques, que l'homme, dont la tête est mûre pour l'observation, se persuade le mieux que leur gouver-

nement ne sauroit convenir, ni à de grandes monarchies, ni aux petits états où les mœurs et les habitudes sont monarchiques, et que, quant à de jeunes élèves, l'étude nécessaire de l'histoire de Rome et d'Athènes (qui a lieu partout,) serait bien plus propre à insluer sur leurs premières opinions, que le spectacle d'un gouvernement, qu'ils ne sentent ni n'aperçoivent, et qui, partout, est le même pour eux ; je dirais encore que ce n'est point le gouvernement républicain, dont la séduction est redoutable, mais que c'est l'esprit révolutionnaire, qui a quelque chose de contagieux; et j'ajouterais, avec beaucoup de vérité, qu'il est peu de gouvernements monarchiques, en Europe, où cet esprit révolutionnaire, dont on s'effraie avec raison, ne soit pas moins surveillé, plus à son aise, que dans la plupart des Cantons de la Suisse, et surtout sous le gouvernement de Berne.

Tous les peuples Chrétiens et civilisés ont quelque chose de commun; cela doit être ainsi; la vérité est une; il est même très important en politique, lorsqu'une nation fait des progrès, dans quelque genre que ce soit, que ces progrès deviennent rapidement le partage de toutes les autres; car c'est sur la supériorité momentanée qu'une nation peut obtenir, que se fondent d'ordinaire les espérances d'une ambition criminelle; c'est-là que s'arrêtent les vœux d'une véritable philantropie : mais comme les habitudes de chaque nation en particulier, sont le résultat nécessaire de l'antique action de son gouvernement sur elle, de l'influence de sa position, de celle du climat, et de cette puissance des antécédents qui compose l'état présent de toutes les impressions du passé, même de celles qui sont effacées en apparence, chaque nation a ses mœurs à elle, et il faut soigneusement se garder de vouloir faire disparaître l'empreinte du type national. On ne pourrait le tenter que de deux manières : ou l'on voudrait assimiler toutes les nations à un peuple, que l'on offrirait pour modèle; et, alors on donnerait, à celui-ci, une supériorité très-dangereuse; car les imitateurs perdraient les qualités qui les distinguent, sans pouvoir acquérir celles qu'on leur aurait fait admirer dans le modèle; ou bien, en cherchant parmi les peuples qui ne sont plus, on se ferait un type ideal et commun, sur lequel on prétendrait que toutes les nations se conformassent; dans cette supposition, il est à peu près certain que, dans le cas du succès, (heureusement très-improbable), de toutes ces nations dénaturées, aucune ne serait propre à la position que ses circonstances lui assignent : d'ailleurs, pour juger philosophiquement de cette dernière pensee, qui peut séduire certaines têtes, par ce que le résultat aurait d'uniforme et de symétrique, il ne faut que considérer combien elle est en contradiction avec l'intention que la Providence manifeste dans ses œuvres.

Un instituteur éclairé ne se croit point appelé à régénérer le monde; et l'homme d'esprit sourit de ceux qui lui prêtent une pareille prétention; (il n'y a pas trop, pour régénérer une seule nation, d'une succession de législateurs souverains, dignes de l'être:) mais cet instituteur peut très-bien se proposer de faire, pour les élèves qu'il est chargé de former, ce qu'il croit possible d'exécuter pour les nations en général, en disposant d'une juste proportion de temps et de moyens. C'est, sans doute, par une conséquence de l'approbation qu'il accorde aux pensées de M. de Fellenberg à cet égard, que l'empereur Alexandre a fondé à Bremgarten, à une lieue d'Hofwyl, un établisement considérable, où se trouve réuni tout ce qui est nécessaire pour que les jeunes Russes, en pratiquant le culte de leur patrie, cultivent habituellement leur langue maternelle et la littérature nationale, et s'instruisent spécialement dans l'histoire de leur pays.

M. de Fellenberg conçoit l'espérance de former, pour plusieurs autres nations, dans la dépendance d'Hofwyl, des établissemens qui mettraient les élèves de l'institut, pendant qu'ils pui-

seraient à une source commune l'instruction et les principes, à l'abri de perdre ces mœurs de patrie, cette couleur nationale, et ce type particulier, auxquels il redouterait de porter atteinte.

Quand ce plan très-vaste, et qui veut l'aide du temps, sera exécuté, l'ensemble des instituts d'Hoswyl, déjà si frappant, si remarquable par la force et l'originalité des conceptions qui l'ont coordonné, offrira un spectacle absolument neuf dans les annales de l'éducation, qui est ici, ce me semble, associée aux vues les plus profondes de l'homme d'état.

Une seule pensée sur l'avenir d'Hofwyl.

Lorsqu'on étudie les instituts d'Hofwyl, et qu'on peut les examiner avec cette fixité d'attention que rien ne distrait et que rien n'étonne, il me semble qu'on est amené à les considérer sous un rapport nouveau, je veux dire sous celui d'une réunion de choses, qu'on pourrait croire surprises de se trouver ensemble, si l'on ne devait juger de ce qui peut se faire, que par ce qui a été fait jusqu'ici: on se demande ensuite quel peut être le degré d'utilité de cette réunion; j'ai fait, pour mon compte, cet examen; je me suis adressé la question qui en dérive; et un sentiment intime m'a répondu qu'on devait trouver, dans ce rassem-

blement, sans exemple, d'établissements divers, de méthodes neuves, d'instituts sans modèle, les moyens de faire faire des progrès sensibles à la plus haute de toutes les sciences, l'analyse de l'entendement humain.

Qu'on me permette de m'écarter, en apparence, du sujet de cet écrit, lorsque je suis si près de mes dernières lignes, et de me livrer un moment à un cours de pensées, que je ne me formaliserais point d'entendre nommer les rêves de mon imagination.

L'antiquité nous a donné l'exemple de se fier à l'imagination, pour poser les fondements des sciences; la plus vieille philosophie n'a point dédémenti son origine pratique, lorsqu'elle a voulu trouver, dans l'esprit même de l'homme, les bases, et jusques aux détails de celles de nos connaissances qu'on doit fonder davantage sur l'observation et qu'on ne peut enrichir que par l'expérience; elle s'est permis de raisonner surtout d priori, et des philosophes célèbres ont poussé leur bonne opinion de l'infaillibilité de leur génie, jusqu'à inventer l'entier système du monde et l'explication de tous les faits physiques, sans regarder autour d'eux, sans étudier les faits dans leur réalité, sans interroger une seule fois la nature.

Ces philosophes, dont les erreurs devaient avoir de l'influence, parce qu'ils avaient du génie, ont

eu des héritiers parmi les modernes, et ceux-ci n'ont fait, pendant long-temps, que se traîner sur les traces des anciens, et entasser des rêveries plus ou moins ingénieuses, sans qu'aucun d'eux ait jamais pu prétendre au mérite de première invention. Les progrès postérieurs des modernes dans les sciences exactes et dans les sciences naturelles, progrès dont la rapidité nous étonne lorsque nous regardons en arrière, et dont les conséquences nous atteignent dans les circonstances de la société qui leur semblent le plus étrangéres; tous ces progrès, dont il faut à la fois étendre l'usage et arrêter l'abus, sont dus à la révolution qu'a produite une nouvelle méthode de philosopher, c'est au génie puissant et calme de Bacon, que nous devons la première impulsion donnée sous ce rapport à l'esprit humain, au quel il a tracé, d'une main sûre, la route où il ne risquait point de s'égarer. Plus tard, le génie impétueux de Descartes a rendu générale la révolution des idées, et, ainsi, le philosophe français a été aussi utile que l'Anglais. Bacon, qui avait autant d'imagination que Descartes, a toujours su gouverner la sienne; l'on ne peut pas en dire autant de Descartes, que cette faculté brillante emporta quelque fois, et qui, se livrant aux illussions de son génie, substitua souvent des erreurs nouvelles aux erreurs qu'il avait détruites: la différence, qu'on remarque entre ces deux grands philosophes, tient à celle de leurs caractères; et cette différence empêche qu'on décide le quel des deux eut le plus de génie, ou le quel fut le plus ruile.

C'est dans la route, tracée par Bacon, que nous devons rester; mais, comme le raisonnement s'exerce sur les faits observés et sur les résultats de l'expérience, on augmente l'utilité, on multiplie les fruits de l'expérience et de l'observation, toutes les fois qu'on ajoute à la puissance du raisonnement, qu'on s'assûre de sa justesse, et qu'on lui donne, (si je puis parler ainsi,) plus de mordant et plus de fermeté: ainsi, pendant que l'esprit d'observation épie les faits, les rassemble et les recneille, pour les soumettre au raisonnement, le persectionnement de l'art de raisonner influe sur le talent d'observer, et l'observation avance pas à pas; elle ne cesse point d'acquérir en silence, tandisque la création des méthodes nouvelles, (qui sont les conquêtes de l'esprit humain se repliant et agissant sur lui-même,) le fait avancer à pas de géant vers le but de tous ses efforts, l'agrandissement des connaissances humaines, l'étendue et la certitude des résultats: on a vu, par exemple, l'invention de l'Algébre, et l'application de l'Algébre à la Géométrie, (pensées de génie, où l'observation de la nature et des faits n'est pour rien,) enfanter des applications sans nombre, qui ont

reculé bien loin les limites du domaine de la science; de même, Newton, Leibnitz, en inventant les calculs de l'infini, ont armé l'esprit humain d'instruments nouveaux; ce n'est, que grâce à ces découvertes du génie, qu'on a pu parvenir à calculer, presque rigoureusement, les mouvements des corps célestes, et en dresser les tables, qui ont fait changer de face à l'art de la navigation, et, par ce moyen, au monde même.

Si l'on faisait, pour l'analyse de l'entendement humain, ce qu'on a fait avec tant de succès pour l'analyse mathématique; si l'on perfectionait la première, au degré où je l'en crois susceptible, on armerait l'esprit de l'homme d'une logique sûre, et on pourrait le placer assez-haut, pour que ce fût en descendant, qu'il atteignît à toutes ces questions mixtes de légistation et d'économie politique, sur lesquelles, depuis quatre mille ans, l'autorité décide à tâtons, pendant que les philosophes en disputent: il importerait, sans doute, au bonheur de l'espèce humaine que ces questions fûssent résolues une fois pour toutes, avec une certitude absolue, que leur démonstration fut si complette et si claire qu'on ne peut point la contester, et qu'on obest partout à l'autorité de la raison, parcequ'elle commanderait par l'évidence.

Me voilà bien loin d'Hofwyl; j'y reviens: s'il était un lieu favorable pour étudier l'entendement humain, en avancer progressivement l'analyse, et faciliter la découverte de nouvelles méthodes, ce serait celui où l'on s'occuperait en même temps, et avec une égale activité, de l'agriculture, des arts et métiers, de la mécanique, et de la culture de toutes les sciences, en partant de leurs premiers principes pour arriver jusqu'à leurs résultats les plus élevés; où l'observateur pourrait étudier l'homme dans tous les âges, dans tontes les professions principales, et dans toutes les classes de la société; où se trouveraient réunis en grand nombre des professeurs distingués, dont le devoir serait d'étudier le caractère et de discerner les dispositions des jeunes éléves, dont le goût serait d'avancer les sciences qu'ils cultivent, et dont la noble ambition envisagerait la découverre de nouvelles méthodes, comme leur plus haute récompense; où, dans le centre d'où partent toutes les impulsions, et vers le quel toutes les réactions se réfléchissent, serait placé un homme, qui ne ferait point un cours d'expériences d'éducation sur les éléves de ses instituts, mais qui ferait servir à l'amélioration progressive de son système d'éducation, l'étude attentive de tous les faits, qu'il observerait dans la position la plus favorable; où ce chef

ensin, ce père des instituts, devrait inspirer d'autant plus de consiance dans le résultat de ses travaux, qu'il devrait lui-même le succès, déjà obtenu, de ses vastes projets, à un talent très-rare pour l'observation des hommes et des choses; et c'est là, précisément, ce que j'ai trouvé à Hoswyl, c'est là ce que j'y vois; c'est là ce que toute le monde y verra; ce qu'il verra à Hoswyl tel que son sondateur a entendu le constituer, tel qu'il sera dans un avenir assez-prochain; lorsqu'nne exécution pleine et complète aura accomplitoutes les vues qui sont entrées dans la conception de cette noble entreprise.

J'ai dit la vérité sur les faits: si je me suis égaré en énonçant mes espérances, si mon imagination, en s'occupant de l'avenir, m'a créé un Elysée, qu'elle aurait ensuite parcouru avec complaisance, j'ai bien mal profité de mon séjour à Hofwyl; car c'est là, mieux que partout ailleurs, qu'une raison sévère, sans vouloir flétrir l'imagination, la met à sa place, et se refuse à voyager dans le pays des illusions.

Cette image d'Hofwyl n'est qu'une esquisse; mon crayon n'est pas un pinceau; mais je serais satisfait de mon ouvrage, si, après l'avoir lu, on convenait généralement qu'Hofwyl vaut la peine qu'un meilleur observateur s'occupe de ses établissements, et qu'un meilleur écrivain offre aux réflexions des hommes d'Etât les fruits d'une observation attentive.

FIN

NOTES.

NOTE PREMIÈRE.

(Cette note peut être lue après l'Avant-propos.)

PEUT-ÈTRE aimera-t-on trouver ici quelques détails sur la vie de Mr. de Fellenberg et sur la conduite qu'il a tenue pendant que la révolution française étendait son influence sur la Suisse; et je crois d'autant plus utile de les donner, qu'on a affecté d'accuser Mr. de Fellenberg de principes révolutionnaires, afin d'inspirer de la défiance sur ceux qui ont présidé à la fondation de ses instituts, et sur ceux par lesquels il les dirige.

Rien n'est moins révolutionnaire, rien n'est plus conservateur, que les instituts d'Hofwyl; personne n'a une aversion plus profonde pour les révolutions violentes, que le fondateur de ces instituts, et cette aversion a d'autant plus d'énergie qu'elle est fondée sur des sentiments religieux et sur une philantropie véritable, garantie encore plus certaine que des sentiments héréditaires, et des théories politiques. Mais il suffit qu'on croie pouvoir affirmer qu'un homme a servi sous les enseignes d'une révolution, pour qu'on s'arroge le droit de le considérer comme un malade incurable; et, quoiqu'il soit fort injuste de supposer, de qui que ce soit, qu'il est incapable de repentir et de réparation, il vant assurément mieux pouvoir démontrer qu'au-

cune apologie n'est nécessaire, que d'avoir à en faire une, quelque victorieuse qu'elle dût être.

Après avoir reçu les leçons d'un père qui était luimême un homme très-distingué; après avoir étudié les sciences en Suisse et en Allemagne, y avoir observé les hommes et les choses, et surtout avoir multiplié, pour lui même, les fruits de l'étude et de l'observation, par la méditation à laquelle il était naturellement porté, M. de Fellenberg, fort jeune encore, (il avait à peine vingt-quatre) ans, voulut voir de près les ressorts qui faisaient marcher la révolution française, l'évènement, des temps modernes, sans contredit, le plus considérable, par l'étendue de ses conséquences; il alla à Paris, en 1794, quelque temps après la chute de Roberspierre: il en revint avec une opinion faite sur ce qu'une telle révolution pouvait produire, soit pour la France qui en était le théâtre, soit pour les pays voisins les plus exposés à en essuyer le contre-coup; il avait vu le fond, là où tant d'autres ne pouvaient apercevoir que la superficie. Il réfléchit surtout à la puissance offensive que donnait à des directeurs politiques, à la fois puissants et corrompus, une armée immense, très-valeureuse et accoutumée à la victoire; et il prévit, avec le petit nombre des politiques éclairés de l'Europe, que de tels révolutionnaires, et des révolutionnaires ainsi armés, voudraient bouleverser les contrées voisines, afin de s'enrichir de leurs dépouilles. -Ce fut ce qu'il dit à ses compatriotes parmi lesquels il se pressa de revenir; il ne leur cacha point la marche qu'on se proposait, à Paris, de suivre à leur jégard; il les avertit de leurs dangers; il leur communiqua ses

vues sur ce qui pouvait en devenir le remède (1): comme la partie n'était pas égale, et que cependant la résistance était nécessaire, puisqu'elle était commandée par l'honneur et par le salut de la Suisse, il pensait qu'on ne pouvait rendre cette résistance efficace, qu'autant que la Suisse ferait un corps indivisible, fortifié par l'union intime des cantons entre eux, et par celle de tous les citoyens de chaque canton avec leur gouvernement. Tout le monde sait que cette double union n'existait point alors en Suisse; pour l'obtenir, il fallait, en faveur d'un danger commun, oublier d'anciennes rivalités d'Etat à Etat; il fallait, même pour fortifier les bases d'anciennes institutions justement révérées, accorder, dans l'intérieur de chaque état, à l'opinion publique, ce qu'elle demandait avec justice : c'est ce que Mr. de Fellenberg conseillait; et ce conseil n'était autre chose que celui d'aller, par des réformes modérées, au-devant de réclamations existantes, qui pouvaient créer, pour les différents cantons, une diversité d'intérêts, et séparer un grand nombre de citoyens de ce qu'ils appelleraient la cause de leurs gouvernements, si ceux-ci se refusaient absolument à les éconter.

Il est aujourd'hui démontré que, par un tel système de conduite, on aurait eu, avec des changements politiques, beaucoup moindres que ceux que la force a

⁽¹⁾ Mr. de Fellenberg rédigea plusieurs mémoires sur cet important sujet, qu'il fit circuler parmi les hommes les plus influents de la Suisse, en 1797 et 1798. Ces mémoires existent entre les mains de plusieurs personnes, dans différents cantons : il serait à désirer qu'ils fussent publiés, parce qu'ils jetteraient plus de jour sur l'histoire de ces temps malheureux.

opérés plus tard, l'invasion et le pillage de moins. La sagesse des gouvernements suisses ne pouvait pas exercer d'influence sur les directeurs de leurs voisins, hommes corrompus pour qui les noms de liberté et d'égalité n'étaient qu'un prétexte; mais elle pouvait tout pour l'union des Suisses entre eux; et l'union étroite de tous les Suisses les eût rendus invincibles. L'histoire de la guerre qui a suivi, étudiée attentivement, en offre la preuve. Malheureusement, les personnes alors en autorité dans les cantons, ne virent, dans ce que Mr. de Fellenberg dut leur dire, que ce qui pouvait leur paraître désagréable; ils s'imaginèrent même qu'il supposait gratuitement des dangers qui n'existaient pas, pour les décider à embrasser un système de réformation, qu'ils considéraient comme un résultat philosophique, auquel l'imagination d'un jeune homme s'attachait, comme à son ouvrage. Mr. de Fellenberg repoussait de ses vœux une révolution; et, sans doute, les magistrals, qu'il ne put convaincre, ne la voulaient pas davantage: mais il y avait, entre eux, cette différence d'opinions, différence qui certes n'est pas légère, que les magistrats voulaient qu'on restât comme on était, sans faire attention à l'impuissance où l'on étoit de maintenir, et que Mr, de Fellenberg, qui sentait profondément l'impossibilité de rester stationnaires, voulait que la Suisse opérât sur elle-même, jusqu'au point où cela était nécessaire pour éviter l'intervention violente des étrangers. Quoiqu'il en soit, l'élat des choses, que ses avis ne parvinrent point à changer, savorisa les hommes qui s'étaient chargés de fomenter la discorde entre les gouvernements, et de répandre les soupçons dans tous les esprits;

Lucerne, en particulier, était en opposition ouverte avec Berne, en 1798, lorsque Brune et Schauenbourg entraient en Suisse.

Lorsqu'il apprit l'invasion, Mr. de Fellenberg n'abandonna pas, pour cela, sa patrie: comme le dissentiment d'opinion, entre le gouvernement de Lucerne et le gouvernement de Berne, était le principal obstacle à la réunion d'une force qui fût en quelque proportion avec les troupes envahissantes, il courut à Lucerne; il y prononça plusieurs discours qui ne peuvent pas avoir été oubliés de tous ceux qui les ont entendus. Il est assez remarquable que, si l'on voulait apprécier les principes politiques et la conduite de Mr. de Fellenberg à l'époque de l'invasion, ce serait à Mr. l'avoyer Thürler et à Mr. le conseiller d'état de Balthasar de Lucerne (1) qu'il faudrait avoir recours. Mr. de Fellenberg n'a jamais caché à personne ni ses opinions, ni sa marche; mais beaucoup de gens n'ont pas voulu les connaître, et il en est, a cet égard, de ses principes comme de ses instituts. Mr. de Fellenberg marchait au secours de Berne avec le contingent Lucernois, lorsque la prise inattendue de cette ville et la retraite des contingents des petits cantons déconcertèrent tout. (2)

⁽¹⁾ C'est à ces deux hommes publics (qui lui avaient fait parvenir la demande du Gouvernement de Lucerne) que Mr. de Fellenberg adressa, de Tuttlingen en Sonabe, sous la date du 15 de Mars 1798, un rapport sur les discours qu'il avait prononcés dans la séance du gouvernement provisoire de Lucerne du 10 Mars, et sur ce qui lui était arrivé depuis dans l'Entlibuch, et dans le haut Emmenthal. Il serait à souhaiter que ce rapport fut publié.

⁽²⁾ Pour être plus scrupuleusement exact, il faut dire que Mr. de Fellenberg marchait à Berne avec la levée en masse Lucernoise de

Tout le monde connaît l'histoire de cette époque désastreuse; mais fort peu de gens savent que ce révolutionaire Fellenberg était si bien connu des agents français, par les efforts patriotiques qu'il avait dirigés contre l'invasion française, que le commissaire Maingaud le porta, lui cinquième, sur sa liste de proscription, et mit nommément sa tête à prix. La résistance avait cessé en Suisse, et Mr. de Fellenberg n'échappa à ce danger qu'en se retirant pour quelque temps en Allemagne.

Bientôt, tout se tut en Suisse devant les armes françaises; un reste de résistance se réfugia dans quelques vallées alpines des petits cantons, et, sous l'influence d'une armée, le gouvernement de la République helvétique une et indivisible commença sa courte existence. Pour être juste, il faut juger, un à un, les hommes qui firent successivement partie des autorités de ce temps-là: plusieurs étaient fort éclairés et véritablement amis de leur patrie, et Mr. de Fellenberg avait des amis parmi eux. Il revint en Suisse; il fit partager à quelques membres du gouvernement le sentiment d'irritation que lui avaient inspiré les déprédations des commissaires français, et ce fut pour coopérer à un plan arrêté, dans lequel l'alternative était, ou d'obtenir du Directoire français la réalité de l'indépendance helvétique, ou de la conquérir malgré lui par une Vendée Suisse, qu'il accepta la place de secrétaire de légation anprès du ministre helvétique à Paris, qu'il y exerça

l'Entlibuch. Le contingent Lucernois, proprement dit, s'avançait en même temps contre les Français, mais par la soute de Sursée.

quelques mois. Il négocia avec chaleur, franchise et énergie: il eut même, un moment, le droit de concevoir des espérances; mais il s'aperçut qu'on défaisait en Suisse ce qu'il faisait à Paris; une dernière conversation (fort remarquable) avec le directeur Reubell lui montra combien serait inutile la constance de ses efforts, placé, comme il l'était, entre un gouvernement corrompu et corrupteur et un gouvernement faible, dont la majorité des membres étaient sous l'empire de la peur. Sur-le-champ il donna sa démission d'une place qu'il ne pouvait pas conserver avec honneur, lorsqu'il reconnaissait qu'il ne pouvait plus y opérer le bien qu'il avait eu en vue.

Revenu en Suisse, il vit clairement qu'on ne s'entendait pas sur les moyens de se défendre de l'oppression, quoiqu'il y eût unanimité pour la reconnaître intolérable, et qu'on y était, dès-lors, condamné au spectacle d'une longue et honteuse patience. Ainsi, après avoir donné encore, comme commandant militaire d'arrondissement, quelques preuves d'un zèle pur et éclairé, qui furent véritablement utiles à son pays, il se voua, pour jamais, à la vie privée, et se promit à lui-même de ne prétendre à aucun genre d'influence politique; promesse à laquelle il a toujours été fidèle. Ce fut alors qu'il conçut le double plan dont l'exécution embrassera sa vie entière, celui de fonder une meilleure éducation du pauvre, en l'appuyant sur les développements d'une agriculture perfectionnée, et celui, de contribuer au repos de la société, en élevant des jeunes gens des classes supérieures à la hauteur de leur vocation, en procurant le développement le plus complet des facultés de leur cœur, de leur caractère, et de leur intelligence. C'est ainsi qu'il s'est flatté de remplacer efficacement cette activité politique que tout citoyen doit consacrer à sa patrie, lorsqu'elle la réclame, et à laquelle, hors de là, il est permis de renoncer.

Voilà un abrégé, plus exact que complet, de la vie politique de Mr. Emmanuël de Fellenberg: qu'on le juge! Les faits, ce me semble, parlent assez haut pour m'épargner les réflexions; aussi, me bornerai-je à dire que, si l'on perséverait encore à qualifier de révolutionnaire l'homme dont je parle, et la vie dont je viens d'esquisser le tableau, ce serait un signe, à joindre à quelques autres symptômes, que nous approchons d'une seconde époque de la confusion des langues.

NOTE DEUXIÈME.

(Les notes deuxième, troisième et quatrième peuvent être lues après le chapitre intitulé Ferme-Modèle.)

J'AI parcouru la totalité de la Suisse avec assez de détail et d'attention, pour oser affirmer que, sauf quelques variations, on peut appliquer au tiers du territoire lielvétique l'assolement d'Hofwyl, ou du moins des assolements analogues qui procurent une égale quantité de grains; cette assertion qui ne me sera point contestée par quiconque aura bien vu la Suisse; étant

admise, si l'on prend en considération des calculs positifs, fondés sur la connaissance de l'importation annuelle de grains étrangers qui a lieu en Suisse, sur la différence qui existe, quant à la reproduction en céréales, entre l'assolement d'Hofwyl et les autres assolements usités dans les divers cantons, et sur la facilité avec laquelle les paysans de race allemande substituent les pommes de terre et d'autres légumes à une partie de leur consommation en pain, il sera démontré que l'adoption de l'agriculture d'Hoswyl affranchirait la Suisse du tribut d'une importation de grains étrangers, tribut dont les conséquences pour elle sont incalculables. Qu'il me soit permis d'ajouter qu'on conçoit absolument comment la Hollande, qui, de même que la Snisse, produit moins de grains qu'elle n'en consomme, échappe au danger de cette position, parce que toutes les mers lui sont ouvertes, et qu'elle communique par des canaux aux plaines fécondes de la Belgique: mais, pour la Suisse, pays méditerrané, il n'y a que le développement de son agriculture qui puisse la soustraire, relativement à sa subsistance, aux lois que les puissances voisines peuvent lui imposer, le jour où elles en tomberont d'accord.

NOTE TROISIÈME.

J'AI étudié l'agriculture de Mr. de Fellenberg avec l'intérêt le plus vif : ce n'était pas seulement ce que j'avais sous les yeux qui était la source de cet intérêt

En me rendant compte des combinaisons, d'après lesquelles Mr. de Fellenberg a coordonné rationellement l'ensemble de ses travaux agricoles, et de l'esprit de suite qu'il porte dans l'exécution, j'ai cru voir l'avenir de l'agriculture d'Hofwyl, et je suis resté convaincu que, dans dix ans, elle offcira, aux observateurs, un ensemble d'une perfection bien plus frappante, et un cours d'instruction beaucoup plus complet.

Il ne suffit pas que j'auticipe sur l'avenir pour porter un jugement : tout en me fiant aux travaux de Mr. de Fellenberg pour le confirmer, je dois dire au moins quelques-uns des motifs sur lesquels mon opinion est fondée.

L'assolement quatriennal d'Hofwyl et l'amélioration de ses prairies, fournissent les moyens d'y nourrir un très-grand nombre d'animaux; de là, une grande quantité de sumier, auquel une fabrication très - bien entendue (si je puis m'exprimer ainsi) donne toute la valeur et toute l'efficacité possibles; leur emploi et leur application au succès des diverses récoltes sont combinés avec une alternation de labours très-profonds et de labours plus ou moins superficiels, de telle manière, que la pratique de Mr. de Fellenberg mériterait une partie des reproches qu'on lui adresse, s'il n'était autre chose, par exemple, que le fermier d'Hofwyl pour six ans. Mais il est propriétaire, et doit se survivre dans ses enfants; cette seule considération, le justifierait de vouloir, aux dépens de quelques jouissances actuelles, améliorer graduellement le sol sur lequel il opère. Cependant il a encore un autre intérêt, un intérêt qui le touche plus vivement, celui de montrer, dans son

domaine, devenu classique, et sur lequel il lutte contre une qualité de sol fort médiocrè, que l'intelligence de l'homme, unie à une volonté forte et à beaucoup de persévérance, peut augmenter la fécondité du sol 3 améliorer graduellement et successivement le terrain, et le pousser à une fécondité à laquelle on ne peut assigner un terme.

A Hofwyl; chaque année on rend à la terre plus qu'on ne lui enlève; chaque année, on augmente la proportion de l'humus dans les parties intégrantes de la terre, et l'on ajoute à la profondeur du sol ameubli; je vais enoncer quelques faits, pour prouver que Mr. de Fellenberg n'est point dupe d'idées spéculatives, et montrer avec quelle rapidité progressive il avance vers son but. 116 Les grains de Mr. de Fellenberg augmentent chaque année; de qualité, comparativement à ceux de ses voisins. 2.º La proportion, entre la semence et les grains récoltés, est chaque année plus favorable : déjà certaines céréales donnent 22, 24 pour un; au total, on récolte, en grains, au moins 18 pour un; et la progression constante de l'accroissement, prouve qu'il ne s'arrêtera point là. 3.º La terre devient chaque année plus meuble, et l'effet combiné des amendements et des travaux aratoires, à cet égard, est si sensible, que, à profondeur égale, la grande charrue de défoncement ne demande plus que six chevanx, là où elle en exigeail quatorze, à l'époque du premier défoncement; il y a trois ans, qu'on était encore forcé d'y en atteler huits

Divers perfectionnements de la mécanique aratoire sont arrêtés dans l'esprit de Mr. de Fellenberg; et,

dans dix ans, tous les instruments perfectionnés seront introduits, et seuls en usage, à Hofwyl, avec le double avantage qui en résulte, perfection du travail, et diminution de la dépense.

L'école d'industrie pour les pauvres est une véritable pépinière d'habiles agents d'agriculture; les élèves étudient, d'une manière pratique, l'agriculture la plus éclairée. Or, l'homme, dont la mécanique est l'œuvre de Dieu, est, pour l'agriculture, un élément plus important que les méthodes d'assolement et que les instruments araloires; puisque le succès des unes et l'heureux emploi des autres, dépendent du développement de son intelligence et de l'habileté de sa main. Un jour, la ferme d'Hofwyl sera exclusivement desservie par des pauvres de Mr. de Fellenberg formés à son école, et je crois avoir eu raison de dire que de tels ouvriers réagiront sur les institutions dont ils seront l'ouvrage, et qu'on ne pourra juger pleinement du système d'agriculture que le fondateur d'Hoswyl a conçu, qu'à l'époque où il sera appliqué par des ouvriers, formes exprès et élevés avec intention, par l'auteur du système lui-même.

NOTE QUATRIÈME.

C'est une partie de la science de l'administration, bien arriérée, que celle qui se rapporte aux subsistances d'un grand empire ; Ce qui le prouve c'est l'incohérence de la législation des divers penples sur cet infportant objet, et la mobilité, la vacillation continuelle des mesures administratives qui s'y rapportent, dans un même pays; les maux publics; dont nous sommes trop souvent les témoins, le protivent bien davantage: Il est remarquable que, quoique depuis un bon nombre d'années, l'esprit de l'homme se soit porté, avec une activité singulière, vers les matières politiques, nous ne possédions pas encore un bon ouvrage sur la législation des grains; et cela est d'autant plus étonnant; que des hommes distingués par une grande supériorité d'esprit se sont occupés de cet objet. On lit ces auteurs avec profit et avec plaisir; on trouve qu'ils ont développé les problèmes à résoudre avec autant de force que de clarté et de précision : mais on attendait d'eux une solution satisfaisante et complète, et l'on sent qu'ils n'ont pas réassi à la donner. Il n'y a qu'une manière d'expliquer ce mécompte; c'est de convenir que ce sujet; si digne des méditations de l'homme d'état, est assez vaste et assez compliqué, pour que personne n'ait pu l'embrasser encore dans toutes ses parties.

Je suis loin d'avoir la présomption de pouvoir jeter la lumière sur des questions aussi compliquées, dans une simple note et dans un ouvrage qui a un tout antre objet. Mais je saisis une occasion de ramener, sur la législation des subsistances, l'attention de ceux qui s'occupent d'économie politique, en adressant, aux hommes qui ont lu avec réflexion les ouvrages de nos divers économistes, quelques questions, choisies dans un grand nombre d'autres.

Le degré d'inquiétude, qu'an gouvernement peut

avoir, dans les années difficiles, pour les subsistances, ne dépend-il pas, essentiellement, de la proportion qui existe, dans chaque pays, entre le nombre des reproducteurs qui font naître les substances alimentaires, et celui des consommateurs qui ne reproduisent pas? Un gouvernement s'est-il jamais occupé de se procurer des notions parfaitement exactes à cet égard?

La faculté de soustraire des grains en grande masse à la circulation habituelle, en les achetant par spéculation, dans le but de les revendre ensuite à de trèshauts prix, ne dépend-elle pas de la quantité des métaux nobles (or et argent) que possède chaque pays? A-t-on jamais pris la variété de circonstances, à cet égard, en considération dans la législation des grains?

Cette faculté de soustraire des grains à la circulation par ces achats de spéculation, qui déroute si souvent les combinaisons administratives, n'a-t-elle pas plus ou moins d'intensité (la masse des capitaux métalliques étant supposée égale), selon que les capitalistes d'un pays ont plus ou moins de disposition à changer rapidement l'emploi de leurs capitaux?

Quand le capital en numéraire, qui circule parmi une nation, est très - petit, il est sans doute naturel d'en conclure que des achats de grains par spéculation y seront rares, et y auront peu d'étendue : mais, la grande aisance des habitants de la campagne ne peutelle point, dans ce cas-là, produire le même effet que l'abondance des capitaux métalliques, et la pauvreté générale des paysans reproducteurs n'entraînerait-elle pas l'effet contraire?

Pendant les disettes qui affligent les grands empires,

nous découvrons chez l'homme une faculté très-étendue de diminuer sa consommation en s'imposant des privations; non, certainement pas, sans attenter à son bien-être et à ses jouissances, mais sans altérer sensiblement sa santé; cette faculté a, pour écarter les manx de la disette, bien plus d'efficace que l'importation des grains de l'étranger, et les mesures les plus propres à vivifier la circulation intérieure; mais, n'en résulteraitil pas que, toutes les fois qu'il s'agit de calculs relatifs aux subsistances, on doit prendre en très-grande considération quelques-unes des dispositions morales du peuple auquel il est question d'appliquer ces calculs? Par exemple, 1.º Cette plus ou moius grande aptitude à supporter avec patience des privations, qui a sa source dans le caractère national. 2,º La disposition naturelle, plus ou moins étendue, du peuple, à changer rapidement, et sans peine, ses habitudes alimentaires. 5.º La mobilité de l'imagination de ce peuple, ou, au contraire, sa disposition au calme et à la torpeur : cette dernière circonstance n'influe pas seulement sur la manière dont il supporte la disette; la mobilité des imaginations populaires doit être comptée au nombre des causes qui accroissent effectivement la famine.

Comme ce petit nombre de questions peut en faire naître un grand nombre d'autres, il suffit, pour m'autoriser à avancer : en premier lieu qu'il n'y a peutêtre pas, dans toute l'économie politique, de sujet plus vaste et plus compliqué, que la législation des subsistances; en second lieu, que, dans l'état actuel de la science, s'il est possible de convenir de quelques principes généraux, il est absurde de vouloir donner

des solutions absolues des problèmes que nous offrecette partie difficile de la science de l'administration.

NB. J'ai parlé, dans cette note, de métaux nobles, de capitaux métalliques, de capital en numéraire, etc. J'espère qu'on ne me taxera pas d'ignorer qu'il existe un pays où l'on ressent tous les effets qui résultent ailleurs de l'abondance des capitaux métalliques, quoiqu'il y ait beaucoup de papier, et fort peu de numéraire, dans la circulation; la confiance dans ce papier repose sur la certitude que le corps de la nation a une immense propriété en métaux, dont l'usage du papier lui permet de faire un emploi plus lucratif que celui de le convertir en numéraire, sans lui en ôter la faculté; et, dès que cette confiance universelle donne au papier, qui n'a point de valeur intrinsèque, toute la valeur qu'il exprime, son abondance dans la circulation doit avoir précisément les mêmes résultats, qu'une abondance égale de puméraire métallique.

NOTE CINQUIÈME.

(Celte note se rapporte au chapitre intitulé : Ferme expérimentale.)

IL y a bien peu de questions complètement décidées en agriculture; le champ des découvertes et des améliorations est très-vaste; celui des perfectionnements est immense: c'est pour les défricher que Mr. de Fellenberg a donné l'exemple d'une ferme expérimentale, ou plutôt d'un système suivi d'expériences agrononomiques. Cette institution est sans doute d'un trèshaut intérêt; mais il est important de dire à ceux qui auraient la noble ambition de suivre cet exemple utile; que l'enchaînement systématique, par lequel on coordonnerait la série des expériences à faire dans une

ferme expérimentale, devrait être fortement conçu et profondément combiné; que, si l'expérimentation systématique était confiée à des mains malhabiles, les fautes de l'homme seraient souvent mises sur le compte de la chose, qu'il en résulterait ainsi des jugements erronés, dont l'effet inévitable serait d'enraciner souvent les préjugés même qu'on se serait proposé de combattre; qu'il est aujourd'hui fort peu de cultivateurs qui soient capables de combiner et de suivre des expériences agronomiques, au profit de la science.

De fort bons agriculteurs-pratiques n'atteignent point à l'agriculture rationelle; des hommes distingués, dont la tête est forte et le jugement sain, n'y joignent pas cet esprit positif, qui peut seul apprécier les véritables causes, et les détails d'exécution. Pourquoi cette réunion de talents et de qualités, indispensable pour constituer le grand agriculteur, est-elle si rare aujour-d'hui? Parce qu'il n'y a eu nulle part, jusqu'à présent, d'éducation agricole proprement dite. Pour que le succès d'une éducation agricole soit complet, il faut qu'elle conduise à ce point, où la tête ne méprise pas la main, et où la main ne dédaigne pas la tête.

NOTE SIXIÈME.

(Cette note doit être lue après le chapitre intitulé; Atelier de persectionnement des machines agricoles.)

On peut beaucoup attendre de la puissance de la mécanique appliquée à l'agriculture; son résultat le plus

utile est d'économiser le temps; car, en agriculture encore plus que partout ailleurs, l'économie du temps est la plus précieuse de toutes les économies.

Dans quelques années, on verra à Hofwyl l'action et les effets de la charrue perfectionnée, ceux d'une machine à battre, ceux d'une machine à récolter, etc. Mais les charrues perfectionnées ne doivent être employées, pour l'être avec un succès évident pour tous les yeux, que par des hommes dépouillés des préjugés ordinaires des agriculteurs, habitués dès leur plus tendre jeunesse à manier habilement les instruments nouveaux, et qui ne prennent pas, pour une préférence raisonnée, l'affection, toute d'habitude, que les agriculteurs vieillis dans le métier ont pour les instruments anciens. Mr. de Fellenberg ne veut pas compromettre les résultats de son agriculture, en forçant les salariés de la routine à se servir d'instruments qu'ils repoussent; il redouterait encore davantage de discréditer des instruments excellents, par la mal-adresse, ou la mauvaise volonté de ceux qui les emploieraient malgré eux. C'est par ce double motif qu'il attend, pour introduire les innovations préparées pour son agriculture, qu'il puisse la confier toute entière aux jeunes agriculteurs qu'il forme dans son école des pauvres.

Dès-à-présent, on voit beaucoup à Hofwyl, en y voyant l'action du semoir, celle de l'extirpateur, et celle de la houe composée: car c'est beaucoup voir, que de voir ces mécaniques répondre, avec un si rare degré de perfection, aux vues que l'inventeur s'est proposées en les construisant. L'économie sur la semence avec profit sur la récolte, qui est due à l'emploi du

semoir, le nettoiement plus parfait du sol, et surtout la facilité de son ameublissement, qui sont dus à l'emploi de l'extirpateur, et la possibilité donnée par la houe composée d'établir la grande culture des pommes de terre et de quelques autres plantes à sarcler, ne sont, certes, pas des résultats frivoles, puisqu'ils suffiraient pour changer peu-à-peu la face d'un grand état!

Comme cette note est la dernière qui se rapporte aux chapitres de cet ouvrage où je parle de l'agriculture d'Hofwyl; quoiqu'il semble que je dusse en écarter ce qui n'a pas de rapport direct avec la mécanique aratoire, je ne saurais placer mieux quelques considérations qui me paraissent propres à faire sentir toute l'importance attachée, aujourd'hui plus que jamais, aux perfectionnements de l'agriculture.

La plupart des États de l'Europe; je dis la plupart, car il y a exception pour quelques pays, paraissent menacés d'une pléthore de population, à laquelle on pense avec effroi, d'autant mieux qu'on y reconnaîtune tendance à s'accroitre, sans qu'on s'occupe guères des moyens de fairo vivre les survenants. L'attention des hommes qui lisent, a été singulièrement fixée sur cet objet, par un ouvrage trèsremarquable, et qui me paraît rempli d'opinions fausses et dangereuses, soutenues par le plus grand talent. Je veux parler du Traité de la population par le professeur Malthus, dont nous avons une traduction française (1), très-exacte et très-purement écrite, et qui a été beancoup trop bien accueillie par les phitosophes français; ce traité a, au plus haut degré, le mérite réel de la clarté

⁽¹⁾ Se trouve à Paris et à Genève chez J. J. Paschoud, Imp.-Lib.

dans l'exposition des faits, et de l'évidence mathématique dans l'exacte démonstration des premières conséquences: mais ces exposés, si clairs, sont incomplets, et presque toujours les secondes conséquences ne sont pas justes; d'ailleurs, la tendance de cet ouvrage est immorale, quoique cela n'ait certainement pas été dans l'intention de l'auteur, qui proteste, plus d'une fois, de l'innocence de ses pensées.

Mr. Malthus prouve d'abord invinciblement que la population tend généralement à s'accroître en proportion géométrique; il avance ensuite témérairement que l'agriculture ne peut augmenter ses produits, toutau-plus qu'en proportion arithmétique; mais il ne le prouve point, parce qu'il est impossible de demontrer la vérité de ce qui est faux. Partant de ces deux assertions, dont l'une est vraie, et l'autre erronée, Mr. Malthus, nécessairement conduit à menacer l'avenir de toutes les nations, ne voit de remède au danger d'étre trop, que dans le choix entre les moyens violents de dépopulation, comme la guerre, la peste, etc., etc., et ce qu'il nomme la contrainte morale. Sur le nom seul, on est fort disposé à préférer, comme lui, la contrainte morale; mais, avant de se décider, il faut apprendre de lui en quoi elle consiste. C'est une continence systématique, la chasteté par spéculation et en considération de l'intérêt social, la prohibition des mariages, le célibat légalement forcé de la majorité d'une nation, etc. !!! La contrainte morale peut bien élever quelques individus d'une trempe particulière d'imagination (on les aurait bientôt comptés parmi un peuple) jusqu'au dévouement des plus grands sacrifices et des

(91)

plus sublimes vertus; mais, comme il est impossible de la persuader à la masse d'un grand peuple, contre le vœu de la nature, celle qu'on y introduirait par les lois, s'y résoudrait toujours en dissolution des mœurs, dépravation contre nature, renoncement aux plaisirs qui sont le charme légitime de la vie humaine, avec un remplacement honteux qui désordonne tout l'ordre social. Ce ne peut être que par une méprise de son jugement que Mr. Malthus préfère la contrainte morale à d'autres fléaux; car les moyens qui diminuent violemment, la population, seraient préférables à ceux qui la corrompent.

Ne nous effrayons pas outre mesure : il y a encore des places vides sur le globe. Quand cette assertion du philosophe Malthus, que l'agriculture ne peut accroître ses produits, tout au plus qu'en progression arithmétique, serait aussi vraie qu'elle est fausse, comme il serait facile de le démontrer, elle n'aurait son application qu'à l'époque où la population occupera, en se reversant d'un pays sur l'autre, toutes les parties de la terre habitable que nous savons, de science certaine, être à peu près dépourvues d'habitans; en voilà déjà pour quelques siècles de sécurité. Mais, il y a mieux : il est démontré que le travail d'un agriculteur produit fort au-delà de ce qui lui est nécessaire pour pourvoir à ses véritables besoins, et que cette différence, entre ce qu'il produit et ce qu'il consomme, est d'autant plus grande en faveur de la reproduction, que l'agriculteur est plus laborieux, et doué de pénétration et d'intelligence; on peut en conclure que les produits de l'agriculture en général, seront toujours

en raison composée, du nombre des bras qu'on appliquera à l'agriculture, du développement des facultés du travail dans les agriculteurs, et du degré où le génie de l'homme aura porté la science de l'agriculture; voilà des raisons générales pour se rassurer sur les pléthores de population que l'on déplore : car il doit se passer des milliers d'années avant que l'agriculture ne soit portée au maximum de sa perfection, maximum qu'il est vraiment impossible d'assigner, et avant que la terre manque à l'homme. Je conviendrai néanmoins que l'imagination (parce qu'elle n'a point de limites) peut se figurer, dans le lointain, une époque où l'on ne pourrait plus rien ajouter, sur un sol entièrement occupé, ni à l'énergie du travail, ni à la perfection de l'agriculture, et où cependant la fécondité des mariages ne cesserait pas naturellement. Mais, indépendamment de la folie de croire pouvoir nous occuper avec utilité. d'une époque reculée si loin de nous, cette prévoyance indiscrète est une injure à la Providence. Si celle-ci nous a fait présent de la prévoyance pour nous en servir, elle ne nous a point permis de méconnaître ses intentions manifestes, sous prétexte de prudence : l'Etre infini peut, sans doute, pourvoir à des maux qu'il a prévus de toute éternité, par d'autres moyens que par des fleaux, dont le pire serait cette contrainte morale qui est en opposition directe avec les premières paroles du Créateur.

Mr. de Fellenberg, qui n'a point étudié le passé pour effrayer le présent, mais bien pour contribuer à préparer un meilleur avenir, est fort éloigné d'approuver la doctrine de Mr. Malthus : il propose à sa patrie, qui

se plaint d'un excès de population, des remèdes fort simples, et qui n'ont de danger dans aucun cas; il veut que les progrès de l'agriculture correspondent à ceux de la population, et même qu'ils les dévancent. Il ne voit en cela aucune difficulté; et il n'y a rien de plus naturel, puisqu'il a son propre exemple sous les yeux; il offre à Hofwyl la preuve que les progrès de l'agriculture, dans l'augmentation de ses produits, peuvent être beaucoup plus rapides que Malthus ne le suppose. En effet, je puis attester que, dans l'espace de vingt-deux années, Mr. de Fellenberg a quadruplé le revenu net du domaine d'Hofwyl, et en a porté le produit brut au sextuple. L'observation la plus sévère conduit à la conviction que la preuve du fait est inattaquable.

NOTE SEPTIEME.

(Les Notes septième, huitième, neuvième et dixième, sont liées au chapitre intitulé, École d'industrie pour les jeunes garçons pauvres).

Comme tout autre auteur, je souhaite le succès de mon petit ouvrage: mais, parmi les diverses impressions qu'il peut faire, si j'apprenais qu'il a déterminé un homme activement bienfaisant, à fonder une Ecole des Pauvres sur le modèle de l'école Vehrly d'Hofwyl, ce succès-là serait pour moi une véritable récompense selon mon cœur. Je vois dans l'école d'industrie d'Hofwyl le type de l'éducation la meilleure pour les enfants des pauvres, comme

pour ceux de tous les cultivateurs en général. On'y cherche à les retenir dans une carrière simple, en leur fournissant les moyens d'y vivre, contents d'eux-mêmes et de leurs travaux; (tendance dont on ne peut méconnaître la haute importance sous le rapport politique), on s'occupe à étouffer en eux, par l'esprit du christianisme et le prix qu'on doit attacher à une bonne conscience, le germe des sentiments haineux et des dispositions envieuses; dans le cours de leur instruction, on ne leur refuse aucune des connoissances qui peuvent leur être utiles; on les arme, on les prémunit contre les doctrines dangereuses; on écarte sévèrement toute instruction inutile. On pense, avec raison, qu'on a bien assez à faire, en concentrant leur éducation dans la formation de leur cœur et de leur caractère, dans le développement des facultés de leur intelligence et de l'habileté de leurs mains appliquées à ce grand art de l'agriculture qu'ils doivent exercer, et dont ils doivent vivre. Tel est le but qu'on se propose dans l'école d'industrie d'Hofwyl; et les succès obtenus sont la preuve de l'excellence des moyens.

Souvent j'ai entendu désapprouver les vues de M. de Fellenberg, et attaquer quelques-uns de ses établissements, je n'ai jamais entendu personne blâmer son école des pauvres : mais comme je l'ai déjà énoncé dans le texte de cet écrit, j'ai, plus d'une fois, oui dire que cette belle institution ne pouvait avoir qu'une utilité locale; que, présentée comme type ou comme modèle pour d'autres établissements, elle était essentiellement illusoire, parce qu'elle était constituée sur un idéal de perfection, qui ne pouvait être transporté dans la pratique, que par la réunion, presque miraculeuse, d'un homme très-

supérieur comme M. de Fellenberg, et d'un autre homme, Vehrly, philosophe-pratique, dont l'apparition était un véritable phénomène. Si tout ce dire était vrai, il fandrait se résigner aux regrets, et renoncer à de vaines espérances; mais il me semble que cette assertion, dans la bouche de gens qui ont étudié très-superficiellement l'école d'industrie d'Hofwyl, pourrait n'être qu'un préjugé adopté à la légère, ou bien même une façon de parler propre à servir de voile à des intentions plus fâcheuses: en effet, si M. de Fellenberg, dont la fortune est connue, a pu, avec de grands sacrifices de temps et de travail, mais avec des sacrifices de bourse assez bornés, fonder un établissement où l'on est constamment occupé à changer les destinées de quarante pauvres, un homme riche, qui n'aurait pas le même dévouement, bien que possédant une beaucoup plus grande fortune, ne serait-il pas bien tenté d'établir, par des sophismes, que l'imitation de l'école d'industrie d'Hofwyl est impossible? Avec une telle assertion, l'on peut donner le change à l'opinion publique, on peut, avec plus de convenance, se dispenser d'imiter, et même, comme souvent on se fait illusion de bonne-foi, on pourrait parvenir jusqu'à rassurer sa conscience!

Quoi qu'il en soit de l'intention, (car ce n'est point à moi à sonder le cœur et les reins), je me crois fondé à demander plus de confiance pour des assertions que je ne me permets d'avancer, qu'après avoir observé l'école de Vehrly pendant trois ans; c'est par cet examen que je suis arrivé aux deux résultats suivants que je présente avec la plus entière conviction:

1.º Personne ne conteste moins que moi la supériorité

de M. de Fellenberg: mais il ne faut pas méconnaître que c'est dans la création de l'école des pauvres d'Hofwyl que cette supériorité s'est manifestée; aujourd'hui qu'il a fourni un modèle dont on peut copier l'ensemble et les détails, je pose en fait que tout propriétaire instruit, religieux, et qui passe toute l'année à la campagne, s'il possède quelque force de caractère et de volonté, peut fonder dans son domaine une école de pauvres, et, sans rien prendre sur ses devoirs de père, d'époux et de propriétaire, exercer sur elle toute la surveillance nécessaire pour le maintien de l'institution et pour son succès.

2.º Vehrly, doué de toute l'intelligence nécessaire pour sa vocation, est au-dessus des éloges par ses éminentes vertus; et, sans doute, il ne faut pas s'aviser de lui comparer personne: mais cela n'empêche pas que tout jeune homme intelligent, pourvu qu'il soit tout à la fois religieux, et susceptible d'enthousiasme religieux, ne puisse, s'il est formé convenablement, devenir capable de conduire, comme instituteur, une école des pauvres avec un plein succès; et il me semble que cela suffit.

Le Canton de Glaris et la ville de Hambourg ont des écoles des pauvres, dirigées par des élèves de Vehrly, avec un succès comparable à celui de l'école d'industrie d'Hofwl même: bientôt, Soleure Genève, etc., etc., auront des établissements semblables.

NOTE HUITIÈME.

it extraction in the state of t

En parlant dans le texte de mon ouvrage de l'École des pauvres d'Hofwyl, j'ai reconnu bientôt que, si je

m'y renfermais strictement, je laisserais trop à désirer sur cet intéressant sujet; et, pour en dire davantage sans dénaturer mon premier plan, j'ai rejeté dans la note précédente quelques considérations relatives à cet institut, qu'il m'a paru utile de publier. Me voilà entraîné à en reparler encore: est-ce par l'attrait qu'on trouve à s'occuper long-temps de ces établissements véritablement philantropiques, qui offrent, à l'âme et au cœur, encore plus d'aliments qu'à la curiosité de l'esprit? Serait-ce parce que j'aurais reconnu que mon esquisse, trop incomplète, n'en apprenait point assez à ceux qui seraient tentés d'imiter cet admirable établissement? Il me semble que cette seconde note prouvera que les deux motifs ont concouru, à la fois, à ma détermination.

L'efficacité des moyens employés dans l'éducation des pauvres à Hofwyl résulte de la bonté des principes sur lesquels repose toute l'institution, et de la fidélité de l'instituteur à s'y conformer. Pour se faire une idée juste de la pratique de cette école, il faut écarter toute pensée de ressemblance entre l'école d'industrie et les écoles ordinaires de village; entre l'instituteur Vehrly et les pédagogues de campagne, tels qu'ils sont communément. Vehrly est le frère aîné de ses élèves; il ne régente point, il ne professe pas; il est toujours avec eux; il vit avec eux et comme eux; il y a une sorte de permaneuce, de continuité sans lacune, dans les soins qu'il donne à leur éducation; rien ne le distingue d'eux dans la manière dont il se nourrit, dont il s'habille, dont il s'occupe; il agit, il travaille avec eux; il fant qu'ils agissent, qu'ils travaillent comme lui; et, par le sentiment d'une émulation fort naturelle, ils aspirent à faire aussi bien que

Ini: si les élèves doivent bêcher, Vehrly bêche avec eux; s'ils fauchent, il fauche à leur tête; s'ils scient du bois, il a sa scie et la fait agir; s'ils tricotent des bas, il tricote; s'ils tressent de la paille, il tresse, etc., etc.; ainsi il peut, à tout moment, exercer sur eux une influence d'éducateur; il leur montre qu'il honore et qu'il aime tous les travaux qu'il exige d'eux; c'est sans doute le moyen le plus sûr de leur en inspirer l'estime et le goût.

J'ai suivi, avec une longue et constante assiduité, les travaux de tout genre des élèves de Vehrly, et n'ai jamais vu, chez aucun d'eux, des signes de dégoût du travail; c'est sans contredit, par cette raison qu'ils en sont beaucoup moins fatigués que toute autre espèce d'ouvriers.

Vehrly a adopté, pour ses élèves, ce qu'il a trouvé leur être appliquable dans les méthodes inventées par le célèbre Pestalozzi; mais il ne s'y attache point avec servitude, et il se garde de toute application forcée de cette méthode. On n'a rien introduit, à Hofwyl, de ce qu'on nomme méthode Bell et Lancaster: ce n'est pas du tout que M. de Fellenberg refuse de rendre justice à ce mécanisme ingénieux qui, dans certaines circonstances des écoles nombreuses (auxquelles celles-ci sont fréquemment soumises), ne saurait avoir d'équivalent; mais, toutes les fois qu'on peut consacrer l'existence toute entière d'un instituteur à l'éducation de trente ou de quarante enfans, d'autres procédés sont préférables, parce qu'il en est qui exploitent mieux l'intelligence, que la méthode Bell et Lancaster qui s'adresse trop exclusivement à la mémoire. Il faut ajouter que l'enseignement mutuel

ne saurait se passer de faire beaucoup agir le ressort de l'émulation, et que M. de Fellenberg pense que toute émulation artificielle ne produit des effets sensibles, dans l'éducation et dans l'instruction, qu'en exposant à la chance de pervertir insensiblement le caractère.

Quelle est donc la méthode de Vehrly? Si c'était à lui-même que cette question fut adressée, il se bornerait sûrement à répondre: « Venez et voyez »; sa modestie l'empêcherait d'ajouter: « Failes comme moi ».

Je suis venu, et voici ce que j'ai vu: Vehrly, frère aîné de ses élèves, a beaucoup plus d'instruction que ses cadets; c'est-à-dire qu'il est en état de se rendre compte, très-clairement, de ce qu'il doit leur apprendre: s'il arrive avec eux, sur quelques points, au terme de ses connaissances, et qu'il convienne d'aller plus loin, M. de Fellenberg et les professeurs du grand institut sont à portée de lui; c'est la qu'il puise les notions qu'il n'a pas; et il ne distribue aux autres l'enseignement, que lorsqu'il a envisagé, sous toutes ses faces, l'objet dont il doit parler.

L'Ecole d'industrie d'Hofwyl a, certainement, tous les avantages de l'éducation publique: cependant, l'éducation et l'instruction y ont quelque chose d'individuel; et cela est praticable de la part de Vehrly envers ses élèves, parce que l'éducation dure quinze ans, que le cercle de l'instruction est borné, et que le nombre des élèves est proportionné aux facultés d'un instituteur très dévoué. Vehrly distribue, presque toujours, l'instruction à ses frères sous la forme de petits problèmes, et il lutte avec eux à qui en trouvera le premier la solution; il tâte ses élèves, il les sonde, et il finit par les juger: c'est

de cette connaissance de l'individu, qu'il part pour donner, à chaque élève, une notion précise des vérités que tous doivent connaître; et, parmi les moyens qui s'offrent à sa pensée, il choisit, pour chacun, celui qui lui paraît le plus propre à développer, dans l'élève, ses facultés intellectuelles, en même temps qu'il en recevra l'instruction qui lui manque. Il est donc très-vrai de dire que, dans l'Ecole des pauvres d'Hofwyl, il n'y a point de méthode commandée dont on puisse rendre compte dans un ouvrage adhoc : et, cependaut, il y a. dans cette école, une manière de procéder excellente, qu'un bon esprit peut saisir, et que tout homme intelligent peut apprendre, pourvu qu'il se donne la peine de venir l'étudier sur les lieux. Je suis convaincu que les succès, très-remarquables, qui sont, dans cette école, les résultats évidents de l'éducation et de l'instruction, sont dus précisément à ce qu'elle n'est point sous le joug d'une méthode exclusive, que l'instituteur est placé à portée de connaître les différents moyens d'éducation et d'instruction, et que, se trouvant appelé à choisir entr'eux, il est forcé, à chaque instant, d'exercer le tact qu'il a reçu de la nature, lequel s'accroit, chaque jour, de tout ce que l'instituteur acquiert par l'expérience de l'éducation. Take f of the same of the side shows the sales

Pent-être serait-il permis d'en conclure qu'il ne convient, nulle part, d'adopter des méthodes exclusives; en esset, recommander exclusivement une méthode, c'est dire d'un spécifique qu'il est applicable à tous les cas: mais, pour cela, les manières de procéder en éducation ne sont point arbitraires; il me semble que la meilleure de toutes serait celle qui, essentiellement fondée

sur un petit nombre de principes évidents, admettrait des modifications individuelles. Pourquoi cela? Les hommes ont quelque chose de commun qui donne prise aux principes généraux; chaque homme a quelque chose de particulier, qui indique au discernement une foule d'exceptions aux règles communes. Dans toutes les institutions, il y a un rapport désirable entre la bonté des principes, et la capacité des agents de l'exécution; on voit, souvent, des hommes d'un grand mérite lutter en vain contre les vices des institutions qu'ils sont appelés à diriger, plus souvent, des institutions fort sages perdre de leur efficacité entre des mains mal-habiles: mais, dans l'école d'industrie d'Hofwyl, il y a proportion entre les principes et l'instituteur; tout y est en harmonie, et les succès sont obtenus, parce qu'ils sont mérités.

J'ai avancé, relativement à l'école d'industrie d'Hofwyl, qu'elle offrait la preuve de fait qu'on pouvait trouver, dans le travail des pauvres convenablement appliqué, et en supposant que leur aptitude au travail fût développée, de très-bonne heure et habilement, des moyens très-suffisants pour pourvoir à tous les frais de leur éducation et de leur existence, jusqu'à ce qu'ils fussent rendus à la société, quand ils seraient devenus capables d'y occuper une place honorable; en sorte que l'extinction graduelle de la mendicité ne demanderait que des avances, postérieurement remboursées par le travail du pauvre; en même temps, j'ai reconnu que la preuve arithmétique de cette assertion ne se montrait pas encore avec évidence dans la comptabilité de l'école d'Hofwyl: quoique j'aie expliqué cette apparente contradiction d'une manière qui me satisfait personnellement, je crains de

Endagled original representation of the mental and would be

'n'avoir pas été assez clair, pour faire passer ma conviction dans l'âme d'autrui; j'espére donc que, vu l'importance de l'objet, on ne me saura pas mauvais gré d'y revenir.

C'est'sur le travail des six dernières années que passe à l'école l'enfant qui y a été admis dès l'âge le plus tendre, c'est-à-dire de quinze à vingt et un ans, que se trouve, en balançant la recette et la dépense, un surplus en faveur de la recette, suffisant pour couvrir les avances antérieurement faites à chaque indivividu : L'école d'Hofwyl n'est point assez vieille, pour que cette compensation ait pu être accomplie. Sa comptabilité prouve déja, pour tous les individus qui ont dépassé quinze aus, la sup ériorité de valeur de leur travail sur le montant de leurs dépenses, et ce ne sont point des conséquences hasardées, que celles que le raisonnement appuie sur un fait incontesté; mais cette comptabilité ne peut pas encore montrer que le travail suffit à la maintenir: Les lois n'arrêtent point à Hofwyl, jusqu'à une époque fixe, ceux que la bienfaisance y a admis, et plusieurs élèves, que l'intérêt de leurs parents, sourd à la voix de la reconnoissance, en a retirés trop tôt, sont sortis de l'école à l'époque où ils ne faisaient que commencer à rembourser, par leur travail, les avances qu'ils avaient éxigées. L'avance des frais de premier habillement pour tous les élèves successivement admis, jusqu'à ce que l'école ait été complète, le prix de l'ameublement de l'école en lits, linge, matelats, etc., 'et, le remplacement de ce qui est usé, sont des capitaux qui ne peuvent être remboursés, par le travail des élèves, qu'à une époque qui est encore fort loin de celle où nous sommes; enfin, la nécessité, particulière à un lieu, comme Hofwyl, très-peuplé d'ouvriers de tous les genres

et de tous les âges, de séparer, sévèrement, les jeunes élèves de tous les autres ouvriers, afin de conserver, intacte, l'innocence des habitudes qu'on cherche à leur inculquer, a rendu impratiquable ce qui eût été facile dans une situation différente, savoir, de les appliquer au travail le plus productif dont leur âge les rendît capables; pour opérer leur isolement dans l'intérêt de leur moralité, souvent il a fallu en vouer un grand nombre à des travaux très-peu productifs, quoique ceux, qui leur convenaient le mieux sous le rapport de l'intérêt pécuniaire de l'école, ne manquâssent pas.

Si vous voulez fonder des écoles dans la vue d'améliorer la classe pauvre de la Société, (ce qui n'a jamais lieu, sans que les autres en profitent,) saisissez tous les principes de l'école d'industrie d'Hofwyl; accueillez les tous ; imitez aussi, dans l'exécution, toute la . manière de procéder qui y est en usage; mais ne reproduisez pas, gratuitement, quelques inconvénients qu'on n'a pas pu séparer des avantages particuliers qui résultent, pour l'école d'Hofwyl, des circonstances qui lui appartiennent exclusivement. Hofwyl est un premier type, un modèle pour les écoles d'industrie; mais c'est aussi une pépinière où l'on vient chercher des instituteurs pour d'autres établissements; on forme donc des instituteurs dans cette école d'industrie : et c'est déjà une raison pour que les copies soient, sous certains rapports, différentes du modèle. L'Ecole d'Hofwyl est au milieu d'une ferme-modèle qui attire une grande affluence d'étrangers, à côté d'un grand institut pour

les classes les plus favorisées de la société, et tout près

d'un village où la vanité rustique des paysans riches se-

rait fort disposée à montrer du mépris pour les pauvres de l'école: voità plus d'une raison pour admettre, dans l'école d'Hofwyl quelques modifications qui s'écartent des principes, et ces modifications, qu'on ne reprodurait ailleurs qu'abusivement, ne permettent pas que l'école d'Hofwyl soit astreinte à toute l'économie désirable. On pourrait porter, dans la nourriture des pauvres, dans leur habillement d'hiver et d'été, plus d'économie qu'on ne le fait, si les comparaisons que les pauvres sont, à chaque instant, dans le cas de faire, ne rendaient pas très-raisonnables, à Hofwyl, quelques déviations du principe qui, sous d'autres circonstances, serdient sans aucun motif.

Dans lout pays où l'on formera une première école d'industrie, il importe qu'elle soit placée à portée de · quelques secours intellectuels, parce que cette première école devra être aussi une pépinière, propre à former et à fournir des instituteurs des pauvres. M. de Fellenberg a composé son école d'individus pris tout-à-fait au hasard, et selon que sa charité lui inspirait de la compassion pour eux, sans aucun égard pour les dispositions individuelles; il avait pour but, en cumulant les difficultés, de prouver encore mieux, tout ce qu'on pourrait obtenir par l'éducation: mais, aujourd'hui que l'expérience décisive est faite, on fera bien de ne point imiter cet exemple pour les premières écoles-pépinières, destinées à fournir des instituteurs des pauvres; car on sera sûr d'en former un plus grand nombre, et d'achever plus promptement leur éducation, si l'on choisit des enfans favorablement annoncés par un intelligence précoce. Lorsque le nombre des instituteurs, convenable-

ment préparés pour leur vocation, sera proportionné au besoin de la société, il ne sera plus nécessaire, en fondant de nouvelles écoles des pauvres, de s'occuper, ni de les placer à portée de secours intellectuels, ni de choisir parmi les infortunés: il sera doux, en adoptant des enfants malheureux, de n'écouter que sa sensibilité pour le malheur; et ce sera un devoir, quand l'intérêt social ne devra plus y mettre des bornes. Enfin, toutes les fois qu'on le pourra, qu'on place les nouvelles écoles des pauvres loin des villes, et que les pauvres ne fassent point partie des cultivateurs d'un domaine, mais qu'ils administrent leur propre terrain. Plusieurs considérations morales, la facilité d'introduire, dans les établissements, l'économie la plus sévère, et celle d'appliquer les mains des élèves aux travaux les plus productifs dont ils soient capables, viennent à l'appui de cette invitation.

En réunissant, par la pensée, les réflexions que j'ai placées ailleurs, aux diverses notions que j'ai fournies et aux considérations que je viens de faire valoir, je crois que les lecteurs ne se refuseront pas à partager, avec moi, cette double conviction: 1.º que, si l'on examine, avec impartialité, la comptabilité de l'école d'industrie d'Hofwyl, on y trouvera, dès ce moment, la preuve suffisante des résultats que j'ai promis pour l'avenir, et que je n'ai fait autre chose, en faisant cette promesse, que tirer des conséquences nécessaires de ce que j'avais sous les yeux; 2.º que cette preuve n'en sera pas moins considérée comme insuffisante par le plus grand nombre, mais que la démonstration irrésistible, que l'on souhaite avec raison, sera fournie, avec le temps, par les nouvelles écoles des pauvres, que M.º de Fellenberg est, actuellement, oc-

cupé à fonder, hors d'Hofwyl, et près d'Hofwyl: il a combiné ses dispositions, de manière qu'aucune circonstance ne puisse entraîner, dans les nouveaux établissements, la plus légère déviation des principes. C'est, sans doute, par les faits, qu'on répond le mieux aux objections.

NOTE NEUVIEME.

Service State Language Land Contraction of Landau Contraction of the C

Après avoir dit, dans le texte, que la fondation de l'Institut des panvres d'Hofwyl sera une opération trèslucrative, je ne dois pas laisser deviner comment.

J'ai affirmé que la fondation d'une semblable école d'industrie, considérée exclusivement sous le rapport pécuniaire, n'exigeait qu'une avance de fonds assez peu considérable : c'est dans la comptabilité de l'École des pauvres d'Hofwyl que j'en ai trouvé la preuve; elle m'a démontré, (et je viens de le dire dans la note précédente,) que, pendant les six dernières années du séjour des jeunes pauvres dans l'école, de l'âge de quinze ans jusqu'à celui de vingt-et-un, la valeur de leur travail, appréciée au taux le plus bas, excède le montant de leurs dépenses, au point de couvrir, entièrement, les avances faites pour eux dans les années antérieures. On voudra bien se rappeler que je n'ai point négligé d'observer, dans le texte, que l'avantage du remboursement des avances ne pouvait être concilié à une école d'industrie, d'ane manière complète, qu'autant que le législateur autoriserait le fondateur de l'école à garder, jusqu'à

vingt-et-un ans, les jeunes pauvres qu'il aurait accueillis à cinq. Ce n'est point le cas pour Hofwyl; cette école n'a que douze ans de date; et j'ai donné, dans la note huitième, des détails, trop explicites pour être répétés ici, qui montrent en vertu de quelle réunion de circonstances cette même comptabilité de l'école d'Hofwyl, qui m'a prouvé ce que j'ai avancé plus haut, m'a fourni également la preuve que Mr. de Fellenberg est en avance, aujourd'hui, pour son École des pauvres, d'environ douze mille francs de Suisse, dix-huit mille francs de France.

Écartons toutes les considérations morales; supposons que Mr. de Fellenberg dépensera chaque année, pour son école des pauvres, mille francs de Suisse, dont il n'aurait aucun remboursement à espérer; il n'en aurait pas moins fait un bon calcul, en même temps qu'une très-bonne action. Tous ses jeunes élèves jouiront, au terme de leur éducation, d'une entière liberté; mais, comme ils auront, à juste titre, la préférence des places à leur convenance, qui vaqueront dans les établissements de Mr. de Fellenberg, la reconnaissance pour leur bienfaiteur, et l'affection si naturelle pour le lieu de leur éducation, en fixeront le plus grand nombre à Hofwyl; sous le rapport de l'intérêt, ils y trouveront les mêmes avantages qu'ailleurs, et, par dessus, une satisfaction d'eux-mêmes et de leur position, qu'ils n'obtiendraient nulle part; avec le temps, ils peupleront exclusivement les fermes et les atteliers de Mr. de Fellenberg. Chacun sait quelle est la différence, sous le rapport de tous les résultats desirables, entre le travail d'un ouvrier habile, laborieux, conscientieux, et celui

de la plupart des salariés; pour celui qui s'est occupé lui-même d'agriculture et d'ateliers, c'en est assez pour comprendre combien Mr. de Fellenberg gagnera à échanger les onvriers, qu'il peut rassembler aujourd'hui, contre des ouvriers formés dans son école; et combien ne faudra-t-il pas élever eucore le calcul de cet avantage, si l'on prend en considération ce que j'ai dit dans une note précedente, que Mr. de Fellenberg a des plans très-étendus pour rendre son agriculture infiniment plus productive; qu'il ne peut en confier l'exécution qu'à des cultivateurs formés exprès, et que c'est son École des pauvres qui lui prépare les hommes avec lesquels il ajoutera, à la fois, aux revenus de ses domaines, et à l'utilité de son exemple.

Les résultats pour le développement de l'intelligence et des facultés du travail dans l'école de Vehrly, que j'y ai vu être, presque universellement, les effets d'une éducation, que je considère comme complète par rapport à ceux qui en sont l'objet, mais où ce qu'on appelle instruction n'occupe que deux heures par jour, sont très-propres à faire réfléchir, péniblement, sur les ressources intérieures de l'homme, qui ne restent enfouies et inutiles, que par une seule raison, que l'éducation manque; et je ne saurais me défendre de reproduire ici une des opinions que Mr. de Fellenberg se plait à répéter le plus souvent dans ses entretiens philosophiques.

Il dit: « Que chaque homme porte en lui un capital, » le plus précieux de tous, qui n'est autre chose que » l'eusemble de ses facultés; capital mort, si on ne » l'exploite; capital fécond, en proportion du développement que l'éducation lui donne! chaque homme

vaut, chaque homme est heureux, sert lui-même

et les autres, selon que son capital est plus habilement

exploité; et comme, (sauf les fous et les stupides,)

tout homme porte en lui son capital exploitable, et

que, par conséquent, pour évaluer ce capital pour

une nation, il faut multiplier l'unité par le nombre

d'individus qui la composent, on sent, facilement, qu'il

n'y a point de mesure pour apprécier le bienfait

immense et les conséquences infinies d'un système

d'éducation, profondément combiné, qui embrasse
rait tout un peuple, par son application à toutes les

classes de citoyens qui en font partie!

En se restreignant à un seul homme et à un seul objet, (ce n'est plus Mr. de Fellenberg qui parle), on peut citer pour exemple Mr. de Fellenberg lui-même, et les résultats de son agriculture : le revenu du domaine d'Hofwyl dérive; évidemment et exclusivement, de trois sources, la valeur du sol qui constitue ce domaine, le capital mobilier, (ordinairement appelé capital circulant,) que Mr. de Fellenberg a du y placer pour sa meilleure exploitation, et l'habileté avec laquelle il a coordonné, rationnellement, le système de son agriculture, et avec laquelle il en dirige l'exploitation; or, en soustrayant du revenu net d'Hofwyl, établi sur des données incontestables, qui ont été vérifiées par un agronome célèbre, auquel on accorde généralement de la consiance, quatre pour cent de la valeur vénale de cette terre, appréciée três-haut, et six pour cent de la valeur du capital circulant, il est démontré : 1.º que le reste appartient aux sages dispositions du propriétaire; 2.° que ce reste est six mille francs de Suisse, neuf mille francs de France; 3.° que cette somme fait les trois septièmes du revenu net d'Hofwyl. Tel est le produit d'un capital qui n'est autre chose que l'intelligence de Mr. de Fellenberg, appliquée à son agriculture...

Ce capital intérieur que tout homme porte en soi, il faut l'exploiter dans les classes inférieures, que l'on nomme le peuple, afin qu'elles soient heureuses du bonheur in hérent à leur situation : car, si elles se sentent heureuses, elles seront tranquilles, et repousseront vivement toute idée de changement. Il faut l'exploiter aussi dans les classes supérieures, afin de les rendre dignes de leur haute vocation : car, si les Gouvernements sont composés d'hommes forts de caractère, de lumières et de moralité, ils obtiendront le respect des hommes qu'on gouverne par des sentiments nobles, et ils inspireront de la crainte à ceux qui ne sont contenus que par ce sentiment vil.

NOTE DIXIÈME.

In est rare qu'on soit dans le cas d'observer le peuple de près, dans la plupart des pays de l'Europe, sans qu'on soit frappé de son ignorance; des lumières se répandent; mais c'est exclusivement dans quelques classes de la sociélé, et elles ne parviennent pas jusqu'à cette classe si nombreuse, étrangère à un certain degré d'aisance, que l'on nomme le peuple; une sorte de voix publique, qui se fait particulièrement entendre depuis environ cinquante

ans, demande que les Gouvernements s'occupent d'éclairer le peuple, et qu'ils le saisissent, dès l'enfance, pour développer son intelligence par l'action de toute l'instruction dont il est susceptible. Cette voix, quelque éclatante qu'elle soit, ne couvre point celle d'un grand nombre d'hommes, parmi lesquels il en est de fort respectables, qui voient quelque chose de philosophiquement incendiaire dans la pensée d'éclairer le peuple, et qui proclament son ignorance comme un élément de sa tranquillité et de son bonheur.

A l'appui de la première manière de penser, on développe en général, sur l'utilité des lumières et sur les dangers de l'ignorance, des principes un peu vagues qui ont le double inconvénient, de retomber par une certaine trivialité dans la classe des lieux communs, et de prêter à la critique sous le rapport de l'abus qu'on peut en faire, par une mal-adroite application.

Pour donner plus de force à la façon de penser contraire, l'on écarte le raisonnement, sous prétexte de repousser des théories, et l'on en appelle à l'expérience, comme à un juge, en citant des faits: par exemple, on rappelle que, dans presque tous les villages, c'est toujours par deux ou trois paysans plus instruits que les autres, que la division, le désordre et l'esprit litigieux s'y sont introduits, et l'on omet d'observer que, comme l'instruction est un moyen d'influence, susceptible, aussi bien que tout autre, d'un emploi utile et d'un abus dangereux, l'origine des désordres est beaucoup moins dans l'instruction des deux ou trois paysans qui le propagent, que dans l'ignorance de tous les autres qui peut seule constituer, pour les premiers, la supériorité dont ils se

servent pour nuire. On cite les troubles politiques qui, de nos jours, ont terminé, d'une manière horrible et sauglante, des temps qu'on avoit appelés époques de raison, d'instruction et de lumières: mais on oublie d'examiner si ces événements n'ont pas une cause fort analogue à celle des désordres de village dont je viens de parler, si ce n'est pas une populace fort ignorante qui a été conduite au crime par un petit nombre d'hommes instruits et pervers, et s'il n'est pas très-probable que, avec plus de lumières, elle eût été plus difficilement égarée. Enfin, l'on argumente, contre l'instruction elle-même, d'une coïncidence d'époques, en mettant à sa charge ce qui dérive d'une foule de causes qu'il est très-facile de distinguer.

C'est sans doute une question grave, que celle de l'instruction qu'il convient de rendre commune à tous les individus d'une nation, (je veux dire l'instruction dont il importe que personne ne soit privé): pour décider celle question, et se livrer à l'examen analytique de toutes celles qui s'y rattachent, ce ne serait pas trop d'un volume; mais je crois possible d'établir, en quelques lignes, un petit nombre de principes incontestables, propres à rallier, à une opinion commune, ceux qui cherchent la vérité de bonne-foi.

L'instruction, considérée en elle-même, est une chose excellente, dont on se sert pour les choses les plus utiles, et dont on peut abuser dans les vues les plus pernicieuses: on en abuse, ou l'on s'en sert, selon qu'on est heureusement ou malheureusement doné sous le rapport du caractère, et aussi suivant la direction qui a été imprimée par l'éducation qu'on a reçue.

Qu'on suppose telle situation que l'on voudra, jamais il ne peut y avoir d'inconvénient à développer la justesse de l'esprit et les affections douces et morales du cœur.

Pénétrons-nous bien de cette vérité, que l'instruction n'est pas l'éducation, et que la première ne fait partie de la seconde, que comme un de ses instruments, c'est-à-dire que l'éducation est le but, et l'instruction un de ses moyens.

Il faut, pour le peuple, s'occuper beaucoup plus de son éducation, que de son instruction: en d'autres termes, il est beaucoup plus important de former son cœur et son caractère, et de développer son intelligence, que de charger sa mémoire.

En fait d'instruction, on doit chercher à apprendre au peuple tout ce qui peut lui être utile: on doit éviter de lui apprendre ce qui lui serait superflu; on doit lui refuser les connaissances qui lui seraient dangereuses.

Le cercle des connaissances, qu'on pourrait donner utilement au peuple, est immense; mais, comme il faut renfermer le cours de son éducation dans un espace de temps borné, on appellera, pour lui, utile ce qui devra lui être le plus utile; la Religion, avant tout; l'agriculture, dans toutes ses parties; celles des connaissances humaines qui, ayant quelque chose de positif, se rattachent sous quelques rapports à l'agriculture, et qui, se trouvant propres à développer dans l'homme l'esprit d'observation, doivent avoir sur l'avenir de l'homme du peuple le triple effet, de lui rendre la vie des champs plus agréable, de lui suggérer une foule de moyens d'a-

jouter à son aisance, et de le garantir des dangers de l'oisiveté, en le détournant des plaisirs purement sensuels au profit d'inclinations plus nobles.

A proprement parler, et sous un rapport absolu, il n'y a point de connaissances superflues; mais, en prenant en considération que le temps consacré à l'éducation du peuple est court, que l'instruction n'est que la moindre partie de cette éducation, et que le travail des mains doit prendre une part de temps si considérable qu'il importe de ménager le reste, on a le droit d'appeler superflues, pour le peuple, les connoissances moins utiles qu'on ne pourrait pas lui accorder, sans négliger cette instruction de première utilité, qu'on nommerait encore mieux l'instruction nécessaire.

Il est très-vrai de dire qu'aucune des connaissances humaines n'est dangereuse, sous un rapport absolu; mais il est des connaissances dangereuses, sous un rapport relatif: pour le peuple, comme un travail des mains très-assidu peut seul garantir son aisance, fondement indispensable de son bonheur, et que sa vocation est par conséquent une vie toute pratique, il est certain que tout ce qui est abstrait et spéculatif, dans les sciences, est une instruction dangereuse pour lui: 1.º parce qu'il serait nécessairement condamné à n'acquérir sous ce rapport que des notions incomplètes, et que l'instruction incomplète, en fait de sciences abstraites et spéculatives', nuit beaucoup plus à l'exercice de la raison, qu'elle ne peut lui servir ; 2.º parce que ce genre d'instruction crée pour nous une existence idéale qui dégoute souvent de la vie pratique, et qui même y rend les hommes mal-habiles, à l'exception seulement de

quelques hommes supérieurs desquels il ne faut jamais conclure au général, puisqu'ils font exception dans l'espèce humaine; 3.° parce que, le plus souvent, le goût des opinions spéculatives, lorsqu'il n'est point accompagné d'une grande étendue de lumières, fait dégénérer les sentimens religieux en mysticisme ou en incrédulité.

Pour tous ceux qui lui accorderaient leur adhésion, la question, que j'ai posée au commencement de cette note, changerait de face; on ne s'occuperait plus d'examiner s'il faut éclairer le peuple, ou s'il faut entretenir soigneusement son ignorance; on s'occuperait beaucoup plus raisonnablement à déterminer avec précision, quelles sont les connaissances utiles au peuple, quelles sont celles qu'on peut considérer comme superflues pour lui, quelles connaissances enfin pourraient être envisagées comme dangereuses à lui confier.

Je n'ai point refusé d'appeler mes observations à l'aide de mon jugement, ni de raisonner sur les faits: ainsi, c'est par un double moyen de conviction que je suis arrivé à asseoir mon opinion; parmi les faits dont l'examen a le plus déterminé ma manière de voir, il en est deux, que je ne dois pas passer sous silence.

Avant la réunion de l'Angleterre et de l'Ecosse, sous le nom de Grande-Bretagne, il n'y avait pas de peuple plus séditieux, plus ennemi de l'ordre, plus ambitieux de nouveautés que les Ecossais. Leur dernier parlement (il ne pouvait pas leur dire adieu d'une manière plus utile), leur a légué le bienfait d'une éducation nationale, assez bien assortie aux besoins du peuple : qu'en est-il résulté? Le peuple de l'Ecosse est devenu peu-à-peu le

peuple de la terre le plus tranquille, le plus calme, le plus pénétré de ses devoirs, le plus laborieux, le plus actif à chercher, individu par individu, à fonder sur le travail et le développement de son intelligence l'accroissement de son aisance et de son bonheur. Et, ce qui est le plus remarquable, c'est que, si l'on aperçoit aujourd'hui, dans quelques parties de l'Ecosse, des étincelles de fermentation, une tendance révolutionnaire, on les trouve exclusivement, et en contraste avec le calme de la généralité du pays, dans la populace des grandes villes et parmi les ouvriers des manufactures, qui n'ont en aucune part à cette instruction populaire, fondée par le dernier parlement.

J'ai vu (et cela sans exception), tous les élèves sortis de l'école des pauvres d'Hofwyl porter dans le monde un esprit de bienveillance et de paix : et je les ai vus (ce qui doit être noté), réunir tous à un très-vif désir d'être utile, le mépris de toute prétention qui tendrait à les faire sortir de leur état.

Qu'on ne s'étonne donc pas, si je suis convaince qu'il faut des lumières au peuple, qu'il ne reste plus à examiner parmi les sages, que la nature des connoissances qui lui conviennent, et que nous avons déjà beaucoup de données acquises sur cette importante question!

de nonveautes que les licessais: Leur dernier parlement (il ne pouvâit est leun dire adien d'une manure plus nule); leur a legne le Les Litt d'une éducation nation le assez bien assorbe aux besons du peuple : qu'en est l'éault? Le peuple de l'Écosse est devenu pén-à-peu le

NOTE ONZIÈME.

(Les Notes onzième, douzième, treizième, quatorzième, quinzième, seizième, dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième, peuvent être lues après le Chapitre intitulé Institut d'éducation pour les classes supérieures de la société.)

Dans un bon institut, l'éducation est le but; l'instruction n'est qu'un des moyens de l'éducation.

Je crois que cette vérité est assez clairement exprimée par ce peu de mots, pour qu'elle dût être généralement sentie; cependant elle ne l'est pas; il n'est même rien de si commun que de trouver des gens qui vous demandent, « Quelle est donc la différence entre l'éducation et l'instruction? » Et qui, lorsque vous voulez commencer à définir, vous accusent de vous jeter dans des abstractions: c'est pour eux que je vais chercher à développer cette pensée, en redoublant d'efforts pour la présenter d'une manière si simple, si nette, que, par son évidence, le sens qu'elle renferme ne puisse échapper à personne.

L'éducation est l'objet d'un institut; on se propose de former le cœur et le caractère, de développer l'intelligence, de donner au corps de la force et de l'adresse, et de fortifier le tempérament : si l'on y réussit, le résultat de l'éducation est parfait. Cette énumération prouve déjà que l'instruction n'est qu'une partie de l'éducation. L'instruction ne s'adresse immédiatement qu'à la mémoire : mais, comme on peut confier à la mémoire des choses sur lesquelles l'intelligence s'exerce, et que l'intelligence exercée, sous le nom de raison, influe sur les dispositions

du cœur et du caractère, il est très-vrai que l'instruction est un des moyens de l'éducation, puisqu'elle influe sur elle médiatement: dans l'éducation, tout ce qui est du ressort des bons exemples, de la sagesse des habitudes, des rapports des élèves entre eux et avec leurs supérieurs, des inspirations vertueuses, de la plupart des exercices du corps, est étranger à l'instruction (dans le sens convenu de ce mot); aussi l'instruction peut - elle devenir étrangère, et même nuisible à l'éducation, si l'ou s'égare dans le choix des objets d'instruction, et si l'on oublie le but que l'éducation se propose.

Pour dire à peu près la même chose, en se bornant à exposer des vérités toutes pratiques, combien ne rencontre-t-on pas dans le monde d'hommes bons, forts, d'un jugement sain, d'un esprit très-juste et très-exercé, auxquels il manque de l'instruction, et dont on est dans le cas de penser, que leur éducation a été bonne, sauf que leur instruction a été insuffisante! En revanche, combien ne voit-on pas d'hommes très-instruits, dont le cœur sec, le caractère difficile, les formes rebutantes, l'esprit faux, font dire: voilà un savant qui a été bien mal èlevé!

L'instruction est donc seulement un des moyens d'une bonne éducation, et, certainement, il n'y a point d'éducation compatible avec une absence absolue d'instruction: mais aussi, beaucoup d'éducation avec un peu d'instruction vaut bien mieux, que beaucoup d'instruction avec peu d'éducation! On a le droit de reprocher aux gouvernements modernes d'avoir négligé l'éducation, lorsqu'ils s'occupaient beaucoup de l'instruction, et c'est-là une erreur fatale, qui prépare des embarras à la politique!

NOTE DOUZIEME.

Les élèves d'Hofwyl y sont heureux; il n'y a qu'à les voir dans leurs travaux, à leurs repas, dans leurs jeux, pour en emporter la douce conviction. Personne ne le conteste, parce qu'on ne résiste point à l'évidence; mais tout le monde sent-il l'importance qui est attachée à faire jouir de jeunes élèves, pendant le cours de leurs études, de tout le bonheur dont ils sont susceptibles? Il m'est permis d'en douter: il y a tant d'instituts où les élèves portent avec eux tous les signes de la contrainte, de l'ennui et du chagrin! et l'on excuse cet état pénible, en le faisant considérer comme une situation passagère dans laquelle le sacrifice de la satisfaction présente est offert aux espérances de l'avenir.

En songeant à l'incertitude de la vie des hommes, et surtout à l'incertitude de la vie des enfants, je me demande souvent s'il est permis d'imposer à ceux-ci le sacrifice du bonheur présent : je ne le crois pas : c'est une idée consolante et douce, que celle de penser qu'un enfant, desliné à ne parcourir qu'une carrière courte, aura accompli sa destinée sans verser de larmes, et dans cette effusion de gaîté qui va si bien à son âge; la part des larmes est toujours trop grande! Mais ce serait bien pis, si, comme je le crois, il était facile de démontrer qu'un régime dur et sévère, qu'on emploie dans l'intention louable de hâter les progrès de l'instruction, manque son but : c'est à l'expérience, à l'observation d'un grande nombre d'éducations, que j'ai demandé des motifs pour fonder mon opinion; j'ai toujours vu que des traitements sévères, envers des enfants heureusement nés, produisaient en eux un découragement d'où il dérivait un effet tout contraire à celui qu'on s'était proposé d'obtenir, et que, envers des jeunes gens malheureusement doués, si la sévérité contribuoit aux progrès de l'instruction, ce succès n'était obtenu qu'aux dépens du caractère.

Il faut que les jeunes gens se sentent heureux pendant le cours de leur éducation, parce qu'on ignore si le temps qu'ils y consacrent ne sera pas la plus grande part de leur vie entière: et il n'y a que les instituteurs mal-habiles, dont la pratique semble attester l'insuffisance des procédés doux dans l'éducation.

NOTE TREIZIÈME.

M. de Fellenberg, dans ses vues générales sur le perfectionnement de l'éducation, recommande en particulier l'étude de l'histoire naturelle; il s'est montré fidèle à ses principes, en organisant l'instruction dans ses instituts; on s'occupe de l'histoire naturelle dans l'institut destiné aux classes supérieures de la Société; l'étude de l'histoire naturelle fait aussi partie de l'instruction dans l'école des pauvres.

L'histoire naturelle est une science de faits; son étude influe plus que d'autres sur le développement de l'intelligence, et d'une manière qu'on ne saurait trop apprécier: au reste, dans cette science, il ne faut pas attacher trop d'importance au nombre des faits dont la mémoire se charge dans le cours d'une éducation; il faut en meltre davantage aux choix des faits qu'on présente aux élèves,

dans le cours progressif de leur instruction. Ce qu'il faut voir, surtout, dans l'étude de l'histoire naturelle, c'est qu'elle est le meilleur moyen de développer dans l'homme le penchant naturel qu'il a à l'observation, dans chaque homme, en particulier, l'esprit d'observation, selon le degré où il en possède le germe; qu'il n'y a aucun inconvénient à se servir de ce moyen, pour développer de très-bonne heure l'esprit d'observation dans les enfants, tandis qu'il y aurait du danger à le diriger si tôt vers les institutions sociales; que l'étude de l'histoire naturelle fournit aussi le meilleur moyen d'apprendre aux jeunes élèves à concevoir des méthodes, dès l'âge le plus tendre, à en créer qui semblent leur appartenir, pour atteindre un jour à la capacité d'en créer qui véritablement leur appartiennent, et à prendre l'habitude de classer par eux-mêmes, dans un ordre naturel, leurs connaissances acquises; que le succès, à cet égard, dépend de la perfection, avec laquelle le mode d'enseignement de l'histoire naturelle est dirigé vers le but qu'on doit avoir en vue; enfin, qu'il n'y a point de science plus profondément morale que celle-ci, parce qu'il n'en est pas qui satisfasse plus innocemment l'insatiable curiosité de l'espèce humaine, et qu'aucune ne fournit, à celui qui la professe dans une intention philosophiquement religieuse, plus d'occasion de vivifier le sentiment religieux dans l'âme des jeunes élèves.

Voilà, ce me semble, bien des raisons, pour que l'étude de l'histoire naturelle convienne dans l'éducation de toutes les classes de la société; mais on se méprendroit fort, si l'on croyait que les mêmes leçons d'histoire naturelle pûssent convenir aux jeunes gens de la classe

rîche, et à ceux de la classe pauvre : pour les jeunes gens que leurs circonstances appellent à occuper des places distinguées dans la société, il ne saurait y avoir d'excès dans le goût qui peut leur être inspiré pour l'étude de la nature, parce qu'il n'y a pas de goût plus pur; pour les pauvres, l'histoire naturelle considérée comme science de faits, tout ce qui développe l'esprit d'observation, tout ce qui peut apprendre à classer ses idées, leur convient, mais tout ce qu'on a lié de spéculatif à l'étude de la nature leur serait dangereux; ils doivent demeurer étrangers aux hypothèses de Buffon, aux théories géologiques de de Saussure ; il n'y aura , parmi eux , ni Neptuniens, ni Vulcanistes, ni Plutoniens. Aucune étude des faits ne pourrait être à charge, ni même inutile, aux pauvres: mais, comme le pauvre doit surtout être instruit à se servir habilement de sa main dans les divers métiers qui doivent assurer son existence (après avoir appris à aimer Dieu et à le servir), toute autre instruction ne peut être qu'accessoire, à côté de ces deux études principales; le temps manqueroit pour l'instruction nécessaire, si l'on en accordoit trop à celle qui n'est qu'utile. Ainsi, dans l'école des pauvres d'Hofwyl, l'étude de l'histoire naturelle est resserrée dans le cercle de ses rapports avec l'agriculture: le lion, le crocodile, l'oiseau de paradis, resteront inconnus aux élèves de Vehrly; mais on les aura occupés du cheval, du bœuf, des oiseaux domestiques, etc., considérés dans l'état de santé et dans l'état de maladie; leur botanique ne s'étendra pas jusqu'aux plantes exotiques, mais elle embrassera toutes celles que l'agriculteur cultive, et celles qu'il a à combattre; enfin, dans leur étude des fossiles

(de ce règne de la nature qu'on considère comme inanimé), c'est sous le rapport de fécondité, de stérilité, d'action réciproque des parties qu'on mélange entre elles, qu'ils apprendront à distinguer les différentes terres que les travaux superficiels de l'agriculture peuvent atteindre.

Il y a une autre différence, dans la manière de procéder relativement à l'étude de l'histoire naturelle, entre les deux classes d'élèves de situation opposée dont l'éducation est l'objet des instituts d'Hofwyl: les pauvres, qui doivent trouver dans un travail des mains très-actif et très-assidu le principal élément de leur éducation, ne peuvent consacrer que très-peu de temps à l'étude de l'histoire naturelle; et, quoiqu'ils ne doivent embrasser qu'une petite partie de ce grand ensemble, c'est une raison pour qu'on les en occupe sans lacune, depuis le moment où ils entrent dans l'école, jusqu'à celui où ils doivent en sortir; pour les jeunes gens qui ont une destinée toute différente, il n'y a aucun danger à pousser fort loin les connoissances en histoire naturelle; mais il y aurait de l'inconvénient à en continuer l'étude sans relâche: il est des époques, dans un cours complet d'instruction, où l'on doit appliquer les élèves à des études sévères, abstraites, sèches, qui n'en sont pas moins indispensables; celle de l'histoire naturelle, au contraire, est riante et facile; elle a du charme, et (j'oserais même le dire), de la séduction; en sorte qu'elle dispose l'imagination à repousser des connoissances, plus épineuses à acquérir, moins aimables dans l'étude, et même dans les résultats. C'est une des indications qui apprennent, à Hofwyl, qu'il est dans un cours d'instruction des intervalles où il convient de suspendre l'étude de l'histoire naturelle, pour ne pas nuire, par le contraste, à des études aussi utiles, qui n'ont ni le même genre, ni le même degré d'intérêt.

Je serais bien tenté d'en dire davantage sur cet intéressant sujet; mais ce serait sortir des limites où l'on doit se renfermer, quand on écrit une note: ce serait même oublier le but que je me suis proposé, en écrivant ce petit ouvrage.

NOTE QUATORZIÈME.

Personne ne contestera l'importance des études historiques dans un institut destiné aux classes supérieures de la société, et où l'on veut que le cours d'éducation et d'instruction soit complet. Dans le texte de cet ouvrage (qui ne peut être considéré que comme un aperçu des travaux d'Hofwyl), j'en ai dit assez pour éveiller la curiosité, et trop peu pour la satisfaire: il me semble que, sans m'écarter outre-mesure des bornes que j'ai dû m'imposer, je puis faire comprendre, en un petit nombre de pages, comment Mr. de Fellenberg prétend adapter les études historiques au besoin moral de ses élèves; si je ne me trompe, cet exposé ne sera pas sans utilité.

Mr. de Fellenberg pense qu'il convient de commencer de fort bonne heure l'étude de l'histoire : il faut convenir que l'histoire des temps les plus reculés de nous a un charme particulier, que le talent du plus grand écrivain ne saurait communiquer à l'histoire moderne; les récits des temps fabuleux ont de l'analogie avec les

goûts naturels de la première enfance ; les siècles héroïques, qui viennent ensuite, s'adaptent bien à une enfance plus avancée, où il est utile d'émouvoir le cœur et d'exciter l'imagination; et, comme ces impressions sont des sources de plaisir et d'intérêt qui font que l'élève les recherche, et que cette étude éveille et récompense la curiosité du jeune âge, toutes les fois qu'on astreint les enfants à lire l'histoire dans les auteurs originaux, l'étude historique sert à leur faire surmonter l'ennui et les difficultés des premières études philologiques. L'histoire des premiers temps est la plus simple : les narrations historiques, pour être vraies, se compliquent, à mesure qu'on avance vers les temps modernes; ce qu'on nomme l'histoire ancienne, présente généralement, un intérêt patriotique, qu'on ne retrouve dans l'histoire des temps postérieurs qu'à des époques particulières et pour un petrt nombre de nations, un intérêt qui donne naissance aux sentiments généreux et les rend bien plus durables qu'on ne le pense communément! Il semble donc qu'il y ait des rapports très-harmoniques, entre des études philologiques bien combinées, des étades historiques disposées selon l'ordre chronologique, et le développement successif des facultés physiques et morales des élèves.

Les études historiques doivent être considérées sous un autre rapport, celui du trésor d'expérience qu'elles préparent aux élèves: le temps des passions, ce temps d'orages, se trouve placé entre deux temps de calme; si la provision d'expérience n'est pas faite pendant l'époque de tranquillité, qui précède une invasion tumultueuse dont personne n'est à l'abri, le jeune homme entrera dans le monde avec un désavantage extrême. L'expérience peut

s'acquérir par la connaissance du monde et l'observation des frottements de la société: mais celui, qui y arrive sans antécédents, est exposé à la cruelle alternative, ou de ne pas acquérir d'expérience par l'observation, parce qu'il verra faux à travers le prisme que les passions placeront devant ses yeux, ou bien, à l'aide d'une clairvoyance que rien n'égare, don qui assurément n'est pas très-ordinaire, d'obtenir cette expérience après des fautes, peut-être irréparables, que des réflexions faites pendant le cours de l'éducation lui eussent épargnées.

Il y a, dans les études historiques, les moyens d'un développement intérieur et subjectif dont personne ne peut se passer: l'enfant a besoin, pour se former luimême, de sortir de soi, et d'observer un très - grand nombre d'individualités; dans l'éducation publique, les rapports que cet enfant a tous les jours avec des camarades dont il est entouré, avec les instituteurs qui le dirigent, sournissent une partie des éléments de cette observation; et, même, un des plus grands et des plus efficaces moyens de l'éducation consistera, partout, dans l'habileté avec laquelle on organisera les rapports de l'élève avec ses instituteurs, avec ses camarades, avec tous ceux qui ont quelque influence sur lui; en effet, ces rapports établissent une action réciproque, dont l'influence pénètre tout et s'étend à tout. Mais cette observation nécessaire de l'individualité ne peut être complète et atteindre à son plus haut degré d'utilité, que par les études historiques: l'histoire embrasse la vie toute entière d'une foule d'hommes célèbres; et, pendant que l'observation de l'individualité, dans les hommes qui nous entourent, est renfermée dans le cercle étroit d'un certain nombre de

caractères différents, dont les uns manquent de développement, d'autres sont sous le voile, quelques-uns sous le masque, l'histoire ressuscite une multitude de morts fameux, pour nous montrer leurs caractères à nu: grâce à elle, nous pouvons tourner en quelque sorte autour d'eux, et les voir sous toutes les faces; enfin, dans l'immensité de son étendue, l'histoire nous présente presque toutes les combinaisons possibles des qualités humaines, et une chaîne non-interrompue d'exemples, qui se termine, aux extrémités opposées, par le type hideux de tous les vices qui nous repoussent, et par le modèle, le plus rapproché de la perfection, des vertus que nous sommes appelés à imiter.

(127)

Toute éducation prépare pour l'état de société: tout élève est destiné à en faire partie; chacun y trouvera une destinée particulière, et pour quelquesuns, cette destinée sera telle, qu'elle influera sur la destinée des autres; tous ont donc besoin de savoir ce que sont les institutions sociales, et il convient d'apprendre, à tous, comment ces institutions constituent ces collections d'individus qu'on nomme peuples; de leur montrer l'influence qu'a, sur ces peuples, leur caractère particulier, caractère qui est toujours le résultat de l'ensemble de leurs circonstances, et qui détermine leur conduite, laquelle, à son tour, décide de leur sort. Comment cela pourrait-il s'apprendre, si ce n'est par l'histoire? Elle seule peut nous dire comment les peuples secondent le bonheur de leurs circonstances, comment ils corrompent les avantages dont ils sont redevables au concours fortuit des événements; comment ils bravent l'adversité, comment ils désarment la fortune contraire, comment ils survivent aux grandes catastrophes, comment enfin (car cela dit tout en peu de mots), les peuples font leur propre destinée. Ces leçons de l'histoire sont indispensables à offrir, dans le cours d'une instruction complète, aux jeunes gens qui appartiennent aux classes supérieures de la société.

Lorsque l'élève, qui croit à la fois sous tous les rapports, aura sa raison plus mûrie, et que, par l'habitude de généraliser ses idées, il sera arrivé à ce terme où l'on comprend des abstractions, parce qu'on aurait la capacité d'en faire, l'histoire devra lui apprendre ce qu'est l'humanité toute entière, considérée abstractivement et dans son ensemble: d'abord il distinguera les fraits particuliers à chaque nation, qui la séparent de toutes les autres; ensuite, il reconnaîtra les traits plus généraux, qui se trouvent dans toutes les nations qui ont le même système religieux; on l'occupera long temps, et d'une manière particulière, à apprécier tous les caractères de cette grande mutation, vraiment divine, dont le résultat fut la propagation du christianisme et de tous les éléments de civilisation qu'il renferme; enfin, il pourra juger quels sont les traits, pour ainsi dire universels, qui sont communs à tous les hommes; et c'est alors qu'il saura ce que c'est que l'humanité, considérée collectivement.

L'étude de l'histoire doit devenir un enseignement religieux dans un système d'éducation tel que celui d'Hofwyl, qui ramène tout au sentiment de la religion. Ce n'est point l'Histoire-Sainte qui nous retrace exclusivement l'action de Dieu sur la société humaine : la main de Dieu est clairement empreinte dans toutes les histoires qui racontent les destinées de sa plus noble créature. Les faits historiques, développés dans une intention religieuse,

(129)

apprennent à distinguer, dans l'unité de Dieu, sa puissance qui a tout créé, et sa Providence qui conserve en ne cessant point d'agir; la raison rapporte à cette puissance (qui, relativement à nous, a voulu tout dans un seul acte), la progression qu'elle observe dans la société humaine, et l'enchaînement des événements, qui se succèdent naturellement, parce que d'effets ils deviennent causes; enchaînement admirable, où l'on reconnaît l'action médiate des lois imposées une fois pour toutes à la nature! Elle rapporte (la raison), à l'intervention immédiate de la Providence, ces événements hors d'attente par où elle achève rapidement les révolutions de l'espèce humaine, en suscitant quelqu'homme extraordinaire, ou quelqu'un de ces accidents en dehors de toutes les prévoyances, qui trompent la prudence humaine, qui tirent évidemment le bien, que la Providence veut, du mai qu'elle a laissé faire, et qui nous semblent quelquefois faire éclorre les grandes mutations avant leur terme. Grandes leçons de l'histoire, religieusement considérée, qui sont des semences de vertus! car la conviction de la puissance de Dieu conduit à l'humilité chrétienne; et la considération de l'action perpétuelle de la Providence inspire le retour sur soi-même, et produit cette reconnaissance qui est le fondement de la piété.

Une métaphysique saine, et parfaitement en accord avec la logique la plus sévère, tire, des principes de la religion naturelle, la preuve invincible de la nécessité d'une révélation; mais c'est par l'étude des faits historiques que nous assignons les époques des différentes révélations.

On pourrait énumérer un nombre infini d'exemples

de l'utilité qu'il y a d'appliquer les études historiques à des objets qui, au premier coup-d'œil, leur paraîtroient étrangers; je n'en citerai qu'un seul : le droit Romain a régi le monde; plus tard, son étude a certainement contribué à ranimer la civilisation; comme base du droit, il gouverne encore une foule de pays dont cependant les institutions et les mœurs n'ont aucun rapport avec les mœurs et les institutions Romaines : de là, des préjugés d'érudits, qui, pour être accompagnés de science, n'en valent cependant pas mieux, et qui attribuent une perfection, tout-à-fait idéale, à la jurisprudence Romaine, et en contraste, un mépris trèsabsurde de cette même jurisprudence, chez l'ignorance présomptueuse. Comment juger le droit Romain, sous un rappport absolu? Sans doute, en le comparant avec les principes qui sont la base du droit naturel : mais ces principes ne sont bien connus que de ceux qui les étudient, éclairés par le flambeau de l'histoire. Serait-il juste de ne juger le droit Romain, que sous le rapport absolu? Je crois que, pour l'apprécier, il faut le juger sous un rapport relatif, soit en considérant jusqu'à quel point il était en harmonie avec les besoins du peuple auquel il fut primitivement destiné, soit en considérant la situation réelle des divers peuples qui l'ont adopté, à une époque où ils manquoient de la capacité nécessaire pour le modifier avec connaissance de cause, au gré de leurs mœurs et de leurs institutions : il faut donc étudier les origines du droit Romain dans ses sources historiques, et il faut chercher, dans les commencements de l'histoire de nos peuples modernes, les causes qui établissaient, pour chacun d'eux, la convenance, ou l'inconvenance, d'adopter le droit Romain, et les

motifs des applications, plus ou moins étendues, qu'une raison plus éclairée eût conseillé d'en faire.

En général, c'est la manière du plus ancien historieu des Grecs, d'Hérodote, que Mr. de Fellenberg propose pour modèle aux professeurs charges, chez lui, de l'enseignement oral de l'histoire, en exigeant, dans cette imitation, des modifications prescrites par la différence des temps, et par ce qu'on pourrait nommer les localités historiques. On ne peut pas nommer Hérodote, sans penser aux infidélités qu'on lui reproche: ceci m'engage à dire que la parfaite exactitude des faits historiques ne peut jamais être indifférente en elle-même, mais que les recherches, qui y conduisent, appartiennent exclusivement à une classe de savants (qu'on nomme les critiques en fait d'histoire), et que la vérité relative de l'histoire, lorsqu'on la considère comme un objet d'enseignement pour de jeunes élèves, consiste à puiser les faits dans les sources généralement réputées pour les meilleures, et à raisonner avec discernement le choix qu'on est quelquefois appelé à y faire. C'est dans l'enseignement de l'histoire qu'un professeur pourrait rendre son instruction dangereuse, en faisant retentir aux oreilles de ses élèves des applications, fâcheuses ou intempestives, à la politique passionnée de nos jours ; je me tais sur ce point , quoique j'en reconnaisse l'importance, parce que j'ai consacré une note toute entière à expliquer les précautions que Mr. de Fellenberg a prises contre l'abus possible de l'enseignement de l'histoire.

Je crois avoir dit ce qui était nécessaire, pour faire bien comprendre dans quel esprit les études historiques ont lieu à Hofwyl: si j'en disois davantage, je m'exposerais à ne pouvoir plus m'arrêter à propos.

NOTE QUINZIÈME.

L'INSTRUCTION, dans les instituts d'Hofwyl, demeure étrangère à la politique (on sent bien que c'est de la politique perturbatrice de nos jours que je veux parler): pour les élèves, c'est le résultat de l'ignorance, en fait de questions politiques, où l'on a soin de les maintenir; pour les professeurs, c'est une suite du devoir, qui leur est imposé, de garder, très-exclusivement pour eux, les opinions politiques qu'ils peuvent avoir; le fondateur d'Hofwyl exerce sur ce point une surveillance sévère, qui ne permet pas que des écarts de la règle, qu'il a prescrite à cet égard, lui échappent deux fois; on peut donc dire, avec vérité, que les élèves d'Hofwyl conservent, sous ce rapport comme sous d'autres, toute l'innocence de leurs pensées.

A l'occasion de ce principe de Mr. de Fellenberg, on peut élever plusieurs questions: je poserai ces questions, et je crois que je justifierai le principe par mes ré-

Est-ce par indifférence, ou, si l'on veut, par neutralité en fait d'opinions politiques, que Mr. de Fellenberg en agit ainsi? Non, sans doute: Mr. de Fellenberg a beaucoup trop observé les hommes et les choses, pour être resté personnellement étranger aux opinions politiques, et il a, même, une façon de penser très-prononcée sur ce point. Il ne prétend pas davantage imposer aucune doctrine, encore moins une servitude d'opinions, à ses collaborateurs: mais il regarde comme un devoir qu'aucune tendance politique ne soit imprimée à ses élèves,

et il a dès-lors le droit de demander, à ceux qui concourent avec lui à l'instruction, de se croire liés par le même devoir.

Ge soin, religieusement observé, d'écarter d'Hofwyl toute diffusion d'idées politiques, tient-il à un principe appliquable à tous les temps et à tous les pays? Ou bien, ne serait-ce qu'une simple précaution commandée aujourd'hui par l'exagération des opinions politiques, et par le spectacle des maux et des divisions dont cette exagération a été la source dans nos temps modernes? Je réponds que ce principe, tel que Mr. de Fellenberg l'a conçu, est appliquable à tous les temps et à tous les pays, et qu'il eût été encore la règle de la conduite du fondateur d'Hofwyl, alors même qu'il eût fondé ses instituts dans des temps de calme et d'harmonie, et dans une partie du monde où la divergence des opinions politiques se serait à peine laissé apercevoir. Il résulte cependant, de l'état des choses en Europe, que la surveillance de Mr. de Fellenberg est plus attentive et plus sévère actuellement; non qu'il la croye plus ou moins précieuse aux élèves selon les temps, mais parce qu'elle est plus nécessaire à une époque, où l'on doit être plus disposé à faire la guerre à ses intentions et à tendre des pièges autour de ses établissements.

Quelles sont donc les considérations morales auxquelles se rattache la pensée du devoir, que Mr. de Fellenberg s'est imposé à lui-même, en écartant de ses instituts toute diffusion et toute discussion des questions politiques?

En général, on s'occupe avec beaucoup moins de succès d'un objet principal, lorsqu'on y associe des dis-

tractions accessoires; le cercle de l'éducation et de l'instruction est immense, et le temps, qu'on y consacre, fort borné; il est sage néanmoins d'y marquer des intervalles de repos: mais il ne doit point y avoir de place pour les distractions; et, de toutes les distractions, la moins convenante, et la plus dangereuse peut-être, serait la politique.

C'est l'autorité paternelle qui décide partout de la religion des enfants, et Mr. de Fellenberg respecte cette autorité première, en conformant l'instruction religieuse de ses élèves à l'intention que les parents lui ont fait connaître: de même, sans attacher à la politique la même importance qu'aux sentiments religieux, si une direction, relativement à des sentiments politiques, devait être donnée à des jeunes gens (je crois, pour mon compte, qu'il faut se borner à leur prêcher d'exemple le respect et l'amour du gouvernement de leur pays), cette direction devrait être réservée aux auteurs de leurs jours; et il convient que ceux-ci aient une garantie que l'instituteur ne les préviendra pas, et qu'il ne se mettra point, sous ce rapport particulier, à leur place.

Ces considérations, qui doivent convenir à tout le monde, doivent presser avec bien plus de force encore sur la conscience de celui qui est convaincu, comme l'est Mr. de Fellenberg, qu'on ne doit pas chercher à imprimer une tendance politique; qu'il n'est pas sage de vouloir inspirer, bien moins commander, des opinions politiques, et qu'il n'y a, pour arriver au but qu'on doit se proposer à cet égard, qu'un seul moyen qui soit bon, celui de développer dans les élèves la justesse de l'esprit par toutes les combinaisons que l'éducation et l'instruc-

tion fournissent dans ce but: c'est ainsi qu'on les rendra capables de juger très-sainement des opinions politiques, lorsqu'ils seront dans le monde appelés à les connaître et à en raisonner. Aurait-on le droit de conclure, de cette manière de penser, que Mr. de Fellenberg ne connaît pas d'opinions politiques qui soient présérables à d'autres, et que, les regardant toutes comme des hypothèses indifférentes, il serait d'avis qu'on a toute liberté d'y choisir? Point du tout : c'est qu'il est, avec raison, intimément persuadé qu'il ne faut s'occuper que très-tard de questions politiques, parce qu'elles sont fort compliquées de leur nature, et qu'il faut avoir acquis beaucoup de connaissances, pour être mis à portée d'en juger; c'est qu'il pense que, pour en être capable, il faut joindre au moins quelque expérience du monde, quelque connaissance des hommes, à celles qui sont le fruit de l'instruction; c'est qu'il ne croit point à la fixité des opinions commandées ou inspirées, tandis que l'observation lui a montré la solidité de celles qui sont en nous le résultat d'une intime et personnelle conviction. Il faut convenir que, sauf un très-petit nombre de vérités générales, il n'y a point de vérités absolues en politique : et il en résulte deux choses; qu'on ne saurait porter de jugement sain, sur un objet politique, que grâce à une très-grande maturité de l'esprit et de la raison; et que rien, dans ce genre, n'est si variable, si facile à ébrauler, que des opinions aveuglément adoptées sur la foi d'autrui.

La réunion, dans l'institut d'Hofwyl, de jeunes gens nés dans des contrées fort éloignées les unes des autres, et appelés à vivre sous des gouvernements dont les principes sont très-différents, est une raison de plus à ajouter à mille autres, pour repousser, de cet institut, jusques au moindre germe d'une éducation en politique.

Je ne serais pas surpris que, tout en applaudissant aux vues de Mr. de Fellenberg, on n'en considérât l'accomplissement strict comme absolument impraticable, et qu'on ne regardat le très-grand nombre de ses collaborateurs comme un obstacle dans l'exécution : je pourrais bien me borner à dire que le fait répond à l'objection, et j'en offiirais pour preuve tous les elèves d'Hofwyl, sans exception; mais je ne m'arrêterai pas à cela; il y aura de l'utilité à faire connaître les arrangements qui rendent très-facile, chez Mr. de Fellenberg, une exécution parfaitement conforme à ses vues, et à laquelle il serait trèsdifficile d'atteindre, partout où l'on voudrait séparer ses mesures de ses intentions. A Hofwyl, un seul instituteur est exclusivement chargé de toutes les parties de l'éducation, qui ne sont pas l'instruction; cela assure à la fois plus d'un avantage; les professeurs entre lesquels l'instruction orale est distribuée, et qui sont fort nombreux, demeurent, vis-à-vis des élèves, tout-à-fait étrangers à ce qui n'est pas de leur attribution spéciale. Un mémoire régulateur, qui est l'ouvrage du chef de l'institut, indique avec clarté, pour toutes les parties de l'instruction, quel est le but qu'on se propose, quelle est la marche que le professeur doit suivre, quelles sont les limites qui lui sont prescrites, quelles sont les aberrations qu'il ne doit se permettre dans aucun cas: ainsi, les professeurs sont circonscrits dans un espace qu'ils ne sauraient franchir, mais qui est assez vaste pour qu'ils jouissent de cette liberté d'action et de mouvement, sans laquelle l'instruction orale n'a point l'esprit de vie et la chaleur communicative, qui doivent la caractériser, et qui penvent lui donner de l'efficacité. Le mémoire régulateur a été communiqué à chaque professeur, avant qu'il fut attaché à l'institut; et, comme son adoption réfléchie a été la première condition de l'admission du professeur, cette adoption a la force d'un contrat synallagmatique entre Mr. de Fellenberg et ses collaborateurs: elle garantit que l'objet, que s'est proposé le chef de l'institut, sera rempli, par le double motif de l'idée d'un devoir qui est connu, et de la sainteté d'un engagement librement contracté; ensorte que chacun est aidé à repousser la tentation de s'écarter de la règle, par le sentiment profond que la moindre violation compromettrait sa délicatesse.

Cependant, il me serait impossible d'approuver, dans son intégrité, le système de Mr. de Fellenberg, si, en proscrivant la politique (par des motifs qui ont mon assentiment le plus sincère), il n'avait pas fait une exception que je crois nécessaire. C'est dans l'enseignement de l'histoire, très-approfondi à Hofwyl, que se trouvent, pour celui qui en donne les leçons, les occasions les plus naturelles de dévier dans le domaine de la politique, et les moyens d'influencer, de diriger, et, malheureusement, d'égarer les opinions des élèves, à l'âge où ils croient sur parole; le mémoire régulateur, dont j'ai parlé, y a admirablement pourvu: mais j'ai déjà dit qu'il y a en politique un nombre (très-petit, il est vrai), de vérités générales qui ont quelque chose d'absolu, et qui s'appliquent à tous les pays et à tous les temps : l'amour de la patrie, par exemple, a sans doute quelque chose de politique, mais il est de plus un sentiment naturel; et, lorsque ce sentiment a assez de force pour imposer de grands sacrifices, il devient une vertu qui convient à tous les temps et à tous les pays. On ne saurait donc s'occuper trop tôt de l'inspirer aux jeunes élèves, puisqu'il faudrait qu'on pût le sucer à la mamelle : aussi l'étude de l'histoire est coordonnée à Hofwyl, de manière que ceux qui l'enseignent aient pour principal objet de faire trouver à tous les élèves, dans les leçons de l'histoire, des motifs d'aimer toujours davantage les pays qui les ont vu naître, et les gouvernements qu'ils seront naturellement appelés à servir.

Il y a un grand nombre d'instituts où, avec une intention qui serait parfaite, si elle était plus éclairée, on croit prémunir les enfants contre les opinions dangereuses qu'ils pourront rencontrer dans le monde, en les frappant de bonne hepre de l'opinion politique des instituleurs, à une époque où ces enfants sont hors d'élat de comprendre, et cette opinion elle-même, et les motifs de l'empressement de leurs maîtres. Je prierai ces instituteurs irréfléchis de jeter les yeux sur toutes ces éducations religieuses, si mal - entendues (dont nous avons encore quelques restes), qui ont fait un si grand nombre de petits dévots de 15 ans, qui, à 20 ans, étaient des athées! Mais si j'apprenais qu'il y eût quelque part des instituts, où l'on se refusat à prêcher l'amour de la patrie aussi haut qu'on doit prêcher les vérités de la religion, je ne dirais rien à ceux qui les dirigent, je supplierais les gouvernements de fermer de tels instituts!

NOTE SEIZIÈME.

Dans l'ordre observé pour l'étude des langues classiques à Hofwyl, on commence par la langue grecque, et on l'enseigne à de très-petits enfants. Cette manière de procéder est inusitée; en voilà assez pour qu'on la trouve bizarre. J'ai dit, dans le texte de cet ouvrage, ce qu'il fallait pour faire sentir que Mr. de Fellenberg n'a point adopté ce procédé sans motif; mais je n'ai point dit le pourquoi : et, comme ce pourquoi est instructif, que cette innovation n'est point de celles qui n'ont d'autre cause que la manie de changer, et que les considérations multipliées, qui la justifient, me paraissent très-sages, je crois bien faire de consacrer une note à les exposer.

La langue grecque est certainement la plus difficile à apprendre, de toutes celles dont on peut s'occuper dans le cours d'instruction le plus complet; mais il n'y a point de langue qui soit difficile à apprendre dans la première enfance; c'est donc par elle qu'il faut commencer, indépendamment de toute autre considération; mais il y a double raison de le faire : on place de cette manière l'étude de la langue grecque à l'époque où elle est le plus facile; et l'étude de la langue la plus difficile, lorsqu'on s'en occupe avant toute autre, procure cet avantage que, quand on passe ensuite aux autres langues, on y trouve une facilité singulière; cette facilité acquise a d'autant plus de prix, qu'on en jouit précisément à l'époque où l'ennui, le dégoût, les dissicultés de l'étude des mots se développent dans les élèves, en contraste de la capacité qu'ils ont obtenue pour l'étude des choses, et du goût qu'ils y prennent.

Ce sont les langues qui nous fournissent les moyens d'analyser nos pensées. L'analyse de la pensée est toute faite dans le discours : mais cette analyse est plus ou moins précise, suivant que la langue est plus ou moins parfaite; chaque langue est donc une méthode analytique, d'autant plus propre à servir celui qui veut analyser ses pensées, qu'elle est mieux faite. La langue grecque, de toutes celles qui nous sont connues, est certainement celle qui a la construction la plus philosophique et la meilleure; en comparant toutes les langues avec le type idéal, que l'imagination peut se former, d'une méthode analytique portée au plus haut point de perfection, on serait tenté de croire que la langue grecque n'est point le fruit d'acquisitions successives, et qu'elle a été combinée d'un seul jet par un philosophe plein de génie; il est néanmoins très-probable que sa perfection est due à la sagacité du grand peuple qui l'a parlée: quoi qu'il en soit, c'est cet instrument, plus parfait que les autres, qu'il convient de mettre le premier entre les mains des jeunes élèves; et cela est incontestable, s'il est vrai, comme je le crois, qu'on ne saurait s'y prendre de trop bonne heure pour former la justesse d'esprit; que des études philologiques, bien faites, y contribuent efficacement; que les impressions, reçues sur la cire molle de la tête des enfants, ont quelque chose de permanent, et que, lors-même qu'on a paru les oublier par intervalles, elles sont reproduites à toutes les époques de la vie, par une sorte de réminiscence dont l'explication se trouve dans notre organisation.

L'utilité générale de la langue grecque, comme langue qui renferme un nombre prodigieux d'étymologies, ajoute aux considérations qui doivent en faire placer l'étude avant celle des autres langues, puisque l'étude antérieure peut ainsi jeter du jour sur les études postérieures.

La langue allemande, sensiblement moins parfaite que la langue grecque, et qui lui est, surtout, si inférieure mélodieusement parlant, est pourtant, sous un rapport, la plus hellénique des langues modernes, parce qu'elle a une ressemblance très-remarquable, avec la langue grecque, dans les éléments de sa construction. Quelle est la cause de ce rapport? Je l'ignore, et ne veux point la chercher dans des origines asiatiques, comme l'ont fait quelques savants, parce qu'il faudrait, pour cela, se plonger avec eux dans des obscurités inextricables: le fait est là; et il suffit, sans doute, pour qu'on attache plus de prix à l'étude de la langue grecque dans un institut, comme celui d'Hofwyl, dont la langue usuelle est nécessairement l'allemand, soit parce que l'institut est situé dans la Suisse allemande, soit parce que l'allemand est la langue maternelle du plus grand nombre des élèves.

La nation Grecque a fondé le bon goût presque en toûtes choses. Les Égyptiens, dont les Grecs ont emprunté leurs premières connaissances, ont laissé des monuments fort imposants et fort majestueux; mais ce n'est pas chez eux qu'on doit chercher les modèles d'un goût pur; les Grecs ont perfectionné tout ce qu'ils en ont reçu. Les Romains, qui avaient les travaux des Grecs sous les yeux, ont altéré, en copiant, la pureté du goût grec; et, dans leurs ouvrages, il y a plus les caractères de la puissance et de l'utilité, que de la beauté et de la

grâce; aussi, aujourd'hui même, quand on cherche les modèles d'un goût pur, c'est exclusivement dans les débris des œuvres des Grecs qu'on les trouve; cela est vrai pour tous les beaux-arts; l'architecture et la sculpture en font foi, et il en serait de même de la peinture et de la musique, si le temps nous en avait conservé des traces. C'est la littérature grecque, quoique nous ne la possédions qu'en lambeaux, qui offre aux modernes, presque en tout genre, les plus nobles modèles; c'est par l'étude de la langue grecque que nous apprenons à en juger et à en jouir; c'est donc elle qui est la plus propre à former le goût : or, il importe de former le goût de bonne heure, si l'on ne veut pas qu'il reste exposé à s'égarer dans la carrière de l'instruction; et c'est une raison de plus de commencer par la langue grecque. Une opinion opposée qui, en faisant considérer la perfection comme un terme, voudrait nous y faire parvenir à travers les ouvrages frappés du sceau de la médiocrité, me paraît un contre-sens: en mathématiques, on s'avance du simple au composé; en littérature, la marche, que je propose, est la même; car, dans les beaux-arts, c'est ce qui est simple qui est parfait, et ce qui est imparfait qui est composé.

Dans l'univers littéraire, il y a un poète à côté duquel on n'ose en placer aucun autre : c'est Homère. Mr. de Fellenberg considère son Odyssée, comme le premier livre grec qu'il faille mettre entre les mains des enfants; ils y trouvent, avec le charme des longs récits, les leçons les plus propres à développer leur caractère, leur raison et leur goût, par des moyens qui conviennent à leur âge; et Mr. de Fellenberg, en mettant cette partie

des histoires de la Bible, dont la lecture est à la portée des enfants, à leur place (c'est-à-dire, bien haut par-dessus l'Odyssée), regarde ce poëme d'Homère comme le meilleur livre pour les enfants, qui soit sorti de la main des hommes.

L'ordre adopté à Hofwyl dans l'instruction philologique est, d'ailleurs, en accord, autant qu'il est possible, avec celui qui est adopté pour les études histo-, riques, qui n'est autre que l'ordre chronologique et naturel: après avoir donné aux élèves des notions courtes sar les peuples qui ont précédé les Grecs, peuples dont nous savons si peu de chose, et dont l'histoire ne peut être débrouillée qu'à l'aide d'une critique savante, fort au-dessus de la portée des jeunes gens, on les occupe de l'Histoire des Grecs; après l'Histoire grecque, l'Histoire romaine a son tour; et, plus tard, celle du moyen âge conduit les élèves, par l'histoire moderne, jusqu'à l'histoire de nos jours. Il est important, sans doute, de lire l'histoire de chaque époque dans les auteurs contemporains, toutes les fois que cela se peut, et il est plus profitable de lire ces auteurs dans la langue dont ils se sont servi, que dans des traductions, parce que les meilleures sont de très-faibles contre-épreuves des ouvrages originaux. Il faut donc apprendre la langue grecque, avant de s'occuper des autres, à moins de retourner tout à la fois l'ordre des études historiques et celui des études philologiques, et de s'occuper du présent pour remonter pémiblement la chaîne des siècles jusqu'aux temps fabuleux, au lieu de s'élancer jusqu'au passé le plus loin de nous, pour redescendre graduellement, et arriver au temps présent : c'est ce qui me paraîtrait d'autant plus déraisonnable, que l'idéal des anciennes histoires me semble être une baze, d'où il est convenable de partir, pour se rapprocher peu-à-peu des réalités de l'histoire moderne, et parvenir enfin à celle de nos jours, précisément à l'époque où le jeune élève va être introduit dans la société.

Je viens d'exposer une partie des raisons pour lesquelles on commence, à Hofwyl, l'étude des langues par la langue grecque: au lieu d'y voir une singularité sans motifs, j'y trouve des considérations décisives.

NOTE DIX-SEPTIÈME.

part and the think and and a

J'AI dit, dans le texte, que plusieurs des résultats', qu'on doit attendre d'une éducation biendirigée, étaient, à Hoswyl, les fruits d'une constitution intérieure dont le plan était très-ingénieux, quoique fort simple. Cette Constitution écrite est ce qu'on nomme à Hoswyl le réglement des rapports des élèves. Il serait à désirer qu'un jour ce règlement, bien écrit et fort sage, sût imprimé, afin de provoquer l'imitation: en attendant, je vais essayer d'en donner brièvement une idée juste.

Avant l'existence de ce règlement, les élèves étaient sans contredit soumis à des règles: mais ces règles, dont ils ignoraient l'ensemble, et dont ils ne pouvaient pas deviner tous les motifs, ne leur étaient connues, que peu-à-peu, par l'habitude qu'ils acquéraient de s'y soumettre, et ne pouvaient pas produire les mêmes effels que le réglement. Les élèves ont senti le besoin de ce réglement; eux-même l'ont demandé; on a permis qu'il

fût le résultat de leurs propres délibérations, simplement éclairées par quelques conseils paternels et par des inspirations bienveillantes; et, aujourd'hui, ils sont d'autant plus attachés au réglement, qu'ils ont le droit de le considérer comme leur ouvrage: Or, chacun sait avec quel zèle on exécute des lois qu'on à consenties, et que l'on aime comme sa création; et ce sentiment, qui est général, est plus vif encore dans cet âge tendre, où notre âme sent beaucoup et combine peu.

Le réglement est distribué en trois parties: 1.º Exposition du but qu'on se propose; 2.º Détermination des moyens qui peuvent y conduire; 3.º Développement des dispositions et des mesures qui garantissent l'exécution.

Le but, qu'on se propose, est l'éducation de l'élève, c'est-à-dire d'en faire un homme vertueux et d'en prendre les moyens, avec la conviction qu'aucun moyen, qui ne serait pas conforme à la loi de Dieu, ne peut conduire à ce but; de faire coopérer les élèves à leur propre éducation et à celle de leurs camarades, avec toute l'intensité d'action dont ils sont capables ; d'unir les éducateurs et les élèves par des sentiments profonds et inaltérables, et, surtout, par ce sentiment que, dans l'éducation, les éducateurs et les élèves ont le même but, en sorte qu'ils se considèrent toujours comme dans des relations de concours et d'appui, et jamais dans des rapports d'opposition; d'apprendre aux élèves à regarder l'éducation comme une préparation à consacrer leur vie toute entière à faire le bonheur de leur famille, à servir leur patrie et l'humanité; ensin, de les convaincre qu'on peut réunir, dans ce but, des hommes de toutes les nations, de toutes les religions, parce que les hommes

ont toujours de commun, entre eux, ce qui constitue l'humanité.

· Par le réglement, les élèves, qui promettent de l'observer, s'unissent de cœur et d'âme; ils s'unissent, en société réglée, pour ne pas livrer au hazard les conséquences de leur relation actuelle; ils s'engagent à consacrer les connaissances qu'ils acquièrent, et les efforts de leur vie entière, à accomplir toutes les obtigations d'un homme et d'un citoyen vertueux, que le règlement leur a fait connaître. Comme membre de la réunion des élèves d'Hofwyl, chacun doit faire naître et alimenter les bons sentiments dans les autres, maintenir la pureté des mœurs, exhorter ses camarades au respect pour la religion, à la tolérance pour les différents cultes qu'ils professent, à la résignation sous la volonté de Dieu et à l'observation de ses commandements, afin que, devenus hommes, étant fermes dans le bien, ayant acquis toute la force d'action que donne une conscience pure, et connaissant les jouissances qu'elle procure, leur conduite irréprochable dans le monde leur mérite l'estime générale, et leur obtienne la bénédiction céleste.

Le principe fondamental de la réunion est : « le fort » doit assistance et conseil au faible; et il ne remplit » ce devoir qu'à demi, s'il ne le remplit pas avec bien- » veillance. ».

Quels sont les moyens d'atteindre au but proposé? Le réglement en indique un grand nombre.

La réunion, par elle-même, en est un: de même que la société, considérée sous un point de vue général, est un moyen de perfectionnement pour l'homme, de même aussi l'association de plusieurs, dans l'éducation, conduit chaque élève, par l'action réciproque de tous les uns sur les autres, à une plus parfaite connaissance de soi-même.

La réunion marche à son but, en ne tolérant point, dans son sein, d'association séparée; tout doit être fondu dans la réunion générale: elle profite, comme une grande société qui est bien ordonnée, des qualités diverses que ses membres y apportent, pour le but commun.

Un des moyens les plus efficaces ett dans l'usage qu'on peut saire de la parole: on doit apprendre à en éviter l'abus, et à respecter constamment les autres dans ses discours.

Les rapports d'amitié entre des élèves, qui dérivent d'une sympathie naturelle, les relations du fort au faible, qui produisent la reconnaissance en retour de l'assistance et du conseil, celles qui s'établissent entre le malade qui souffre, et le bien portant qui lui consacre ses soins, sont des moyens d'éducation qui ne peuvent pas être négligés dans un institut, où l'on comprend bien que l'instruction n'est qu'un des moyen de l'éducation.

Pensez au pauvre; occupez-vous de lui; apprenez les moyens de le servir efficacement: c'est-là un des objets de la réunion des élèves; c'est le plus utile dans la vue de leur avenir, et il imprime à leur réunion quelque chose de sacré. Considérée comme moyen d'éducation, cette charité dérive du principe fondamental de la réunion, qui doit être appliqué à toutes les relations des élèves avec les pauvres: mais, relativement aux pauvres, la réunion ne perd jamais de vue que la richesse foncière du pauvre git dans ses bras, et que, par cette

raison, toute assistance, qui en négligerait l'emploi, l'abaisserait au lieu de le relever, et, en soulageant les maux actuels, préparerait les maux à venir, puisqu'elle laisserait le pauvre à la merci de la compassion incertaine de ses semblables.

Les fêtes, qu'on célèbre en commun, soit qu'elles aient pour objet l'expression de la pieuse reconnaissance que toute créature doit à Dieu, soit qu'on s'y propose d'entretenir le feu sacré de l'amour de la patrie, concourent au but de l'éducation: il en est de même des tristes et pieuses solennités, consacrées à la commémoration des amis que nous avons perdus.

La réunion favorise le développement de cette émulation, (qu'on doit nommer le zèle pour bien faire), disposition qui résulte du désir d'imiter ceux qui se distinguent par l'amour du travail, et qui est essentiellement différente de cette émulation envieuse qu'il est si dangereux d'exciter artificiellement!

Une des règles de la réunion est que chacun de ses membres s'interdise toute sensualité: quand l'éducation peut faire que la tempérance se convertisse en une vertu d'habitude, elle devient une des meilleures garanties de l'avenir des jeunes gens, parce que la tempérance, de sa nature, s'étend d'une chose à l'autre.

Le réglement prescrit des exercices du corps trèsvariés: ils ont une haute importance, sous plus d'un rapport; en fortifiant le tempérament, ils préviennent, en grande partie, les altérations accidentelles de la santé de l'homme, et c'est-là, sans doute, le plus grand service qu'ils nous rendent. Mais ce n'est pas le seul: la force et l'adresse acquises rendent l'homme plus utile à la société et à lui-même, et elles ajoutent au courage par la confiance qu'elles inspirent.

Les exercices militaires doivent faire partie de toute éducation, où l'on n'oublie pas que l'éducation doit préparer à remplir les devoirs de citoyen, parce que tout homme peut être appelé à défendre sa patrie: considérés en eux-mêmes, ils donnent l'habitude de la règle, de la ponctualité et de l'obéissance.

Les travaux de l'agriculture, faits en commun, ont d'autres avantages: ils peuvent suggérer les goûts qui se concilient le mieux avec l'innocence et la pureté des mœurs, et, s'ils ne paraissent pas nécessaires au riche qui sera probablement dispensé de s'y livrer, ils lui apprennent, du moins, à apprécier l'état du pauvre, et à connaître quel est le genre de vie qu'il mène.

Les habitudes d'ordre, de propreté, d'attention, de surveillance, inspirent une sage économie, et ont une singulière influence sur l'emploi du temps. C'est sous ce dernier rapport qu'on n'en sent pas assez généralement l'importance; et c'est précisément par cette raison que le réglement a dû y attacher plus de prix.

Enfin (car il faut que j'apprenne aussi moi-même à porter de la tempérance dans les détails), une gestion économique en commun, en vertu de laquelle on délibère sur des intérêts divers, et l'on exécute ensuite ce qui a été délibéré, est une préparation utile aux réalités de la vie sociale, où il ne suffit pas de savoir se gouverner soi-même, puisqu'on peut être appelé à chaque instant à régler des intérêts de plus d'un genre avec le coucours d'autrui.

Je passe aux dispositions qui formen la garantie de l'exécution.

L'entière réunion des élèves d'Hofwyl est divisée en deux parties à peu près égales en nombre : c'est l'âge seul qui détermine à laquelle des deux divisions l'individu appartient.

Chacune des deux grandes divisions est répartie en trois sous-divisions qu'on nomme cercles : c'est par le sort qu'on assortit les jeunes gens qui doivent former ensemble chaque cercle.

L'instituteur, plus particulièrement chargé de la surveillance morale et physique des élèves (en un seul mot, leur éducateur), (*) est membre de leur réunion: il est soumis aussi strictement aux articles du réglement qui le concernent, que le sont les élèves à ceux qui les obligent.

Pour exécuter le réglement, et pour administrer, il faut des employés, (si l'on veut des magistrats): le réglement détermine qu'il y en aura onze en tout, six chargés de la surveillance morale, cinq occupés de la gestion de choses mises en commun.

Les plus importants de ces employés, par la nature de leurs fonctions, sont les six surveillants des mœurs, qu'on nomme conseillers de cercle : en effet, ces conseillers sont véritablement des sous-éducateurs. Chacun est le chef de son cercle particulier; il doit y maintenir et y fortifier la charité fraternelle, étudier le caractère de chaque individu de sa sous-division, donner conseil et

assistance à ceux qui en ont besoin, concilier les altercations qui pourraient naître, enfin, remplir, vis à-vis de ses camarades, tous les devoirs d'un frère aîné dans une famille bien réglée, où l'on s'aime.

Les cinq employés de l'administration proprement dite sont : 1.º Un trésorier ; il est chargé de toutes les distributions à faire aux pauvres, de tous les achats qu'entraîne une gestion économique, des finances en général, et de la comptabilité; 2.º Un intendant, chargé de la bibliothèque, de la direction des travaux agricoles, des soins à donner aux malades, de l'inspection des dortoirs et des salles, et de la surveillance pour tout oe qui est salubrité, propreté et conservation; 3.º Un capitaine qui commande les exercices militaires, et qui est chargé de l'école du tir et de l'arsenal; 4.º Un ordonnateur des fêtes, des jeux, des exercices gymnastiques, qui, dans le voyage des vacances, assigne les logements, règle la nourriture, etc.; 5.º Un président de toute l'administration qui est autorisé à inspecter les procédés des quatre fonctionnaires ci-dessus indiqués, afin de mettre de l'ensemble dans l'administration, et de ramener, s'il y a lieu, à l'observation des règles.

Comment désignera-t-on ces fonctionnaires? Par la voie de l'élection qui est propre à leur concilier de la confiance. Les conseillers de cercle, en considération de l'importance première de leurs fonctions, sont élus par l'assemblée générale de la réunion ; l'élection aux autres emplois a lieu d'une manière différente. Le réglement pose pour principe qu'on doit élire, pour tout emploi, celui qui est à la fois le plus capable et le plus digne, et que c'est la force morale qui est la première qualité d'un magistrat: mais l'on sent qu'un principe,

^(*) M.r le professeur Lippé de Brunswick, actuellement à Hofwyl, et dont le nom fait l'éloge, m'offre l'idéal du véritable éducateur : par un don d'en haut, il réanit, dans ses relations avec les jeunes élèves, la tendresse d'une mère à la sagacité d'un philosophe. J'en dirais davantage, si l'amitié même, que je m'honore d'avoir pour lui, n'arrêtait pas ma plume.

Le plus grand service, que M.º Lippe aura rendu à la cause de l'éducation, sera d'avoir formé à Hofwyl un certain nombre d'élèves, auxquels il a communiqué son esprit, et qu'il a rendu dignes de le reproduire!

écrit dans un réglement, n'a d'autre force, que l'autorité d'un conseil sage. L'on a prévenu les choix, qui ne seraient pas conformes au principe, par une combinaison habile dans le mode des élections: elle est telle, que chacun doit conserver la conviction d'avoir concouru aux choix, et que, néanmoins, les mauvais choix sont impossibles.

Les principes généraux, sur lesquels est fondée la réunion, sont des axiomes incontestés qui commandent par leur évidence : ils sont donc inaltérables ! mais on ne peut pas dire la même chose des dispositions réglementaires, ni prétendre qu'elles sont d'une perfection absolue. Quand cette législation intérieure serait parfaite (relativement parlant), elle pourrait être insuffisante. Il peut et doit s'offrir des cas nouveaux, et il faudrait y pourvoir, parce qu'il ne faut jamais se résoudre à gouverner par l'arbitraire; d'ailleurs, le réglement a établi, conformément aux principes de la saine raison, la responsabilité de tous les fonctionnaires. Qui recevra les comptes? Qui jugera cette responsabilité? Pour y pourvoir, le réglement assigne des assemblées genérales de toute la réunion, des assemblées particulières des onze fonctionnaires sous la présidence du professeur-éducateur. des assemblées des cercles, des réunions de conseillers de cercle, etc.; il fixe des attributions, établit des rapports, détermine des époques; et, au moyen de l'intervention nécessaire du professeur-éducateur, tout est coordonné, de telle sorte que la dangereuse tentation d'innover est étouffée dans son germe, sans que l'esprit de perfectionnement soit repoussé.

J'ai beaucoup élagué, en rendant compte de cetté constitution intérieure: mais je crois en avoir dit assez

pour qu'elle soit bien comprise, et que l'esprit en soit bien connu. Je pense que cette institution particulière réunit beaucoup d'avantages, et elle me paraît, surtout, singulièrement adaptée aux circonstances difficiles où peuvent se trouver enveloppés les jeunes gens dont l'éducation n'est point encore faite.

NOTE VINGTIÈME.

BEAUCOUP de personnes m'ont demandé pourquoi il n'existait pas, pour l'institut des classes supérieures de la société d'Hofwyl, comme pour la plupart des autres instituts, un programme qui apprît à tout le monde quel était le nombre des classes, quel était le cours des études, quelles sciences y étaient enseignées, selon quelle méthode cette instruction avait lieu, les heures du lever, du dîner, etc. Cette question ne sera point faite par quelqu'un qui sera venu passer quelques jours à Hofwyl; et je crois que celui, qui aurait l'intention de placer un fils dans cet institut, ne pourrait rien faire de mieux que d'y venir et d'observer ; mais pour tous autres, qui agraient un intérêt de curiosité de connaître ce qui se passe à Hofwyl, sans y prendre un intérêt d'un autre ordre, comme celui de l'éducation d'un fils, je vais donner l'équivalent d'un programme; car un programme, tel que ceux qu'on distribue pour la plupart des instituts (programmes qui, en peu de lignes, satisfont les ignorants, sans rien dire aux hommes instruits), il serait déraisonnable de songer à en rédiger un pour Hofwyl.

Il serait impossible de dire combien il'y a de classes à

Hofwyl: il y a bien des divisions d'élèves pour l'instruction; mais il n'y a point de classes proprement dites, (selon l'acception généralement admise du mot), septième, sixième, cinquième, etc.

De même, si l'on me demandait quelle est la méthode d'instruction d'Hofwyl, je répondrais qu'il n'y a point une méthode de Fellenberg, comme il y a une méthode de Pestalozzi; que Mr. de Fellenberg ne croit pas à la bonté absolue d'une méthode qui s'appliquerait à tout ; qu'on connaît à Hofwyl un grand nombre de méthodes pour chaque partie de l'enseignement, qu'on s'occupe de les connaître toutes, et qu'on les applique aux élèves et aux progrès successifs de l'instruction, selon qu'on les juge bonnes relativement, c'est-à-dire en prenant en considération l'individualité. J'ajouterais qu'il y a, malgré cela, dans le cours d'instruction un ensemble très - fixe, qu'on peut appeler la méthode d'Hoswyl, si l'on veut (pourvu qu'on soit convenu de ce qu'on entend par là), et que je croirais qualifier plus justement, en le nommant, système de l'instruction à Hofwyl.

Ainsi, au lieu de donner un programme, je dirai, avec exactitude et avec vérité, ce qui se passe à Hofwyl: si je m'en acquitte avec clarté, tout le monde comprendra quel est le mécanisme de l'instruction dans cet établissement. Je voudrais bien en dire davantage aux têtes pédagogiques: mais, pour leur faire connaître, d'une manière pleinement satisfaisante, ce qu'on peut nommer la méthode d'Hofwyl, il faudrait un volume; je me contenterai d'accompagner ma narration de l'exposé de quelques principes, avec l'espérance que les personnes,

habituées à ces sortes de matières, saisiront avec facilité l'esprit de l'ensemble de ce système d'instruction.

Les jeunes gens se lèvent à six heures en hiver, et, dans la belle saison, à cinq; ils ont déjeuné à sept heures; ils mangent quelque chose à dix; le dîner a lieu à midi. Depuis le lever jusqu'au dîner, cinq heures sont vouées à l'instruction. On goûte à cinq heures, et l'on soupe à huit. Dans l'intervalle du dîner au souper, quatre heures sont consacrées à l'instruction, en admettant des exceptions pour les jeunes gens dont la santé, à des époques de développement physique, indique qu'ils ont besoin de ménagements. Le reste du temps est attribué aux récréations, et aux exercices gymnastiques que les élèves regardent comme des récréations. L'heure du coucher est fixée suivant les âges. Voilà pour la distribution du temps.

Les objets d'enseignement à Hofwyl sont : 1.º l'instruction religieuse; 2.º l'histoire naturelle, développée dans toutes ses branches selon des méthodes naturelles; 3.º les mathématiques, en partant des premiers éléments de la numération et de l'intuition des formes les plus simples, et faisant parvenir l'élève jusqu'à l'analyse de l'infini; 4.º la langue allemande, doublement intéressante à Hofwyl, parce que l'allemand est la langue maternelle du plus grand nombre des élèves, et qu'elle est, par cette raison, la langue dans laquelle l'instruction leur est communiquée; 5.º la langue française, considérée comme moyen habituel de communication entre les personnes instruites des diverses sociétés de l'Europe; 6.º la langue et la littérature grecque; 7.º la langue et la littérature latine; 8.º l'histoire et la géographie, étudiées, l'une et l'autre, selon l'ordre des temps, par conséquent, en commençant par l'histoire Biblique et

par la géographie sacrée ; 9.° les mathématiques appliquées; 10.° la physique et la chymie; 11.° l'introduction à l'étude de la philosophie proprement dite; 12.° la musique; 13.° le dessin; 14.° la gymnastique, où l'on comprend l'équitation, la natation, les armes, la danse.

Il y a un idéat du cours d'instruction qui est la pensée du fondateur de l'institut; c'est un type arrêté duquel on cherche à approcher, le plus qu'il est possible, dans l'instruction de chaque individu; Mr. de Fellenberg porte à dix ans l'intervalle de temps nécessaire pour le cours d'éducation qu'on peut recevoir chez lui; on considérera ce temps, comme partagé en quatre périodes : la première, dont la durée ne peut être déterminée avec précision que par la mesure de capacité de l'élève, est une préparation pour l'enfant, dont l'objet est de le rendre capable de saisir l'instruction ultérieure; la seconde période, qu'on peut approximativement évaluer à trois ans, est principalement consacrée à poursuivre l'étude de l'allemand (déjà commencée dans la première), à s'occuper de l'étude du grec, de l'histoire des peuples qui ont précédé les Grecs; de l'histoire grecque et de la géographie d'Hérodote; les objets principaux d'enseignement pendant la troisième période, qui peut aussi être supposée de trois ans, sont, le latin, la littérature latine, l'histoire Romaine, et la géographie du monde Romain: enfin la quatrième période, également de trois ans, est particulièrement vouée à l'étude de l'histoire moderne, de manière à conduire l'élève jusqu'à l'histoire du temps présent, et à l'instruction approfondie dans les langues et la littérature modernes; et le terme en est l'introduction à l'histoire de la philosophie. On poursuit

l'étude de la langue allemande pendant les quatre périodes; il en est de même de la langue française. L'on n'abandonne le grec, dont on s'est principalement occupé pendant la seconde période, qu'autant que l'élève ne montre pas d'aptitude pour cette étude difficile: s'il y a réussi, on la continue, mais en ne la regardant plus comme une étude principale; et l'on y consacre moins de temps. Le latin n'est point abandonné, quelque ait été le résultat des travaux de l'élève, sur ce point, pendant la troisième période; mais on y voue moins de temps, parce que le latin a cessé d'être une étude principale pour la quatrième période.

L'instruction religieuse embrasse tout le cours de l'instruction: on porte l'attention la plus sévère à proportionner, sous ce rapport, les progrès de l'instruction à la capacité, parce qu'il n'est point d'objet où il soit plus nécesaire de pénétrer l'intelligence et de convaincre la raison, et où il soit plus dangereux de ne s'adresser qu'à la mémoire.

On commence de fort bonne heure l'étude de l'histoire naturelle; on la suspend ensuite: mais l'élève revient plus tard à l'étude de la nature, lorsqu'on s'occupe de lui apprendre la physique et la chimie,

L'étude des mathématiques pures et des mathématiques appliquées, en partant de ce qu'elles ont de plus simple etide plus facile pour parvenir graduellement jusqu'à ce qu'elles ont de plus difficile et de plus relevé, accompagne le cours entier de l'instruction: mais il peut y avoir souvent des motifs, pris dans l'individualité, soit pour ralentir cette étude particulière au profit de quelques autres, soit pour l'accélérer dans l'intérêt de l'élève; des qu'on observe que ces motifs existent, on y a égard.

L'enseignement de la musique instrumentale est purement facultatif: celui de la musique vocale est général, et il fait partie de l'instruction obligée, si ce n'est pour ceux dont l'organe y oppose un obstacle insurmontable. Les dispositions naturelles des élèves décident du temps que chacun d'eux consacrera au dessein, et de la durée de l'enseignement qu'il recevra sous ce rapport.

Les exercices gymnastiques ne sont jamais suspendus pendant le cours de l'instruction, parce qu'ils garantissent la santé et fortifient le tempérament, lors - même que, de la part d'élèves mal doués sous le rapport physique, les progrès en force et en adresse sont le moins sensibles.

Pour suivre ce cours d'instruction, on assortit les élèves d'après une égalité approximative de capacité, dans l'intention que les mêmes s'accompagnent dans tout le cours, depuis le moment où ils entrent dans l'institut jusqu'à celui où ils en sortent; il y en a toujours un certain nombre qui, répondant à ce qu'on s'est promis d'eux, ne cessent point d'être associés aux premiers compagnons de leurs travaux : mais aussi, à mesure que la capacité se développe, l'expérience montre souvent qu'on a trop présumé des uns et trop peu présumé des autres; et comme, dans l'intérêt de l'instruction, on ne doit pas souffrir la durée de ces mésalliances de l'esprit qui ne subsistent jamais, sans un détriment égal pour ceux qui retardent la marche commune, et pour ceux qui resteraient stationnaires, malgré eux, à attendre les progrès d'autrui, on remédie à ce double inconvénient, dès qu'il est constaté, en divisant l'association.

Quelquesois, cette première division ne suffit pas, et il devient nécessaire, dans les progrès ultérieurs des études, d'opérer de nouvelles sous-divisions. C'est précisément cette manière de procéder, qui est particulière à Hofwyl; elle résulte de la volonté qu'aucun membre de l'association ne puisse être occasion de dommage pour un autre, et c'est elle qui y rend indispensable le grand nombre des professeurs, indépendamment de la multiplicité des objets d'enseignement.

D'après l'exposé que je viens de faire, il me semble qu'il est démontré : 1.º qu'on trouve à Hofwyl cette marche progressive de l'instruction qui doit avoir lieu partout, mais que, dans cet institut, où l'on règle l'instruction d'après le besoin et l'intérêt des élèves, on a dû lui donner une autre forme, que dans ceux où l'on veut; bon gré malgré, plier les éléves à une règle uniforme; 2.º que la distribution des éléves en sections, pour recevoir en commun l'instruction orale, doit ici être appelée plutôt distribution en divisions, que distribution en classes; 3.º que, si l'on veut nommer ces divisions classes, du moins cette distribution n'a rien de commun avec ce qu'on nomme ailleurs septième, sixième, cinquième, etc.; 4.º qu'il est impossible, par cette raison, de dire combien il y a de classes à Hofwyl: en effet, il y en avoit huit l'année passée, et, celle-ci, il y en a dix!

Je vais exposer quelques principes mis en pratique dans l'instruction d'Hofwyl, afin de mettre ceux qui s'occupent des méthodes d'instruction à portée de juger de l'esprit du système qu'on suit, et d'apprécier jusqu'à quel point les moyens d'instruction sont ici en rapport avec le but général que l'éducation doit avoir.

Les leçons du professeur n'auront pas seulement pour but une instruction orale; elles auront aussi pour objet de former l'élève à l'étude privée: ainsi, la leçon ne sera jamais exclusivement consacrée à continuer l'instruction orale; elle servira aussi à juger l'étude privée de la veille, et à diriger l'étude privée du lendemain.

Un des principes dans l'instruction, à Hofwyl, c'est de ne point laisser de lacune dans l'esprit des élèves, et de ne pas souffrir qu'il s'y introduise de confusion: on n'admettra jamais qu'ils étudient ce qu'ils seraient hors d'état de comprendre; cela rend nécessaires une attention scrupuleuse à l'ordre dans lequel on leur présente les idées qu'ils doivent acquérir, et une étude soigneuse des individus et de leurs progrès, pour juger de leur capacité actuelle et y proportionner l'instruction.

C'est à l'instruction religieuse, en raison de son importance, qu'on doit appliquer le plus sévèrement ce principe: à Hofwyl, on commence l'instruction religieuse par la partie de l'histoire Biblique qui est à la portée des enfans; bientôt après, on leur communique les éléments les plus simples de la théorie de la Religion; on s'arrête; on revient à la partie historique de la Religiou et aux inspirations pieuses qu'on peut puiser dans l'étude de la nature; on sonde l'intelligence des élèves, et c'est, lorsqu'ou la trouve suffisamment développée, qu'on leur explique l'entier système du Christianisme, et qu'on leur fait connaître toutes les bases et toutes les conséquences de la morale de Jésus-Christ : ils y ont été préparés par les pratiques de la Religion, par l'habitude d'interroger leur conscience, et par les leçons de l'histoire générale, enseignée dans

un esprit religieux. C'est en donnant à l'instruction religieuse une direction fort opposée, que d'anciens systèmes d'éducation ont fait des incrédules, de beaucoup d'hommes qui n'étaient pas nés pour le devenir.

Relativement à l'étude des langues, on a égard surtout aux considérations suivantes : 1.º on fait ensorte que l'élève s'habitue à penser, exclusivement dans la langue qu'on considère comme la plus parfaite; s'il est vrai que l'analyse de la pensée soit toujours faite dans le discours, et qu'elle le soit avec plus ou moins de précision selon la langue qu'on emploie et sa perfection, on ne doit pas méconnaître l'importance de cette considération; 2.º on ne souffre pas qu'il s'introduise, dans la tête des élèves, la confusion de deux grammaires apprises à la fois : on a soin, dans l'ordre où les études grammaticales sont disposées, que l'élève possède à fond la grammaire de la langue la plus parfaite, avant de le faire passer à la grammaire de la langue qui l'est moins : rien n'est plus dangereux que de mettre dans de jeunes cerveaux la confusion des langues. Cette confusion entraîne nécessairement avec elle la confusion des idées; et, en déréglant ainsi l'intelligence et désordonnant l'exercice de la raison, elle aurait assez d'influence pour détériorer le caractère!

En général, le premier et le plus grand principe de l'instruction, c'est qu'elle doit être tellement coordonnée que l'élève n'en sache, ni trop, ni trop peu pour sa tête, afin qu'il ait toujours la conscience de ce qu'il sait, et que ses connaissances diverses soient en harmonic entre elles, dans son cerveau.

Il arrive assez souvent à Hofwyl, comme ailleurs,

que des enfants, après avoir étudié quelque temps la langue grecque, ont montré trop peu d'aptitude pour cette étude difficile, pour qu'on la leur fasse continuer, à l'époque où il est indispensable de les occuper d'autre chose; alors, quelquefois les parents déplorent ce qu'ils appellent le temps perdu à l'étude du grec : mais ces parents envisageraient certainement d'une autre manière cette perte de temps prétendue, s'ils réfléchissaient que, toutes les fois qu'on étudie une langue classique comme la langue grecque, on se propose au moins trois objets, celui de pouvoir jouir de la littérature grecque, celui d'acquérir les facilités que donne la langue grecque pour l'étude subséquente des langues moins parfaites, et celui d'exercer son intelligence et de former sa raison par l'étude philologique et grammaticale du grec, et que ce dernier objet (qui, du plus au moins, est toujours rempli), est le plus important de tous.

Je ne dirai rien ici de la manière dont est traitée l'étude si importante de l'histoire, parce que j'y ai déjà consacré une note toute entière; il en est de même de l'étude de l'histoire naturelle dont j'ai parlé dans une note précédente.

J'ai dit que l'étude des mathématiques était quelquesois suspendue, quelquesois accélérée, pour un certain nombre d'élèves: comme cette disposition, lorsqu'elle a lieu, a pour objet de maintenir de l'harmonie entre les diverses branches de l'instruction simultanée, ses motifs sont assez importants, pour que je les expose avec quelque développement. Il peut y avoir trois états de notre esprit, relativement aux sciences que nous cultivons: ou nous sommes au-dessous de la science, et seulement capables

de l'acquérir (c'est le cas de tous les jeunes gens dans le cours de leur éducation); alors, c'est la science qu; forme notre raison en l'exerçant, et, dans cet état de l'esprit, elle lui commande, et influe beaucoup sur nos jugements; ou bien', notre esprit plus mûr est au niveau de la science: alors, nous la possédons, nous en jouissons, nous la jugeons; et elle ne saurait avoir d'empire sur nous, parce qu'elle ne peut plus exercer d'influence sur notre façon de penser qui est arrêtée; ou bien encore, nous sommes au-dessus de la science, nous planons sur elle, et elle ne nons satisfait pas, parce qu'elle ne nous suffit plus; dans ce cas-là, il est, pour nous, inévitable, ou d'abandonner la science avec dégoût, ou d'influer sur elle et d'en changer la sace, en l'agrandissant par des découvertes : mais ce dernier cas est fort rare; car il ne se réalise que chez des hommes de génie, qui sont travaillés par l'esprit d'invention! Les mathématiques sont une des sciences qui exercent le plus d'empire sur le cerveau mobile des jeunes gens; souvent, elles rectifient en eux le raisonnement: mais on en trouve aussi dont elles faussent le jugement; ceux-ci veulent qu'on leur démontre tout, comme ou démontre les vérités géométriques; ils repoussent les vérités de goût, les vérités de sentiment, quelquefois même les vérités de la foi, et leur imagination est morte, soit pour la littérature, soit pour les beaux-arts qu'ils ne savent plus apprécier. C'est lorsqu'on aperçoit, à Hofwyl, dans quelques élèves, de pareilles dispositions (qui ne sont que l'abus des études mathématiques), qu'on les en sèvre malgré eux : on est bien sûr de les y ramener plus tard avec fruit, quand leur raison, exercée dans d'autres branches de l'instruction, aura acquis assez de force pour qu'ils comprennent l'absurdité de vouloir appliquer un seul genre de raisonnement à des objets d'une nature toute opposée.

On n'apprend pas la musique aux élèves d'Hofwyl, uniquement pour qu'ils deviennent des musiciens (ce serait se borner à vouloir leur faire acquérir un talent agréable): la musique est enseignée dans cet institut, parce qu'elle inspire, comme tous les beaux-arts, le goût et le sentiment du beau, et que, de tous les beauxarts, elle est le plus propre à influer sur le caractère, l'imagination ; et tout l'ensemble moral de l'homme. J'ai déjà dit que la musique instrumentale n'était enseignée, que facultativement à Hofwyl; on commence par exercer la voix des enfants: au bout de quelque temps d'exercice, on leur apprend la théorie de la musique élémentaire, en la restreignant aux notions les plus simples, les plus faciles et les plus indispensables; c'est de là qu'on part, pour former le goût des élèves, et les pénétrer du sentiment de l'harmonie par des exercices harmoniques très-fréquents, et pour les faire parvenir jusqu'au dernier terme de l'instruction musicale d'Hofwyl, qui consiste dans la connaissance de la basse fondamentale.

La connaissance du dessein se lie à une multitude d'objets; elle peut être utile à l'homme sous mille rapports, et dans une foule de circonstances: considérée comme concourant à l'ensemble de l'éducation, elle y exerce une influence morale, parce que cette étude, en apprenant à regarder, à saisir les détails de l'objet pour les rapporter à l'ensemble, et en formant le coup-d'œil, ajoute aux moyens et au talent de l'observation. On peut conduire très-loin, à Hofwyl, dans les arts du dessein,

ceux qui ont des dispositions naturelles : on a soin de de les faire passer, graduellement et très-peu-à-peu, du simple au composé, et ils peuvent atteindre jusqu'au point qui lie les arts d'imitation aux études historiques et aux sentiments moraux, par la représentation des caractères héroïques que les arts ont consacrés, et par celle de l'expression que l'exaltation des passions diverses imprime à la physionomie de l'homme.

Les exercices gymnastiques ont quelque chose de systématique, à Hofwyl: ils ont immédiatement pour objet de développer successivement la force musculaire dans toutes les parties du corps; médiatement, ils servent à maintenir la santé, à fortifier le tempéramment, à faire connaître à chaque élève, avec précision, les bornes de sa force, et à ajouter à cette force connue toute l'adresse dont l'individu est susceptible, en sorte que cette conscience de ses facultés physiques, que chacun obtient soit pour lui une garantie contre une partie des accidents qui menacent l'homme dans le cours de la vie sociale.

Je serais bien tenté d'en dire davantage. Si je ne cède pas à la tentation, c'est par crainte de ne plus trouver d'àpropos pour m'arrêter; je terminerai cette note, en répondant à une question très-souvent répétée: l'éducation d'Hofwyl, en supposant qu'on suive ce qu'on y nomme le cours complet, dispense-t-elle d'aller à l'université?

La réponse est simple : j'ai vu des élèves, sortant d'Hofwyl, être beaucoup plus instruits que certains étudiants qui avaient vieilli dans les universités; mais j'ai vu aussi beaucoup d'hommes, qui avaient acquis, dans les universités, des connaissances qui manquaient encore à ces

mêmes élèves. Ces connaissances devaient leur manquer: l'école des classes supérieures de la société d'Hofwyl est un gymnase, où l'on réunit des enfants qui n'ont point une vocation positivement prédestinée, et où l'on se propose d'en former des hommes propres à toutes les carrières, parmi lesquelles leur position sociale leur permettra de choisir. C'est par cette raison même que cet institut ne peut, ni ne doit être un institut spécial : ainsi, si l'élève vout être militaire, il saura assez de mathématiques, mais il n'en counaîtra point les applications à l'artillerie, au génie; s'il se détermine à entrer dans le barreau, il lui restera à apprendre le corps de jurisprudence, et à connaître le droit particulier de son pays, etc., etc.: en général, l'élève d'Hofwyl, qui y aura parcouru avec succès le cours complet d'éducation, sera capable d'acquérir par lui - même les connaissances spéciales qui lui manqueraient, pour la plupart des carrières qui s'ouvriront devant lui; et, dans tous les cas, il devra à l'éducation d'Hofwyl que les études spéciales, qui lui resteraient à faire, soient faciles et courtes, tandis qu'elles eussent été longues et difficiles, sans cette éducation. And so : relevant ni mon some us le

nomme le cours complet, dispense-tente d'ailer à l'un niversité? AMAIVUEL.

roondant à une question très-souvent a petice; f'educa-

animous manda de la como de la co

Mr. de Fellenberg n'a pas tout-à-fait cent élèves aujourd'hui, et il a eu jusqu'à trente-cinq Professeurs. Rien de plus universel que de juger les institutions nouvelles, d'après les institutions anciennes que l'on a connues, que de décider de ce qu'on peut faire, d'après ce qui a été fait jusqu'ici; rien de plus simple, d'ailleurs, que de se trouver hors d'état d'expliquer naturellement les faits, lorsqu'on les examine superficiellement; ainsi, il n'est point étonnant qu'on ne comprenne pas cette proportion du nombre des professeurs à celui des élèves, qu'on l'appelle un luxe, et que, en lui cherchant une raison, beaucoup de gens ne trouvent pas la véritable; et, comme tout ce qui reste obscur donne pâture à la malveillance, on a été jusqu'à supposer que Mr. de Fellenberg, par une générosité philosophique, ouvrait, dans ses instituts, un asyle à des hommes dont les opinions avaient été jugées dangereuses dans leur pays.

J'affirme que ce n'est point par goût que Mr. de Fellenberg s'entoure d'un si grand nombre de collaborateurs, parce qu'il sent, mieux que personne, que ce nombre même rend les bons choix plus difficiles: d'ailleurs, ceux, qui le connaissent, savent bien que ses actions ont toujours un motif dans ce qu'il considère comme son devoir. Je vais chercher à expliquer le mystère avec la plus grande clarté: quoique j'aie dit un mot, qui y est relatif, dans la note précédente, quoique j'aie fait connaître le principal motif de Mr. de Fellenberg, en disant, dans le texte même de mon ouvrage, que le nombre des professsurs est un des moyens de concilier à l'éducation publique d'Hoswyl quelques-uns des avantages de l'éducation particulière, je trouve que je n'en ai point dit assez.

Dans des instituts qui jouissent avec raison d'une bonne réputation, on trouve que c'est beaucoup que huit professeurs, pour cent élèves! et, en effet, c'est assez pour

le but qu'on se propose: si le chef de l'institut a réussi à réunir huit professeurs d'un talent véritablement distingué, il est content, et, en effet, il doit l'être: pour quoi? c'est que dans ces institutions on ne s'occupe point de l'individualité, et que, toutes les fois qu'on a la conscience nette sur la bonté intrinsèque des leçons qui y sont distribuées, on ne s'inquiète guère de savoir comment les élèves en profitent. Quel est aussi le résultat? quelques élèves, distingués par des dons naturels et par une forte volonté d'application, font des progrès satisfaisants dont on fait honneur à l'institut; et tous ceux, qui ont de l'indolence dans le caractère et de la parèsse dans l'esprit, restent dans une ignorance dont on accuse l'ingratitude de leur naturel.

Mr. de Fellenberg a conçu ses devoirs autrement, et il a, en conséquence, établi l'instruction chez lui sur d'autres hases: il étudie ses élèves un à un, lui-même; il proportionne les moyens d'instruction, d'après la connaissance acquise des facultés de chacun; il n'aurait pas rempli son devoir au gré de sa conscience, s'il avait omis un seul moyen probable d'exciter des facultés engourdies, de modifier peu-à-peu l'indolence naturelle, de tirer parti de la moindre ressource qu'offre un naturel en apparence ingrat : malgré cela, il ne fera point de miracles, il le sait bien; mais il n'aura point de regrets; il développera, plus ou moins, des individus qu'on eût ailleurs abandonnés à eux-mêmes; et, plus souvent qu'on ne le pense, il aura reconnu, sous une enveloppe repoussante, une faculté précieuse, qu'on cultivera de manière à faire un sujet utile à la société, d'un individu qui ent élé perdu pour elle.

Pour atteindre à ce but, toutes les classes à Hofwyl sont peu nombreuses, même celles qui le sont le plus: le professeur peut beaucoup mieux juger de tous, et aucun ne peut se flatter d'échapper à sa surveillance; on réunit les élèves, en commençant, autant qu'on le peut, de manière à ne mettre ensemble que ceux qui sont à peu près égaux par les facultés naturelles et par les connaissances acquises : mais le cours de l'instruction fait sentir des différences, quelquefois très-marquées; comme on ne veut pas que ceux, qui avancent vite, soient retardés en faveur de ceux qui ne peuvent aller que doucement, ni que ceux-ci soient négligés pour les autres, on profite de l'observation; on crée une subdivision de la classe (pour trois esprits paresseux, par exemple), et on leur attache un professeur, exclusivement; enfin, il se trouve un individu, dont la tête est tellement organisée qu'on ne peut l'apparier avec personne; dans ce cas, on lui donne des leçons particulières, et on lui attache un professeur, jusqu'à ce que l'action de celui-ci sur l'élève isolé l'ait mis dans le cas de rentrer dans l'instruction commune.

Tout homme, qui aura lu avec attention les détails que je viens de donner, en conclura avec moi que le grand nombre des professeurs n'est point un luxe chez Mr. de Fellenberg, mais bien une nécessité, qui dérive de la manière dont il a conçu l'objet et les moyens de son instruction.

Si le nombre des professeurs est loin d'être un superflu dans un institut constitué comme celui d'Hofwyl, il ne faut pas se dissimuler que ce grand nombre pourrait offrir des inconvénients d'un autre genre: il rend l'unité du système de l'instruction plus difficile à maintenir; et comme la surveillance, en s'étendant, perd toujours quelque chose de son intensité, on doit prévoir que le chef de l'institut aura d'autant plus de peine à prévenir des écarts des règles qu'il a prescrites, que le nombre de ses collaborateurs sera plus considérable.

Repousser une organisation raisonnable, et fondée sur d'excellents motifs, parce qu'elle ne peut pas être d'une perfection absolue dans l'exécution, ce serait condamner les hommes à l'immobilité; car ils ne peuvent pas vouloir et agir, sans que leurs volontés et leurs mesures décèlent l'imperfection de l'espèce humaine: mais l'on se rapproche de la perfection (qui ne peut jamais être qu'idéale), en opposant aux inconvénients, qui résultent de la nature même des choses, une action constante et forte, qui soit reconnue propre à les neutraliser. C'est ce qu'on a fait à Hofwyl, pour maintenir l'unité du système d'instruction, rendre très-rares les écarts des règles que le chef de l'institut a prescrites, et conserver l'esprit de l'institution, en le mettant à l'abri de toute altération sensible.

Je vais indiquer, rapidement les moyens qu'a employés le chef de l'institut.

Il s'est imposé à lui-même de rendre sa surveillance plus active, à mesure qu'elle devenait plus étendue.

Il a communiqué son autorité de surveillance à un inspecteur des études, qui l'exerce exclusivement sur toutes les parties de l'instruction.

Des réunions fréquentes de professeurs en conseil d'éducation, en conseils des classes, les mettent dans le cas d'exercer une censure réciproque; Mr. de Fellenberg a lié ses collaborateurs à la règle par une instruction ré-

gulatrice, dont l'acceptation est considérée comme la première condition de leur admission, et qui engage par conséquent leur délicatesse: je n'en parlerai point ici, parce que je ne pourrais que répéter ce que j'en ai dit avec assez d'étendue dans une note précédente.

Il doit attendre une garantie toujours croissante des soins qu'il donne au choix de ses collaborateurs : dans ce moment même, il fait voyager dans divers pays de l'Europe, afin de connaître quels sont les hommes, recommandables sous le double rapport des talents et de la conformité des vues, qu'il pourra associer successivement à ses travaux.

Enfin, dans un système d'éducation fortement combiné et complètement coordonné, dont le système d'instruction n'est qu'une partie, il se forme un esprit général des éfèves qui contribue, plus que tout le reste, au maintien de l'ensemble, et qui les fait concourir euxmême très-efficacement à la conservation de l'unité d'instruction et à l'observation des règles prescrites. Plusieurs exemples prouvent que cela a lieu à Hofwyl.

des milles de calles y avril police à applier au contra vince de la contra del contra de la contra del contra de la contra del la contra del contra del la contra del la

(Les Notes vingtième et vingt-unième se rapportent au Chapitre intitulé, Institut Spécial d'Agriculture.)

It y a long-temps qu'on a dit que l'Agriculture est. le premier des Arts; et il est impossible de le contester, puisque c'est à ses produits nourriciers que nous devons l'existence de tous les autres; on fesait l'éloge de l'a-

griculture en vers et en prose, à une époque où, au milieu d'un déluge d'ouvrages imprimés sur tous les sujets, nous ne possédions cependant pas un seul bon traité d'agriculture; aujourd'hui l'Europe ne mérite plus qu'on lui reproche, que ses écrivains ont négligé un art qu'elle estime; quoiqu'il reste beaucoup à dire, nons avons à présent d'excellents ouvrages d'agriculture; une grande supériorité de lumières, et une bonne direction de l'esprit d'observation, ont présidé à la composition de quelques-uns. La route est donc tracée, et il ne reste qu'à la suivre.

Ainsi, l'Agriculture est devenue une Science; et, s'il était vrai qu'elle fût le premier des arts, lorsqu'elle n'était encore qu'un art, on a bien le droit de la considérer comme la première des Sciences, aujourd'hui qu'elle en est bien incontestablement une; elle est réellement la première, sous le rapport de son importance; et l'on ne peut pas bien connaître jusqu'à quel point aussi elle est vaste et étendue, sans avoir examiné avec attention les rapports infinis, qu'elle a avec une foule de branches des connaissances humaines.

Cependant, il n'y a pas trente ans que, à travers des milliers d'écoles, il n'y avait pas un seul institut en Europe, où l'on enseignat l'agriculture. Quelques Gouvernemens de l'Allemagne, et Mr. de Fellenberg en Suisse, ont, depuis, fondé des instituts spéciaux d'agriculture; l'Europe a grand besoin que cet utile exemple soit imité: car il est encore de très-grand pays; que l'on considère comme arrivés au plus haut degré de civilisation, où de grands poëtes ont chanté l'agriculture, et où il n'existe pas une école où on l'en-

seigne; c'est à quoi sans doute il faut attribuer le petit nombre d'hommes qui atteignent à l'agriculture rationelle.

Qu'on fonde des instituts d'agriculture, mais qu'on ne se méprenne pas: dans une Science qui est toute d'observation, qu'on ne sépare pas la théorie de la pratique. Que le Professeur enseigne l'agriculture sur les champs. Nous ne sommes point encore arrivés, (malgré quelques progrès), nous n'arriverons jamais peutêtre, (à cause de l'immense complication des objets), jusqu'à une théorie tellement évidente et complète, qu'on puisse y puiser l'explication de tous les faits, la solution de toutes les questions que l'agriculture nous offre: la théorie actuelle de l'agriculture ne peut être autre chose que l'ensemble des faits observés, coordonnés systématiquement; elle laisse beaucoup de place au raisonnement; mais il ne faut pas que le raisonnement s'avise de rien disputer à l'expérience.

En général, les hommes de travail, qui pratiquent l'egriculture, se moquent des propriétaires qui lisent, et les propriétaires, qui ont beaucoup lu, méprisent beaucoup trop les hommes de main: il vaudrait mieux que les uns et les autres convinssent, ceux-ci que la pratique de l'agriculture fournit une foule de notions qui manquent à la Science écrite, et qui servent à la rectifier, ceux-là qu'ils trouveraient, dans les bons livres d'agriculture, les résultats de l'expérience d'autrui, et de celle des temps passés.

angual og skirthmittiger av megne fra til gjetterhinds og til fransk skirthmiss.

NOTE VINGT-UNIÈME.

Quand on revient à Hofwyl, même après une courte absence, on y trouve toujours des améliorations importantes, assez souvent l'exécution d'une conception nouvelle.

J'ai déjà dit que Mr. de Fellenberg, en conservant son Institut Spécial d'agriculture, s'était déterminé à en changer la composition; j'ai expliqué à-peu-près pourquoi: cet établissement, où il n'entrera désormais que des élèves de Mr. de Fellenberg formés dans ses autres instituts, fera peut-être un peu moins de bruit, et sû-rement beaucoup plus de bien. L'institut, tel qu'il est aujourd'hui, ne subira plus d'altération: mais ce que je viens d'en dire me conduit à parler d'une nouvelle conception du fondateur d'Hofwyl, dont l'exécution ne se fera point attendre; car je viens d'en voir poser les premières bases.

Mr. de Fellenberg est convaincu qu'on ne parvient à apprécier les détails qu'en les exécutant soi-même, et que le grand agriculteur doit commencer par les talens du manouvrier habile, pour finir par les plus hauts degrés de l'instruction intellectuelle, parce que ces deux genres d'instruction, réagissant l'un sur l'autre, se corrigent et s'entr'aident réciproquement, lorsqu'il est question d'en venir au positif de l'exécution: une expérience instructive, (qui résulte pour Mr. de Fellenberg de l'instruction qu'il a donnée à environ 400 élèves en économie rurale), lui a appris que, sur 100 élèves qui demeurent étrangers à l'agriculture-pratique,

il y en a tout au plus 3 qui deviennent des agriculteurs très-distingués. Aussi, Mr. de Fellenberg fondet-il, dans ce moment, et très-à-portée d'Howyl, une école-pratique d'agriculture où tous les jeunes-gens, qui n'auront pas appartenu aux instituts d'éducation d'Hofwyl, devront nécessairement s'arrêter, avant d'entrer dans l'institut spécial.

Dans l'école-pratique d'agriculture, le cours d'instruction sera partagé en deux: les jeunes élèves, (qui pourront n'y passer qu'un petit nombre d'années), seront occupés à exécuter eux-même toutes les opérations de l'agriculture, avec l'intention de leur faire acquérir l'habileté de la main, même à un très-haut degré; en même temps, ils recevront des leçons des Mathématiques appliquées, et des sciences physiques et naturelles, en ressérant cette étude dans le cercle des rapports qui rattachent ces sciences à l'agriculture: plus tard, ils seront introduits dans l'institut spécial, et c'est-là qu'ils apprendront, du chef des instituts luimême, la théorie générale de l'agriculture, et qu'il leur fera connaître le Mécanisme et l'emploi des instrumens d'Hofwyl.

Il sera peut-être assez difficile de faire goûter à des pères, qui appartiendraient à des classes mitoyennes de la Société, la nécessité pour leurs enfants d'une éducation où ils mettront la main à l'œuvre, de la même manière que les hommes des classes de la Société qui sont réputées les dernières : mais, si l'on parvient à les convaincre que c'est-là le vrai, et même l'unique moyen de former des agriculteurs très-distingués, ils passeront sans doute sur une répugnance à laquelle

on doit s'attendre, toutes les fois qu'ils auront des raisons de vouloir que leurs enfants deviennent capables de diriger avec habileté de grandes entreprises agricoles. On ne résiste pas long temps à l'évidence, surtout quand elle a pour auxiliaire l'aiguillon de l'intérêt.

L'ancien institut d'agriculture où, pendant le trèslong intervalle de temps qu'il a subsisté, plus de 400 élèves de tous les âges, et de tous les pays, sont venus chercher les leçons de Mr. Fellenberg en économie rurale, a procuré des bénéfices très-considérables à la caisse des instituts: cependant, Mr. de Fellenberg, dès qu'il s'est aperçu que ses leçons étaient à-peu-près vaines, et que les résultats n'étaient point ceux qu'il s'était promis, n'a point hésité à modifier sa première institution, (au moment même où il recevait le plus de demandes d'admission), et à poser les fondements d'un nouvel institut sur un plan tellement conçu, qu'il dépensera beaucoup plus, et qu'il recevra beaucoup moins. C'est une preuve, après mille autres, que le fondateur d'Hofwyl prend pour règle de ses combinaisons l'utilité dont elles peuvent être à la Société, et qu'il est étranger à l'esprit de spéculation.

NOTE VINGT-DEUXIÈME.

(Les notes 22.^{me}, et 23.^{me}, peuvent être lues après le Chapitre intitulé, idées générales sur l'avenir des instituts.)

Les méthodes d'éducation du Philosophe Pestalozzi ont beaucoup occupé les têtes savantes et pédagogiques

de l'Europe; et cela devait être, d'anlant plus que cet homme de bien, (aussi respectable qu'il est célèbre), est Philosophe dans sa vie-pratique et par son noble dévouement, que son génie est frappé au coin de l'originalité, et que son cœur vaut encore mieux que son génie. Quand les hommes, qui s'intéressent à la cause de l'éducation, parcourent la Suisse, ils visitent les instituts d'Yverdun et les instituts d'Hofwyl: c'est par ce motif que, (sans prétendre porter une décision sur les méthodes et les instituts de Mr Pestalozzi), je crois faire une chose utile, pour ceux des observateurs qui ont peu de temps à vouer à l'observation, que de leur offrir des indications courtes qui les mettent en élat d'apprécier, plus sacilement et plus vite, soit ce qui semble réunir Mr. Pestalozzi et Mr. de Fellenberg, relativement au but qu'ils se sont proposé, soit ce qui les sépare, sous le rapport des moyens qu'ils emploient. Ce serait trop peu dire assurément, (quoique ce fût dire la vérité), que de se borner à prononcer que Mr. Pestalozzi a imaginé une methode d'éducation, et que Mr. de Fellenberg a trouvé un système général d'éducation.

Ces deux fondateurs ont en commun une grande pureté dans les intentions, une grande noblesse dans les vues; tous deux ont conçu une opinion peu favorable des systèmes actuels d'éducation; tous deux y désirent une réforme, et la proposent; mais ils exécutent et ils conseillent des institutions très-différentes, soit en principe, sous le rapport de leur manière d'envisager le passé, le présent et l'avenir, soit, en pratique, relativement aux moyens qu'ils croient les plus

propres à reconstituer l'éducation le mieux possible, et autant qu'il nous est donné d'y parvenir; car tous les deux sont religieux, et ils confessent l'imperfection nécessairement attachée aux ouvrages de l'homme.

Mr. Pestalozzi, en considérant dans l'homme la faculté de penser, et en reconnaissant que toutes les connaissances humaines en sont le produit, a été conduit à craire que cette partie de la faculté de penser, que l'on nomme la mémoire, sert d'autant mieux à former le cœur et à développer l'intelligence, qu'elle est appliquée davantage à recueillir nos propres pensées, plutôt qu'à se charger de celles d'autrui. Il ne regarde pas l'éducateur, comme l'homme instruit qui est à côté de l'élève pour le nourrir de notions acquises et convenues, que l'élève n'aurait plus qu'à digérer, mais bien comme l'homme habile qu'on place à sa portée, pour aider, (qu'on me passe l'expression), aux accouchements de son cerveau : c'est du fond que la nature, elle-même, a placé dans chaque individu, que l'instituteur doit tirer tout, exclusivement; il trouve, dans la méthode, l'ordre le plus favorable selon lequel les connaissances, qui sont nécessaires à l'enfant, doivent résulter de l'usage qu'il peut faire de sa faculté de penser; la methode lui indique les exercices par lesquels il maintiendra la pensée de l'enfant dans la direction désirable, il l'empêchera de s'en écarter, et il la gouvernera jusqu'à un certain point : hors de cette direction , il ne doit point exercer d'instuence sur l'élève, parce qu'il ne pourrait point agir sur lui sans dommage; en un mot, quand l'élève a besoin d'une science, il doit la créer toute entière,

en se conformant à l'enchaînement naturel des idées; l'instituteur l'avertit, et il le contient, s'il s'égare; ou bien, (pour se servir d'une figure qui rend assez bien la pensée de Mr. Pestalozzi), l'instituteur allume le flambeau de l'élève et il en nourrit la flamme, mais il se garde bien d'éclairer l'élève avec le flambeau d'aujrui.

Mr. de Fellenberg admet ce que je nommerais, (fort justement, je cross), l'esprit de la méthode, et il adopte quelques-uns des principes que je viens d'exposer : mais il ne déduit pas du tout, de ces principes, les mêmes conséquences; et la différence qui existe à cet égard, entre les règles imposées par Mr. Pestalozzi, et la manière de procéder suivie par Mr. de Fellenberg, dérive de ce que ce dernier ne croit pas qu'il y ait une méthode exclusive, appliquable à tous les cas, à tous les individus, à tous les âges, à tous les degrés de l'éducation et de l'instruction; de ce qu'il trouverait dans cette opinion quelque chose d'absolu qui n'est point dans la nature des choses, ni des hommes; de ce qu'il admet au contraire une foule de moyens, comme propres à conduire au même but, et qu'il attribue à la sagacité de l'instituteur, éclairée par l'observation, le choix du moyen le mieux adapté, soit à la trempe d'esprit de l'élève, soit à la position particulière, et de sa nature si variable, où le placent son âge et les progrès de son éducation.

Mr. Pestalozzi voit, dans le cerveau de l'homme enfant, le dépôt d'un germe destiné à produire, et non un vase préparé pour recevoir: Mr. de Fellenberg y reconnaît les deux facultés de recevoir et de produire.

Il y a beaucoup de conséquence et de liaison dans le système des idées, que Mr. Pestalozzi s'est faites sur la réforme de l'éducation: et, de même qu'il veut que chaque élève crée, par lui, toute entière la science dont il a besoin, sévèrement fidèle à ses principes, il s'est proposé, pour son compte, de recréer la science de l'éducation toute entière, en jetant de côté tout ce qui a été tenté par l'homme, tout ce qu'il a acquis par l'expérience, depuis les temps dont on a gardé la mémoire jusqu'à nos jours. L'édifice de l'éducation était essentiellement mauvais: en en reconstruisant un nouveau, on y laisserait le germe de son dépérissement et de sa destruction, si l'on y conservait le moindre débri de l'édifice ancien; et Mr. Pestalozzi est convaincu qu'il a trouvé une méthode, qu'il convient n'avoir point acquis encore entre ses mains tous ses développements, toutes les applications dont elle est susceptible, mais qu'il regarde comme préservée de l'erreur dans ses applications successives, dans ses développemens progressifs, par l'infaillibilité des principes, sur lesquels elle repose.

Mr. de Fellenberg veut se servir de tout ce que les hommes ont acquis, (et qu'ils n'ont pas reperdu), depuis six mille ans environ que le monde a duré jusqu'ici: il ne saurait croire que tout cela ait été en vain. Selon lui, on ne saurait espérer une méthode d'éducation parfaite: mais on peut faire beaucoup mieux que tout ce qui a été fait jusqu'à présent, et nous sommes dans ce cas-là, précisément parce que nous sommes venus après les autres; on doit donc profiter des leçons que le passé nous offre, parce qu'il nous

en donne également dans les nobles exemples des succès mérités, et dans les déplorables conséquences des fautes qui ont été commises. Celui-là aura approché le plus près de la perfection, qui aura combiné avec le plus de justesse, dans un système d'éducation complet, les élémens qui composent toutes les acquisitions de l'esprit humain, et qui, ponr y atteindre, aura distingué, avec plus de profondeur de jugement, ce qu'il faut admettre et ce qu'on doit rejeter.

Mr. Pestalozzi n'admet, ne tolère, aucune lacune, aucun vide, dans aucune partie de l'enseignement; c'est-à-dire que l'élève ne doit franchir aucune idée intermédiaire, et que la méthode le soumet à un ordre fixe dans l'acquisition des connaissances, qu'il n'est permis d'altérer dans aucun cas, encore moins d'intervertir. L'élève est-il arrêté, dans la marche prescrite, par une difficulté qu'il ne peut pas vaincre? Il s'arrête: si le genre de secours, qu'il lui est permis de recevoir du maître qui est à portée de lui, ne l'aide point assez pour qu'il parvienne, à concevoir ce qu'il doit connaître, il restera là, jusqu'à ce que la découverte de la vérité soit le fruit de sa persévérance à la chercher en lui-même; le temps ne fait rien à l'affaire! L'ordre à observer dans l'acquisition des idées n'est point arbitraire : il n'en est qu'un qui soit bon; si l'on s'en écarte, on sait mal, et il vaudrait cent fois mieux ignorer; car l'erreur fausse le jugement, et les conséquences d'une erreur, prise pour la vérité dans le cours de l'éducation, sont sans bornes, tandis que l'ignorance cède, tôt ou tard, au travail intérieur qui fait chercher opiniâtrément la vérité dans la seule route qui soit bonne.

Mr. de Fellenberg ne veut pas, non plus, de lacune dens l'enseignement; mais c'est tout autrement qu'il entend ce principe: c'est dans l'instruction, c'est dans l'esprit de l'élève, qu'il ne veut pas souffrir de vide, ou de lacune, et c'est au dernier terme de l'éducation, senlement, qu'il ne faut pas qu'il y en ait: dans l'intervalle, une manière de procéder, flexible au gré des différences de l'individualité, lui paraît plus propre à faire arriver au véritable but, qu'une méthode immuable, parce qu'il ne croit pas qu'il y en ait aucune dont on puisse dire qu'elle est d'une bonté absolue, indépendamment de l'ensemble des circonstances auquel il s'agit de l'appliquer. Selon Mr. Fellenberg, le temps fait beaucoup à l'affaire; c'est ce qu'il croit vrai, dans tous les cas.

Mr. Pestalozzi, intimément persuadé de l'universalité de sa methode, croit qu'elle convient également aux élèves de toutes les classes de la Société, sans tenir aucun compte des antécédants de la naissance et de la fortune, ni des probabilités de la destinée future des jeunes gens, et, dans ses instituts, on agit en conformité avec cette Doctrine : l'éducation doit avoir pour but de former des hommes, et ne s'occuper que de cela; car la destinée future de chaque individu est enveloppée des nuages d'un avenir incertain: si un élève répond convenablement aux soins que l'éducation Pestalozziéne lhi consacre, s'il saisit l'esprit de la méthode, s'il s'en pénètre intimement, lorsque son éducation sera achevée, elle aura fait de lui un homme, un homme digne de ce beau nom d'homme, dans toute la force et toute la dignité de son acception; par conséquent, il possédera tout ce qu'il faut pour se conformer également bien aux destinées les plus dissérentes, parce qu'il connaîtra la règle de tous les devoirs, et qu'il sera susceptible de s'adapter l'esprit de toutes les positions: en deux mots, la méthode doit former des hommes, également propres à être rois, ou à être bergers, et à suivre, avec une égale convenance, toutes les carrières qui s'ouvriront devant eux.

Mr. de Fellenberg trouve, dans cette manière d'envisager l'éducation, une grande élévation d'idées, et, jusqu'à un certain point, de la justesse; mais il est fort loin de convenir qu'on doive sacrifier le bien très-positif, qu'on peut faire des-à-présent, à un mieux, qui est vraiment idéal, puisque sa réalisation ne saurait avoir lieu, que dans un ensemble de circonstances où, évidemment, nous ne sommes pas : sauf l'instruction religieuse et l'éducation morale, à laquelle il pense que tous les hommes ont un droit parfailement égal, il croit que les enfants de chaque classe distincte de la Société doivent être appropriés, d'une manière spéciale, à la destinée particulière qui est l'objet le plus naturel de leurs espérances, et que cette différence dans les moyens d'éducation, (qui est conforme à la séparation réelle des classes dans la Société), est. en même temps dans l'intérêt de l'avenir du très-grand nombre des individus, et dans l'intérêt général de la Société, considéré sous le rapport du repos qu'elle doit s'en promettre. Aussi, dans les instituts d'Hofwyl, l'éducation de la Classe la plus favorisée de la Société et celle des pauvres, essentiellement différentes, n'ont entr'elles, (comme je l'ai déjà dit dars le texte de cet ouvrage), que deux points de contact, l'unité du sentiment religieux, et le principe, éminemment conser-

vateur, de développer, dans les esprits la justesse, et dans les cœurs les affections douces et morales. Sil exitait à Hofwyl un institut pour les classes mitoyennes de la Société, il n'est pas douteux que le système d'éducation n'y fût modifié, de manière à la mettre en harmonie avec les besoins et la destination naturelle des jeunes gens qui appartiennent à ces classes. Mr. de Fellenberg sait, aussi bien que personne, qu'il naît quelquefois, dans les classes les plus subalternes de la Société, des individus doués par la nature d'une supériorité morale, à laquelle, ni leur destination naturelle, ni l'éducation qui s'y conforme, ne convient plus: mais il sait aussi que cette supériorité se décélera tonjours dans le cours de l'éducation, et qu'elle ne saurait jamais échapper à l'observation; et il considérerait comme le devoir d'un gouvernement éclairé de s'occuper de ces hommes, dont la noblesse est en oux-même, et que la nature offre trop rarement à la Société, de leur préparer la place où leurs talens les appellent, et de les rendre encore plus propres à cette place, en ajoutant aux dons de la nature le bienfait de l'éducation qui doit le mieux les développer.

Tout ce que je viens de dire prouve surabondamment ce que j'ai déjà indiqué, que Mr. Pestalozzi a une méthode exclusive, qu'il voit une aberration dans tout ce qui pourrait s'en écarter, et que, par conséquent, son éducation ne saurait avoir rien d'individuel; que Mr. de Fellenberg, au contraire, reconnaît seulement quelques principes généraux, auxquels il conforme sa manière de procéder en éducation; qu'il vent que, dans son institut, toutes les méthodes soient connues et à la disposition, soit de lui-même, soit de ses collabora-

teurs, et que, choisissant entre elles avec discernement, on les applique aux élèves, suivant ce qu'indiquent l'âge, le progrès moral, le développement de l'intelligence, et toutes les circonstances de l'individualité.

Il dérive nécessairement, des principes mêmes de Mr. Pestalozzi, que, mettant beaucoup de prix à la culture de la pensée, par une méthode intuitive, il répugne à l'étude des mots: ne se dissimulant pourtant pas la nécessité des langues, il veut que toutes les langues soient apprises dans son institut, rigoureusement de la même manière qu'un enfant apprend de sa mère sa langue maternelle; et il rejette !es études grammaticales, à-peu-près comme une superfluité.

Relativement aux langues mortes, Mr. de Fellenberg regarde le procédé d'enseignement d'une langue, imité des rapports de la mère au fils, comme utile dans les commencements', quoique très-difficile à employer, et comme absolument impraticable pour la suite; il ne pense pas qu'on puisse l'appliquer aux langues vivantes sans dommage, parce qu'il attache aux études grammaticales, ('de la manière dont il les a conçues), un haut degré d'utilité. Les études philologiques sont donc très-approfondies, et multipliées avec intention, dans l'institut d'Hofwyl; comme chaque langue est une méthode analytique, et que l'analyse de la pensée est toujours faite, dans le discours, (avec plus ou moins de précision, selon la perfection de la langue), des études philologiques bien faites remplacent, (et très-avantageusement, à mon avis), un cours de logique qui n'a point lieu à Hofwyl: de cette manière, l'étude de l'art de raisonner dure aussi long-temps que tout le

cours de l'éducation; et, sans parler de l'influence de cette étude sur les autres, les règles de cet art sont inculquées dans la tête des élèves par le seul procédé qui ne permette pas de les oublier.

Mr. Pestalozzi omet aussi le cours de logique dans ses cours d'instruction: mais c'est par l'étude du raisonnement mathématique qu'il entend le remplacer; et ce n'est pas la moindre différence entre ses principes, et ceux de Mr. de Felienberg.

J'ai déjà dit que Mr. Pestalozzi considère l'éducation comme destinée à développer l'intelligence, et à faire trouver à l'élève exclusivement en lui-même, par l'exercice de sa raison, les principes qui doivent diriger son cœur vers tout ce qui est juste, noble et bon, son esprit vers tout ce qui est vrai d'une vérité absolue, et sa conduite vers le but que le Christianisme et la Morale lui proposent; avec un tel système, pour base de l'éducation, (système qui en marque l'objet avec beaucoup de vérité et de sagesse, mais qui, trèsévidemment, doit en restreindre les moyens), on ne saurait, sans inconséquence, recommander l'étude des faits, et l'on doit repousser les leçons de l'histoire qui est une science de faits: aussi, Mr. Pestalozzi, qui est fort loin de proscrire l'histoire pour ceux qui voudront s'en occuper hors du cercle de l'éducation, n'a-t-il point, positivement, d'études historiques dans son institut : il forme son élève, pour le rendre capable ultérieurement d'études historiques; il prépare dans son cerveau des cases, où tous les faits de l'histoire viendront se placer naturellement; enfin, les principes de la méthode sont tels, qu'ils prémunissent l'élève contre tous les jugements faux, qu'il pourrait porter sur les faits qu'il trouvera

un jour dans les études historiques auxquelles il lui plaira de se consacrer. Dans le cours de l'éducation, (toujours beaucoup trop borné), l'étude des faits historiques occuperait une place, qu'il vaut mieux destiner à des objets plus importants.

Les procédés de Mr. de Fellenberg sont très-différents, pour ne pas dire trés-opposés: l'étude positive des faits historiques est fort approfondie à Hofwyl; dans son étendue, elle embrasse tout le cours de l'instruction; les principes, d'après lesquels le plan de ce genre d'études est coordonné, offrent quelque chose de simple, d'ingénieux et d'efficace. Mr. de Fellenberg conçoit fort bien que l'étude de l'histoire puisse devenir dangereuse, si on la fait servir à inoculer aux jeunes gens, soit la superstition du pouvoir arbitraire, soit l'excentricité des idées révolutionnaires; mais il voit une grande utilité, et un moyen essentiel d'éducation, à faire profiter les élèves du trésor d'expérience qu'ont amassé pour nous les siècles passés : il veille à l'abus, et il règle l'usage; et, comme il fait suivre dans l'étude de l'histoire l'ordre naturel et chronologique, l'élève passe du simple au composé, et il parvient insensiblement à bien comprendre l'organisation trèscompliquée de nos Sociétés modernes, provision nécescessaire pour le moment où il sera appelé à prendre part à l'action sociale.

Les vues de Mr. Pestalozzi sont très-ingénieuses, et quelques-unes de ses pensées sont très-profondes. Elles ne sont pas assez positives, surtout parcequ'elles ne sont pas suffisamment développées, que beaucoup d'applications manquent, que beaucoup d'applications ont été mal faites. Ce philosophe fait grand cas des mathé-

matiques; mais sou expressiou n'en n'a pas toujours la simplicité, et, très-rarement, elle en a l'évidence; sa Doctrine a encore grand besoin de commentaires et d'habiles commentateurs; ce qu'on appelle la méthode a, même pour des gens très-instruits, quelque chose de vague, d'obseur, de mystérieux, qui tient en défiance ceux qui croient que la précision et la clarté sont inséparables de la justesse. Quoiqu'il en soit, les pensées du philosophe Pestalozzi sont une mine trèsriche, et l'obscurité, qui nous y enveloppe, provient en grande partie de ce qu'on se trouve, en étudiant la méthode, transporté tout-à-coup dans un ordre, entièrement nouveau, de pensées, malheureusement exprimées dans une langue qui est nouvelle aussi: tòt ou tard, lorsque la Doctrine Pestalozziène sera complètement et clairement développée, on en reconnaîtra universellement l'importance. C'est alors, (il se pourrait que l'époque en fût très-reculée), qu'une véмération profonde, et la reconnaissance publique, (qu'ou ne refuse point aujourd'hui à cet homme célèbre, mais qu'en général on lui accorde sur parole), seront le prix de ses efforts et de ses sacrifices, en même temps que l'hommage dû à son génie pour l'impulsion salutaire qu'il a donnée, par-dessus tout autre, à la réforme de l'éducation.

Les institutions de Mr. de Fellenberg sont beaucoup plus positives que la doctrine de Mr. Pestalozzi: on n'entend pas encore bien Mr. de Fellenberg; mais c'est, uniquement, parce qu'on n'a pas pris la peine de l'étudier; bientôt, il sera généralement compris, parce qu'il a eu la sagesse de ne pas se faire une langue à part. Les fruits de ses institutions sont, de toutes les manières, à notre portée, et, (grâce à une matière de voir et de faire différente de celle de son illustre ami), Mr. de Fellenberg ne léguera à la postérité les résultats de ses travaux, de son dévouement et de sa généreuse patience, qu'après en avoir fait jouir la génération actuelle.

On a beaucoup parlé de discussions qui ont en lieu entre Mr. Pestalozzi et Mr. de Fellenberg, et on les à appelées très-improprement, division, rupture; ce qui est vrai, c'est qu'on avait formé des plans pour établir entr'eux des relations nouvelles, et qu'ils ont avorté: ainsi, des projets conçus se sont évanonis; l'amitié reste; elle est placée bien liant, par dessus des différences de manière de voir, de procéder, même d'opinions, une amitié de trente-cinq ans, c'imentée, par une vénération inaltérable d'une part, par une estime profonde de l'autre, lorsqu'elle existe entre deux hommes tels que Mr. Pestalozzi et Mr. de Fellenberg! Ceux, qui supposeraient le contraire, ne connaîtraient ni l'un, ni l'autre.

NB. On trouve des détails fort intéressants sur la méthode de Pestalozzi; et sur l'institut d'Yverdun, dans un ouvrage remarquable, composé par un homme de lettres distingué, M. Julien de Paris, aujourd'hui l'un des Auteurs qui concourent à la rédaction de la Revue Encyclopédique.

NOTE VINGT-TROISIÈME.

On peut s'être aperçu qu'un des objets, que je me suis proposé en publiant cer ouvrage, est de mettre

un terme à une manie de juger Hofwyl d'après une observation superficielle, qui conduit, presque nécessairement, à des préjugés sur les établissemens et à l'injustice pour le fondateur. Je vais en donner un nouvel exemple.

On sait, à-peu-près, quelle était la fortune de Mr. de Fellenberg, lorsqu'il a posé la première pierre de ses instituts: on ne veut pas convenir que son agriculture soit lucrative; on suppose même qu'elle est beaucoup trop dispendieuse; on doit donc exclure les profits de son agriculture du nombre des moyens, qu'il aurait pu avoir pour augmenter ses capitaux. Un moment, une comparaison critique entre le prix des pensions de l'Institut - Cymnase, et le régime trèssimple auquel les élèves sont soumis, à fait admettre que le grand institut était très-lucratif, et l'on a été jusqu'à dire niaisement que ses produits couvraient le déficit d'une agriculture ruineuse: mais, bientôt, la considération du grand nombre de professeurs, employés dans l'instruction d'Hofwyl, a fait seutir que cette supposition devait être rejetée. Cependant, Mr. de Fellenberg a fait depuis quelques années des dépenses prodigieuses en batiments; il a fait des acquisitions de biens-fonds considérables; tout ce qu'il doit est payé avec ponctualité: d'où vient tout cet argent? A-t-il trouvé la pierre philosophale? A-t-il joué avec bonheur dans les sonds publics? Est-il soutenu par quelque association mystérieuse? Et comme, lorsqu'on est en train d'absurdités, on se trouve sur une pente, trop glissante pour s'arrêter à volonté, l'on a été jusqu'à dire qu'un grand Souverain fournissait l'argent nécessaire pour bâtir à Hofwyl!

Rien de ce qu'on a supposé n'est vrai : il était fort simple de commencer par examiner s'il était nécessaire de rien supposer ; il y avait un moyen de connaître la vérité, et il était sous la main : c'était de compulser toute la comptabilité d'Hofwyl dont la communication n'est refusée à personne, et chacun y aurait certainement vu, tout aussi bien que moi, d'où provenaient les fonds qui avaient fait face aux dépenses, et qui avaient maintenu l'équilibre. Je conviendrai que ce moyen était long et ennuyeux, et qu'une supposition, exprimée dans une petite phrase tranchante, est plutôt faite. Au reste, je suis convaincu que la plupart de ceux, à qui l'on aurait fait la proposition de cet examen, au raient répondu : et, au fond, qu'est-ce que cela me fait?

On ne s'attendra pas que j'étale ioi de longues colonnes de chiffres, que fort peu de gens prendraient la peine de vérifier sur les livres où en est la preuve: mais on a le droit, après ce que je viens de dire, de me demander le secret des dépenses d'Hofwyl. Je vais le donner en fort peu de mots à tout homme impartial, en le priant de faire un calcul fort court et fort simple.

Supposez qu'un homme ait environ 400 mille francs, (francs de france), de fortune; accordez que ce propriétaire, qui ne met rien dans le fond-perdu des jouissances, n'a jamais élevé la dépense de sa famille au-dessus du quart de son revenu, et que ce système d'économie sur lui-même a duré 22 ans; en supposant que ce propriétaire eût tout plattement mis ses économies dans un cossre, sans leur faire porter le moindre intérêt, rous serez sorcé de reconnaître qu'il a élevé sa fortune

core plus rapidement.

Cette supposition est une réalilé, et voilà le secret des moyens qui ont fait face aux dépenses d'Hofwyl.

vant sévèrement la même marche pendant vingt-deux

années, a dû beaucoup plus que doubler son capital

primitif, et que, loin d'être au terme de ses ressources,

il est arrivé à une époque où elles doivent augmenter en-

Ce n'est pas le moindre service qu'ait rendu Mr. de Fellenberg, que d'offrir un tel exemple: il montre quelle est la puissance de l'esprit de suite, quelle est l'action d'une infatignable économie; il prouve qu'un homme, avec une fortune, comme on en voit beaucoup, même dans les pays réputés pauvres, peut, à l'aide du temps, achever d'immenses entreprises, s'il possède, pour soulever les obstacles, le levier d'une volonté forte. Les résultats, (j'emprunte l'expression heureuse d'un homme d'un esprit supérieur,) les résultats font voir, à Hofwyl, tout le bien que peut faire un seul homme!

to the first of the

(193)

NOTE VINGT-QUATRIÈME.

BIBLIOTHÈQUE

Cette Note se rapporte à la fin du Chapitre vititule: Une seule pensée sur l'avenir d'Hofwyl.

parlé sans s'entendre.

Progres de l'esprit humain! progrès des lumières! Expressions très-sonvent employées, et auxquelles on n'attache point d'idées assez fixes, quoiqu'elles me semblent susceptibles d'une exacte définition. Elles vont me fournir la matière de quelques développements que je crois utiles; qu'on appelle mes pensées philosophiques, ironiquement, ou qu'on prétende qu'elles sont fort loin de l'être; je m'en inquiéterai peu: je cherche, de bonne foi et sans amour-propre, à rassembler des idées nettes et précises sur des sujets dont on a trop souvent

Il suffit qu'ui seul homme de génie ait ajouté quelque chose à la masse des connaissances humaines, pour qu'il y ait, progrès de l'esprit humain: ainsi, une Academie de douze personnes pourrait faire faire des progrès très-remarquables à l'esprit humain dans un pays, où elle aurait le privilége exclusif de l'instruction, et où tout le reste de la nation croupirait dans la plus stupide ignorance. C'est le genre humain qui hérite des progrès que les hommes de génie font faire à l'esprit humain; et, comme tout homme n'est pas fait pour recueillir un tel héritage, ce ne sont pas les rapports les plus étroits de nation, de voisinage, de parenté, qui déterminent quel homme le transmettra à la postérité.

C'est tout-à-fait autre chose que les progrès des lit-

mières; on n'emploie jamais cette expression, sans y associer l'idée d'une diffusion, plus ou moins générale, des connaissances humaines dans la masse d'une nation. Pierre le Grand voulut avoir une Académie à Pétersbourg, et il y appela des hommes très distingués de divers pays de l'Europe; ces hommes supérieurs ont très-certainement fait faire des progrès à l'esprit humain: mais on n'a pu parler raisonnablement des progrès des lumières en Russie, que depuis que les connaissances sont devenues plus communes dans ce grand Empire, et qu'il a pu présenter à l'Europe des savants et des hommes de lettres russes.

Les progrès de l'esprit humain précédent les progrès des lumières, et ils y influent nécessairement; l'effet n'est pas réciproque; les progrès des lumières ne réagissent pas indispensablement sur les progrès de l'esprit humain: car l'esprit humain peut rester stationnaire, et cependant les lumières se propager, tandis que l'esprit humain ne peut pas faire de progrès, sans que la propagation des lumières ne s'en ressente un peu plus tard: en peu de mots, et plus clairement, c'est que les progrès de l'esprit humain ne sont autre chose que l'accroissement des connaissances acquises par l'humanité toute entière, considérées en elles-même, et que les progrès des lumières sont la distribution, la diffusion croissante de ces connoissances, et leur partage entre un plus grand nombre d'individus.

On ne s'inquiéte guère des progrès de l'esprit humain: (inconséquence très-grande, quoique très-universelle, chez ceux qui redoutent les progrès des lumières, puisque, à l'aide du temps, les progrès de l'esprit humain nécessitent toujours les progrès des lumières;) en revanche, beaucoup de personnes ont peur du progrès des lumières, et conseillent très-sérieusement d'en arrêter la propagation: on cherche même, aujourd'hui, à mettre cette idée à l'ordre du jour.

Comme les lumières sont une bonne chose, j'avoue que je ne comprends pas du tout ceux qui, nuement, proposent d'en arrêter la propagation: mais, si les mêmes personnes me demandaient si je ne pense pas qu'on peut abuser des lumières, pensant, comme elles, qu'on peut en abuser de mille manières, je leur devrais une réponse explicite.

Je ne saurais admettre que le droit de proscrire les lumières puisse dériver de la conviction, qu'on acquiert tous les jours, qu'il est facile d'en abuser: sans cela, il faudrait se priver de tout, puisqu'il est possible d'abuser de tout ce dont on peut se servir; et, surtout, il faudrait être en garde contre les meilleures choses; car ce sont celles dont on abuse le plus dangereusement; témoin la religion!

Les mathématiques sont une des plus nobles créations de l'esprit humain; elles ont même quelque chose de si pur, et de si abstrait, que des hommes, très-disposés à proscrire les lumières, feraient volontiers une exception en leur faveur, et que la plupart des observateurs superficiels établiraient qu'il est impossible d'abuser des mathématiques: eh bien, ils se trompent; car on peut abuser des mathématiques, et l'on en abuse fort souvent: par exemple, pour certaines têtes, l'excès des études mathématiques, dans les éducations où tout se règle sur un plan uniforme, sans aucun égard à l'observation

individuelle des divers esprits, est un moyen infaillible d'altérer le goût de certains élèves, et de leur faire perdre le fruit des études qui ornent et développent l'imagination; en général, quand on ne met pas l'esprit en garde contre l'abus qu'on peut faire de la sévérité du raisonnement mathématique, en l'appliquant aux objets qui ne le comportent pas, on forme des hommes, épris des mathématiques pures, mais dont le jugement est positivement faussé, quant à l'application qu'on est journellement appelé à en faire à mille questions de la vie pratique, qui ne peuvent être que des calculs des probabilités, et dont la solution appartient à un autre genre de raisonnement où le cœur et l'imagination conservent leur part. Il serait oiseux de multiplier les exemples.

Les dons de l'imagination sont le charme de la vie humaine. Sans l'imagination, rien de beau, rien de grand,
dans les arts; et il n'y aurait de plaisirs dans la vie, que
les plaisirs physiques. Où conduit, cependant, cette faculté enchanteresse, lorsqu'on la laisse s'égarer? si on
la mêle aux soins des affaires domestiques, on se ruine;
si on lui laisse usurper trop de part dans les sentimens
religieux, on se voue d'abord aux inutilités de la vie
contemplative, et on finit par se livrer aux dangereuses illusions du mysticisme. Faudrait-il proscrire l'imagination?

Tout ce que je viens de dire me conduit à un petit nombre de résultats fort simples: il ne faut point proscrire les lumières, pas davantage chercher à en arrêter la propagation; il faut s'en servir, en régler l'usage; en discréditer, et, au besoin; en réprimer l'abuss On y réussira, vis-à-vis des hommes à faire, par l'exécution d'un plan d'éducation générale fortement et moralement combiné; on y réussira, vis-à-vis des hommes faits, si, en attendant les fruits éloignés de cette éducation, tous les hommes, qui ont la tête saine et le cœur droit, montrent en face le bon usage, qu'ils savent faire des lumières, à ceux qui aspirent à en abuser.

Si l'on accordait un moment que la propagation des lumières est une manie maladive de nos sociétés modernes, il faudrait signaler aussi une maladie plus évidente des temps actuels : notre civilisation a trouvé, dans ses perfectionnements même, plus d'un moyen de s'égarer; on a fini par imaginer un cercle de jouissances et de convenances sociales d'où l'on ne doit point sortir sous peine de singularité, et qu'on considère comme la grande affaire de tous ceux pour qui le travail n'est pas une nécessité; tout le reste n'est qu'accessoire. On demeure en dehors de l'action du Gouvernement, et on lui demande la garantie des jouissances qu'il nous assure, pour prix d'une défférence passive, à-peu-près comme certains dévots contemplatifs demandent à Dieu des grâces, sans joindre les œuvres à la prière. Rien de coupable dans l'intention; mais rien de plus dangereux dans le fait, que cet aveuglement qui ne permet pas d'apercevoir combien les temps sont changés. Si vous voulez maintenir dans la société une puissance conservatrice, hâtez-vous de retourner cette existence sociale: que le travail, par lequel l'individu ajoute sa force à l'action centrale du Gouvernement, soit, pour tous, l'occupation principale, et

que les jouissances sociales ne soient que les délassemens d'une vie utilement active. Si le sentiment du danger amenait cette révolution des habitudes, le danger aurait été une faveur de la Providence!

Presque tous les problèmes qu'offre la vie sociale, même les plus ordinaires, ceux que nous devons résoudre tous les jours, si nous voulons établir une exacte conformité entre la règle de nos devoirs et notre conduite, sont liés à des considérations si étendues et si multiples, que nous ne saurions assez admirer l'enchaînement des motifs qui influent sur notre vie pratique. Rien, cependant, ne nous paraît moins compliqué que l'exercice habituel de notre raison, parce qu'il entre, pour nous, une sorte d'instinct dans le raisonnement, et que nous sommes souvent gouvernés par le cœur, dont tous les mouvements sont rapides, en même temps que simples. Le cœur nous égare quelquefois; le raisonner, (je ne dis pas la raison), nous trompe plus souvent: où dono trouver la règle infaillible d'une sagesse, qui marque avec précision toutes les limites? Je doute que l'homme le plus calme, doué de l'esprit le plus juste, pût y atteindre par la réflexion, et je pense que tous les hommes devraient la chercher dans les livres saints, qui sont le véritable arbre de la science du bien et du mal.

NOTE VINGT-CINQUIÈME.

municum minimum municum

(La lecture de cette note, et de la vingt-sixième, doit avoir lieu après celle du texte entier de l'ouvrage.

Hofwel est devenu un des rendez-vous de la bonne compagnie de l'Europe. On ne va guères en Suisse,

sans se proposer d'aller à Hofwyl. Dans la belle saison, on ne peut pas évaluer à moins de 12 ou 15, par jour, le nombre des étrangers qui y abordent: c'est un résultat nécessaire du grand éclat qu'Hofwyl a jeté dans le monde; les ouvrages, imprimés à diverses époques, où il est question d'Hofwyl, ont excité une curiosité qu'on a voulu satisfaire; la mode, dont l'empire s'étend à tout, s'en est mêlée; et le concours des voyageurs, qui se sont dirigés sur Hofwyl, est, (puisqu'il faut le dire), devenu une foule.

Cette affluence des étrangers à Hofwyl est-elle un avantage pour les établissements que Mr. de Fellenberg y a fondés, on pour la cause de l'éducation à laquelle il s'est voué? oh, bon Dieu, non! voilà ce que je me vois forcé de répondre.

Quiconque aura été dans le cas d'interroger un grand nombre des voyageurs qui ont été à Hofwyl, et qui se sera rendu compte des dispositions où il les aura trouvés, divisera, comme moi, ces visiteurs en cinq Classes.

1.º Un très-grand nombre de voyageurs, d'une ignorance complète en fait d'agriculture et d'éducation. Il est impossible qu'ils voient à Hofwyl autre chose qu'un peu de matériel: cependant, sur ce qu'ils ont vu, ils se font un Hofwyl imaginaire qu'ils se permettent de juger; et, comme de raison, parmi eux, ce sont ceux qui ont le plus d'esprit et d'imagination, qui donnent plus de latitude aux illusions qu'ils se sont faites. Ces Voyageurs répandent ensuite nécessairement, en Europe, des idées très-fausses sur Hofwyl; et il faudrait les remercier, quand ils se bornent à en donner des notions insuffisantes et superficielles.

2.9 Un certain nombre d'hommes, plus ou moins éclairés, qui sont partis de chez eux, imbus de préventions défavorables contre Hofwyl: Ceux-ci y portent plus d'envie de recueillir des faits pour justifier leur aversion, que de désir de rectifier, par un examen impartial, des opinions qui leur viennent d'autrui. Il est probable que ces opinions seraient singulièrement modifiées, s'ils restaient à Hofwyl le temps nécessaire pour bien voir; mais ils y passent trois heures, questionnent peu, ne discutent point, regardent tout avec la lunette des hommes à préjugés. Ils partent, emportant avec eux ce qu'ils étaient venus chercher, c'està-dire un titre pour dire qu'ils ont vu, et que leur examen personnel a confirmé le jugement qu'ils avaient porté de loin. Quand ou a passé un an à Hofwyl, et qu'on a dû avouer que cet espace de temps était insuffisant pour le bien connaître, on a le droit, sans doute, de trouver ridicule la prétention de ceux qui veulent le juger en trois heures; mais ce ridicule, très-réel, ne peut pas être généralement senti : aussi n'arrête-t-il point les jugements de la malveillance, qui se propagent en raison directe de la passion qu'elle met à les prononcer!

5.º Quelques hommes à cervelle exaltée, manquant de goût et de mesure, pour qui les idées justes sont fades, et qui sont hors d'état de mettre un frein à leur enthousiasme. Quand ils voient à Hofwyl les travaux réunis de l'agriculteur habile, du mécanicien ingénieux, de l'instituteur-philosophe et du bienfaiteur éclairé de l'humanité, ils perdent de vue la modération d'idées dont ils auraient aussi pu trouver l'exemple à

Hofwyl; ils partent, pour distribuer des éloges dont ils sont incapables de prévoir le contre-coup : Mr. de Fellenberg n'est plus un homme supérieur; c'est un prophète! Hofwyl est la pierre angulaire d'un édifice de régénération universelle! Ainsi, ils travestissent, au gré d'une imagination sans bride, le philosophe simple et modeste, et ils lui prêtent les ridicules dont il est le plus éloigné. De tels amis sont, dans le fait, des ennemis très-dangereux; et, comme ils portent, le plus souvent, dans la politique, le délirre d'exaltation qui paraît être une des conditions de leur existence, ils fournissent des armes à cette malveillance scrutatrice qui tire parti de tout, et qui s'appuie de leurs éloges pour supposer des relations qui n'existent pas, et pour faire envisager les instituts d'Hofwyl sous le rapport le plu contraire aux intentions réelles de leur fondateur.

4.º Des voyageurs qui sont venus pour voir Mr. de Fellenberg, et qui partent, sans l'avoir vu. Ceci demande une explication: sur 15 personnes qui arrivent à Hofwyl dans un jour, Mr. de Fellenberg en voit une; et c'est beaucoup, d'après la nature et l'immense étendue de ses occupations: les 14 autres auraient voulu le voir; il a dû s'y refuser; elles se promènent troisquarts d'heure, avec un Cicérone de bureau, qui a de la complaisance sans instruction, et qui ne connaît, des instituts, que leur comptabilité; elles voient quelque chose du matériel; elles questionnent, mais les personnes attachées à l'institut, qui pourraient leur répondre avec connaissance de cause, sont plus utilement occupées ailleurs: ces voyageurs apprennent, cependant, que Mr. de Fellenberg a vu un autre voya-

geur; tous, à tort ou à droit, ont la prétention de valoir, pour le moins, celui qui a été reçu, et ils prennent pour une préférence, qui blesse leur amourpropre, la circonstance fortuite qui a suspendu les occupations obligées de Mr. de Fellenberg, au moment où le voyageur qu'il a reçu est arrivé, pour les rendre, l'instant d'après, encore plus impérieuses. Il faudrait méconnaître la pente naturelle du cœur humain, pour ne pas sentir que ces voyageurs désapointés se retirent, éminemment prédisposés à accepter les impressions défevorables à Hofwyl, qu'on distribue très-libéralement dans le voisinage.

5.° Quelques observateurs éclairés des hommes et des choses, sérieusement occupés, en voyageant, d'examiner, d'étudier, de s'instruire. Ceux-ci sont utiles à Hofwyl, et Hofwyl leur est utile. Ils sont utiles à Hofwyl par une critique lumineuse dont on profite; Hofwyl leur est utile, parce qu'ils y recueillent des faits nouveaux et des exemples instructifs: aussi, cette classe de voyageurs séjourne plus de 24 heures à Hofwyl, ne parcourt pas la Suisse sans y revenir, et n'exprime son opinion sur ce grand établissement, qu'après avoir acquis la conviction d'en connaître l'esprit.

Je crois avoir dit assez clairement pourquoi l'affluence des étrangers à Hofwyl lui est dommageable, à mon avis: elle place Mr. de Fellenberg dans l'alternative pénible, ou d'accepter des distractions très-préjudiciables à de plus grands intérêts, ou de faire chaque jour des mécontents, dont quelques-uns deviennent des détracteurs. Ses amis feront des vœux, pour que ceux qui n'ont, ni le goût de l'agriculture, ni les connaissances

qui mettent à même de juger un système d'éducation, se déshabituent du chemin d'Hofwyl, où il n'y a, pour eux, qu'un spectacle sans vie et sans intérêt : ils désireront au contraire y voir arriver, plus souvent, de ces horames qui peuvent, en étudiant les instituts, en examinant leurs travaux, en discutant les principes, offrir un échange de lumières, qui ajouterait à la perfection de ce qui est à Hofwyl, et par lequel on exporterait, d'Hofwyl, ce que l'on ferait très-bien, ailleurs, d'en imiter.

Dans le grand nombre des voyageurs qui arrivent à Hofwyl, il en est qui demandent à être introduits dans les leçons; on le leur refuse: plusieurs s'en formalisent; quelques-uns même supposent que ce refus a pour motif l'intérêt de leur cacher quelque chose. Très-souvent, on m'a demandé le pourquoi de ce refus; j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de communiquer cette observation à Mr. de Fellenberg; je vais retracer fidèlement la substance de sa réponse.

"Il serait difficile de ne pas convenir que l'affluence
des étrangers à Hoswyl est un obstacle à la publicité des cours: à l'âge qu'ont la plupart des élèves
de cet établissement, l'arrivée d'un étranger, introduit dans les leçons, est un événement, par conséquent une distraction. Si l'on accordait l'admission
à l'un, il serait fort injuste de la refuser à l'autre:

et ainsi, de l'un à l'autre, pendant toute la belle
saison, grâce à une facilité véritablement condamnable, les cours d'étude deviendraient des cours de
distraction. Il u'est pas permis d'oublier que les lecons doivent avoir lieu pour produire l'instruction

» des élèves, et non pour donner pâture à la curiosité » des étrangers. On manquerait à toutes les conve-» nances, et l'on tromperait l'intention des parents, si, » au lieu de s'occuper des élèves exclusivement dans » l'intérêt de leur éducation, l'on consentait à les donner

n en spectacle.

» L'intérêt de la cause générale de l'éducation peut » motiver, cependant, de loin en loin, des exceptions » à une règle, d'ailleurs très-sage: un homme insp truit voyage avec l'intention de rapporter, dans sa » patrie, la connaissance des pratiques d'éducation, des méthodes, des procédés d'instruction, dont il » jugerait que l'introduction peut y être utile; il ne se » borne pas à l'avancer; il prouve la gravité de son » intention, en s'établissant à portée d'Hofwyl, en y n formant des liaisons, en y prolongeant son séjour, » de manière à constater qu'il ne veut pas se réduire une observation oiseuse et superficielle: dans ce » cas-là, il obtiendra assurément l'autorisation de Mr. » de Fellenberg et l'agréement des professeurs, pour » assister aux leçons qui pourraient l'intéresser. »

NOTE VINGT-SIXIEME

ET DERNIÈRE.

Mr. de Fellenberg a beaucoup bâti à Hofwyl: depuis quelque temps, surtout, il a multiplié les constructions, chaque année, de nouveaux édifices surprennent l'œil du voyageur qui revient en Suisse. C'est une preuve (soit dit en passant), qu'il n'est, ni à la fin de ses entreprises, ni au bout de ses ressources, ni au terme de ses conceptions. (*)

Un des bâtiments nouveaux, (qui sera bientôt achevé), a donné lieu à un petit conte : je ne le trouve pas assez. piquant, pour le placer ici dans la vue d'amuser le lecteur; mais je le citerai comme un exemple le la manière dont on suppose des intentions, quand on ne se fait point un scrupule d'imaginer, faute de savoir. On a supposé que Mr. de Fellenberg avait trouvé tout simple de spéculer sur l'affluence d'étrangers que la célébrité d'Hofwyl y conduit, et l'on a dit qu'il faisait construire, à portée d'Hofwyl, une auberge, ou, plus noblement, un tournebride. Substituons la vérité: une des ailes de la maison considérable, dont il est question, est destinée à loger des professeurs; l'autre moitié sera réservée pour offrir des logements aux parents des élèves, lorsqu'ils viendront les voir. Mr. de Fellenberg sent l'importance que des rapports directs, assez fréquents, entre les enfans et les auteurs de leurs jours, entretiennent et vivifient les premiers sentiments de la nature : en même temps, il redoute que ces rapports, si précieux, n'interrompent les habitudes qui font partie des moyens d'éducation à

^(*) Il y a long-temps que les bâtiments, qu'on a construits à Hofwyl, y etaient nécessaires : il y a long-temps aussi qu'ils seraient acheves, s'il n'avait pas été raisonnable de connaître, avant d'alieuer à cet emploi un capital aussi considérable, jusqu'à quel point on ponvait compter sur la confiance des parents, et si c'était de manière à garantir l'avenir de l'Institut; il convenait aussi de savoir s'il serait possible de réunir à Hofwyl le personnel très-nombreux en professeurs, indispensable d'après le plan d'éducation et d'instruction qui avait été conçu.

Hofwyl, lorsqu'ils ont lieu par des voyages et des séjours dans la maison paternelle. Il est donc naturel que, voulant interdire les voyages qui éloigneraient les enfants d'Hofwyl, et désirant, au contraire, y attirer les parents, il procure à ceux-ci des facilités pour y être avec agrément et avec économie. Rien, assurément, ne ressemble moins à une spéculation de finance, que la destination donnée par Mr. de Fellenberg au bâtiment dont je viens de parler: et cette nouvelle construction devrait même être considérée comme un luxe de dépense, sans le but utile que Mr. de Fellenberg s'est proposé en la faisant.

Mr. de Fellenberg connaît tout le prix des rapports établis par la nature entre les élèves et leurs parents, et il considère ces rapports comme sacrés: quand sa raison ne lui apprendrait pas à les apprécier, son cœur lui ferait sentir tout ce qu'ils valent: il est père. Comme instituteur, il regarde l'amour filial, soigneusement entretenu, comme un des grands moyens de l'éducation, et il pense que le désir de plaire à ses parents, et de s'acquitter vis-à-vis d'eux, est, parmi les motifs d'encouragement qu'on peut offrir à de jeunes élèves, un de ceux qui ont le plus de pureté et d'efficacité.

Ceci m'amène à parler de quelques reproches de sévérité, que j'ai entendu exprimer sur la conduite de Mr. de Fellenberg relativement aux rapports les plus naturels de ses élèves, conduite que l'on blâmait comme n'étant point justifiée par des motifs satisfaisants et raisonnables. Ces reproches portaient sur la correspondance, sur les cadeaux que les élèves sont dans le cas de recevoir, et sur les livres qu'on croit quelquefois pouvoir leur envoyer. Pour pouvoir estimer la valeur de

ces reproches, j'ai été à la source (c'est-la qu'il serait toujours raisonnable de chercher à puiser les motifs), et voici ce que j'ai recueilli.

« Les rapports de correspondance, entre les élèves » et les auteurs de leurs jours, devant être considérés » comme inviolables et sacrés, la règle à Hofwyl est » de n'y fixer aucune limite, loin d'y opposer aucun » obstacle, et de n'y exercer, ni surveillance, ni in-» fluence: mois tout autre correspondance est sévère-

» ment interdite, sauf une autorisation spéciale. » Mr. de Fellenberg exige que les parents s'entendent » avec lui, relativement aux présents que leur tendresse destine à leurs enfants. Il n'y a point, selon lui, de » chose indifférente dans une éducation bien ordon née » la moindre chose peut y nuire, et la plus petite peut y » servir: on sent assez que, par la nature des cadeaux, » on pourrait exciter la gourmandise, inspirer le goût » des frivolités, favoriser l'habitude des fantaisies, faire » naître la vanité du luxe, etc., et que l'on peut, » au contraire, par un choix de présents bien combiné, » en général apprendre aux enfants à préférer les choses » utiles et solides à des objets brillants et superflus, en » particulier récompenser en eux des progrès remar-» quables dans quelque branche de l'instruction, en leur » faisant trouver, dans les présents mêmes, des moyens » auxiliaires pour le travail.

» Les envois de livres doivent être encore plus sévère» ment surveillés. Ce n'est assurément pas que les parents
» transmissent jamais à leurs enfants ce qu'on appelle
» proprement de mauvais livres : mais ils leur enver» raient souvent ceux qui sont au-dessus , et au-dessous ,

» de la portée de ces jeunes cerveaux ; d'ailleurs, chaque » branche de l'instruction, à Hofwyl, a un objet spé-» cial, une direction positive et très-déterminée, avec » laquelle un livre très-bienfait peut fort bien n'être pas » d'accord : ainsi, la lecture d'un livre excellent peut meltre une sorte de confusion dans la tête de l'élève; » si les principes, que le livre renferme, sont exposés » d'après une méthode, qui ne soit pas en harmonie » avec celle qu'on emploie, dans le même temps, pour » lui communiquer les mêmes principes par l'instruction » orale. Mr. de Fellenberg pense encore que le goût es-» timable de la lecture vient tout naturellement à l'é-» poque, (placée au-delà de l'éducation), où ce goût est » profitable, parce qu'on est en état de juger de ce qu'on » lit, et que, jusque-là, il doit être découragé, au lieu » d'être stimulé: dans un cours d'éducation bien com-» biné et bien plein, il ne doit pas rester de temps pour » la lecture; et, comme il n'y a rien de si facile que » de lire, et qu'on peut même se plaire à ce qu'on lit; » sans s'en pénétrer, la lecture devient une distraction » qui dégoûte de l'étude, et qui rend même quelquefois » l'élève incapable de l'attention soutenue et pénible à » laquelle est attaché le succès de plus d'un genre de » travail. »

En terminant la dernière ligne de ma dernière note, je regarde en arrière, et je suis effrayé de l'étendue que mon ouvrage à acquise par les notes que j'y ai ajoutées: combien il paraîtra long, si je n'ai pas su réussir à y répandre de la variété et de l'intérêt! mais l'intérêt même, qui doit résulter du sujet, me rassure.

J'ai prolongé mes séjours à Hofwyl tout lè temps né-

cessaire pour avoir le droit de penser que j'ai pu me rendre compte des instituts, d'après une connaissance approfondie des détails; je n'ai pas négligé, pour cela, le lire tout ce qui a été publié sur Hofwyl; mon lecteur s'apercevra, je l'espère, que je n'ai pas copié: mais 'ai été singulièrement frappé, (je dois le dire), du mérite de deux publications, le rapport de Mr. le Comte de Capo-d'Istria à sa majesté l'Empereur Alexandre , et les insertions successives, relatives à Hofwyl, qu'on trouve dans la Bibliothèque Britannique, et qui sont l'ouvrage de Mr. Charles Pictet de Rochemont. Personne n'a saisi l'ensemble des vues de Mr. de Fellenberg avec plus d'élévation , de rapidité et de justesse, que le ministre Russe que je viens de nommer ; personne n'a parlé d'Hofwyl avec plus de vérité, de clarté et de talent que Mr. Pictet, et il a fait une impression profonde, parce qu'il sait plaire en instruisant. Ce n'est point du tout par un acte de cette modestie trop commune, qui semble tendre la main pour quêter des éloges, mais bien par une entière conviction, que je place mon ouvrage fort audessous de ceux que je viens de citer; ceux-ci, néanmoins, ne rendaient pas le mien superflu: J'ai pris beaucoup plus d'espace, et je dois être plus complet.

ERRATA ET CHANGEMENS.

- Page 4.°, (la seconde de l'avant-propos); ligne 10, et la suivante: au lieu de, qui ont été employés déterminer pour le succès, lisez, qui ont été employés pour déterminer le succès.
- --- 6, lignes 5, 6 et 7, au lieu de, et se fiant, pour le succès, tant à la persévérance de son caractère, qu'aux essets nécessaires d'une volonté forte unie à une action douile, lisez, et se fiant, pour le succès, à la persévérance de son caractère, aux essets nécessaires d'une volonté forte unie à une action docile.
- 7, ligne 4, au lieu de, dont il n'est pas donné à l'esprit, lisez, dont il n'est pas donné à la vue de l'esprit.
- 7, ligne 22, (l'avant-dernière), et 25, au lieu de , plus qu'on ne lu ôte, lisez, plus qu'on ne lui ôte.
- --- 14, lignes 16 et 17, au lieu de, il n'ait toujours, lisez, il nait toujours.
- --- 15, lignes 10 et 11, au lieu de, son esprit est doué de la plus rare patience, lisez, son esprit est doué de la plus singulière aptititude à la patience!
- --- 15, ligne 23, au lieu de, qui soit possible, lisez, qu'il soit possible.
- —— 19, ligne 13, au lieu de, pour concilier la faveur, lisez, pour concilier de la faveur.
- --- 21, ligne 21, au lieu de, quelles fussent, lisez, qu'elles fûssent.
- --- 25, lignes 16 et 17, au lieu de et que le goût qu'on leur aura inspiré lisez, et que le goût qu'on leur aura inspiré pour le travail
- 27, ligne 8, au lieu de, dans le poste et où il serait confiné, lisez, dans le poste où il serait confiné.
- -- 28, lignes 9 et 10, au lieu de, hésité à s'imposer sur les sacrifices nécessaires! lisez, hésité à s'imposer les sacrifices nécessaires!
- --- 50, lignes 15 et 16, au lieu de, et dont il semble que l'obscucurité affaiblisse le mérite, lisez, et dont l'obscurité affaiblit injustement notre reconnaissance.
- -- 31, ligne 12, au lieu de, où tant la raison que la force, lisez, où la raison et la force.

- Page 33, ligne 1, au lieu de, pour moyens, lisez, pour moyen.
- ____ 33, ligne 6, placez une virgule, entre les mots, le temps, et ceux-ci. la progression.
- 33, lignes 7 et 8, au lieu de, la création de nouvelles, lisez, la création de propriétés nouvelles.
- 33, ligne 13, au lieu de, rélations, lisez, relations.
- ___ 33, ligne 19, au lieu de, révolutiens, lisez, révolutions.
- 34, ligne 6, au lieu de, les plus important, lisez, le plus important.
- --- 35, lignes 9 et 10, au lieu de, tourner en ridicule, lisez, traduire en ridicule.
- --- 35, ligne 21, au-lieu de, plus encore, lisez, bien davantage
- 37, ligne 16, au lieu de, quoiqu'en me bornant, lisez, en me
- 37, ligne 27, au lieu de, de la raison, lisez, de l'exercice de la raison.
- --- 40, ligne 27, placez le point et virgule (;) après ces mots, de l'éducation;
- 43, lignes 15 et 16. au lieu de, en aurait le plus besoin, lisez, en aurait eu le plus de besoin.
- 47, ligne 18, au lieu de, du chemin, lisez, de chemin.
- 50, ligne 6, au lieu de, avac, lisez, avec.
- --- 58, ligne 28 (la dernière) au lieu de, formés entre, lisez, formées entre.
- --- 59, ligne 20, au lieu de, sous certains rapports, lisez, sous de certains rapports.
- --- 64, ligne 15, au lieu de, origine pratique, lisez, origine poétique.
- 64, ligne 20, au lieu de, surtout, lisez sur tout.
- 65, lignes 14 et 15, au lieu de, méthode de philosopher, c'est au génie, etc., lisez, méthode de philosopher. C'est au génie, etc.
- 66, ligne 2, au lieu de, qu'on décide, lisez, qu'on ne décide.
- --- 66, ligne 17, au lieu de, le talent d'observer, et l'observation avance, etc., lisez, le talent d'observer. L'observation avance, etc.
- 67, ligne 2, au lieu de, Newton, Leibnitz, lisez, Newton et Leibnitz.
- --- 67, ligne 7, au lieu de, et en dresser les tablés, lisez, et à en dresser les tables.
- 67, ligne 9, au lieu de, et, par ce moyen, au monde même, lisez, perfectionnement qui a changé la face du monde!

- Page 67, ligne 17, au lieu de, légistation, lisez, législation.
- --- 67, ligne 24, au lieu de, qu'on ne peut point, lisez, qu'on ne put point.
- 60, ligne 27, au lieu de, de ses établissements, lisez, de ces établissements.
- 71, ligne 1, au lieu de, peut-être aimera-t-on trouver ici, lisez, peut-être aimera-t-on à trouver ici.
- 72, ligne 10, la parenthèse doit être fermée, non après le mot vingt-quatre, mais après le mot, ans.
- 74, ligne 25, au lieu de, stationnaires, lisez, stationnaire.
- --- 77, ligne 9, au lieu de, étaient sous l'empire, etc., lisez, était sous l'empire, etc.
- -- 78, ligne 24 (et dernière), mettez une virgule, après le mot, Suisse, au lieu du, point et virgule.
- ---- 80, ligne 17, au lieu de, de fumier, auquel, etc, lisez, de fumiers, auxquels, etc.
- --- 83, lignes 22 et 23, au lieu de, de pouvoir jeter la lumière sur des questions aussi compliquées, lisez, de prétendre que je répandrai des lumières nouvelles sur ces graves questions.

- -- 88, ligne 7, au lieu de, mais les charrues perfectionnées etc. lisez, mais Mr. de Fellenberg pense que les charrues perfectionnées, etc.
- 90, ligne 4, après le dernier mot, juste, placez le point et virgule, au lieu de la virgule.
- 90, ligne 30, au lieu de, parmi un peuple, lisez, dans une nation.
- 91, ligne 10 et 11, supprimez la virgule, entre, violemment, et, la population.
- ---- 92, ligne 19, au lieu de, si celle-ci nous, etc., lisez, si elle nous, etc.
- 94, ligne 2, au lieu de, dans une carrière simple, lisez, dans la carrière qui leur est ouverte.
- -- 108, ligne 2, au lieu de, lui-même, lisez, par lui-même.
- -- 110, ligne 21 (la 3.º de la note 10), au lieu de, des lumières se répandent, lis. les lumières se répandent.

Page 149, ligne 31 (la dernière), au lieu de, qui formen, lis. qui forment. 153, au lieu de, note vingtième, lis. note dix-huitième. -- 168, lignes 24 et 25, au lieu de, il ne fera point de miracles, il le sait bien ; lis. il ne fera point de miracles, et il le sait ___ 201, ligne 15, au lieu de, le plu, lis. le plus. - 207, ligne 14, après, les mots, bien ordonnée, il faut placer le point et virgule.